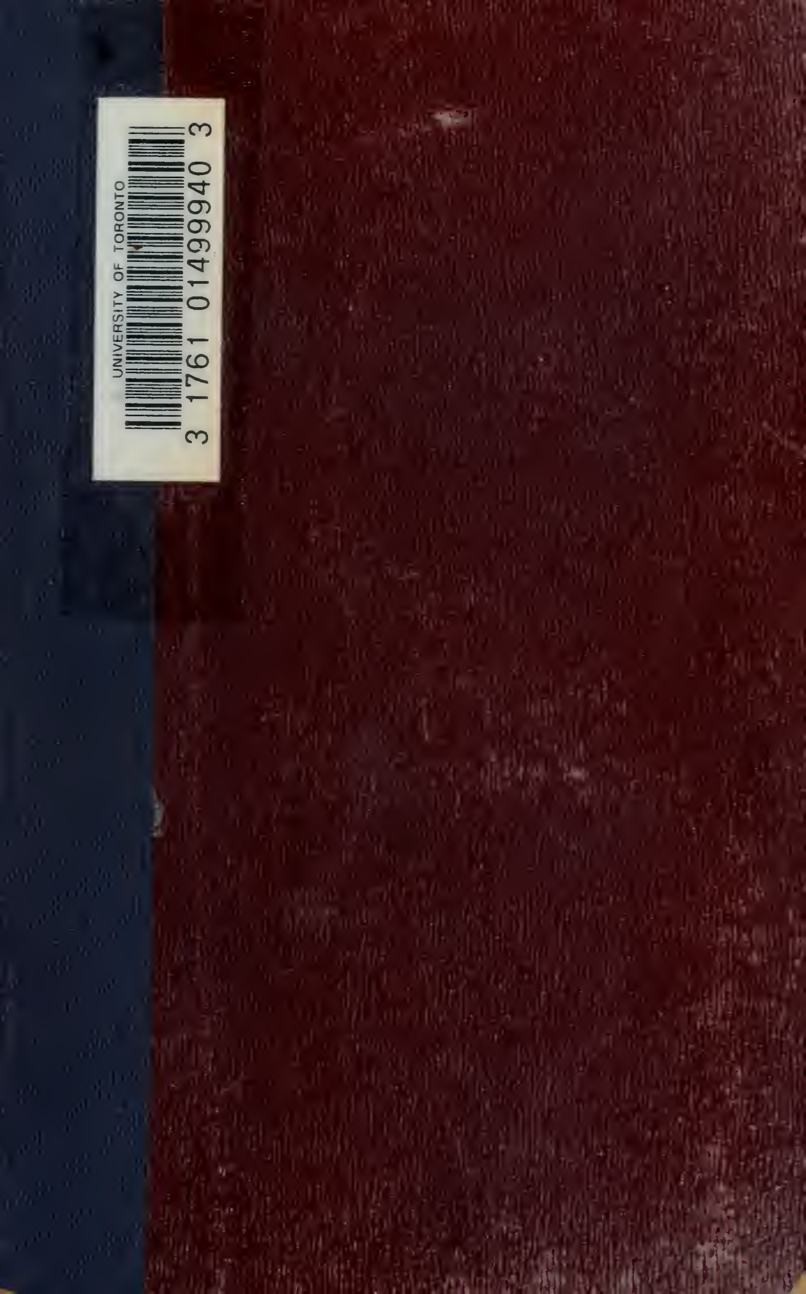

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01499940 3

ÉTUDES

SUR

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL

Typographie Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

ÉTUDES

SUR

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL

LES TROIS CID

GUILLEN DE CASTRO, CORNEILLE, DIAMANTE

HORMIS LE ROI, PERSONNE

CE QUE SONT LES FEMMES

FRAGMENTS DE LA CELESTINA

Laurent Apollinaire

PAR M. A. FÉE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE
PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

Tout ouvrage a sa raison d'être et repose sur une idée première qui en a motivé la publication. Il n'en a pas été autrement pour nous, qui avons voulu examiner à fond la question de priorité depuis si longtemps débattue entre le *Cid* de Corneille et celui de Diamante. Bien qu'elle soit décidée en faveur de Corneille par les littérateurs français, elle ne l'est pas encore dans l'opinion de tous les écrivains espagnols, et certains d'entre eux, tout en témoignant de beaucoup d'estime et de respect pour notre grand tragique, hésitent à se prononcer, et la regardent comme indécise. Elle ne saurait l'être pour nous, et nous espérons avoir démontré surabondamment que Diamante n'est, dans les deux premiers actes ou journées de sa pièce, que le traducteur du *Cid* de Corneille.

Les recherches auxquelles nous nous sommes livré, d'abord limitées, se sont peu à peu étendues; elles nous ont fait explorer l'ancien théâtre espagnol, et permis ainsi de constater dans quelle

mesure il a pu influer sur les œuvres dramatiques de nos auteurs du XVII[e] siècle. Ce sont nos appréciations que nous donnons ici. Elles s'appuient sur des textes nombreux et même sur des traductions complètes de pièces regardées en Espagne comme les meilleures et les plus originales. Il nous est donné des loisirs, et nous inaugurons par cette étude la période de repos dans laquelle nous venons d'entrer.

Paris, août 1873.

ÉTUDES

SUR

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL.

I.

LES TROIS CID.

Le Cid historique n'occupe que très-peu de place dans les fastes de la nation espagnole, tandis qu'il en tient une immense dans la littérature. C'est un héros légendaire au même titre que Roland en France, encore doit-on dire qu'il a inspiré un bien plus grand nombre de vers. Le *Romancero*, à lui seul, en renferme au moins douze à quinze mille, composés à diverses époques et dus à des poëtes de mérite fort différent; il semble que chacun d'eux ait cru devoir payer une dette au héros. On le célèbre à toutes les époques de sa vie, le prenant enfant pour le conduire mort à San-Pedro de Cardona après la

prise de Valence, et que Babieça en eut franchi l'enceinte, portant le corps inanimé de son maître. Tous les curieux événements de cette existence très-accidentée constituent une véritable épopée, acceptée à titre d'histoire en Espagne, comme en Angleterre les actions des rois mis en scène par Shakespeare. Combien de fois ne voit-on pas la fiction l'emporter sur la réalité, les personnages imaginaires prendre un corps, et leurs actes être si bien acceptés par les populations qu'il devient presque impossible de faire triompher la vérité? Les chroniqueurs s'y emploient en vain; ils y perdent leurs soins et leurs veilles.

On a mis le Cid sur la scène et toujours le Cid jeune. Il appartenait aux Espagnols de prendre l'initiative de ce genre d'hommage, le plus capable de populariser le héros. Guillen de Castro, qui vécut plusieurs années avant Corneille, est auteur d'une tragédie intitulée : *Las Mocedades del Cid* (*les Jeunesses du Cid*). Elle a, comme on sait, fourni au poëte français de nombreux passages, quelques-uns fort beaux, imités ou même traduits presque littéralement par Corneille, qui du reste n'en fait pas mystère, déclarant toute l'importance de ces emprunts; la scène de défi entre autres est complétement espagnole, ainsi que la scène entre Rodrigue et Chimène au troisième acte. Ces emprunts cessent presque entièrement au quatrième

acte. Le récit de la bataille et le dénoûment sont à Corneille, et on le retrouve avec sa haute poésie.

Tout ce qui se rapporte à ces imitations, à leur importance et à leur étendue est surabondamment connu; mais ce qui l'est moins, c'est la grave question que soulève la tragédie d'un contemporain de Corneille, *El Honrador de su padre*, de don Juan Bautista Diamante. Ici il ne s'agit plus d'imitation, mais d'une traduction littérale, et l'on ne peut pas se dispenser de reconnaître que l'un des deux auteurs a traduit l'autre. Don Eugenio de Ochoa, qui, dans son *Tesoro del teatro español*, a donné *El Honrador de su padre*, en tête du tome V, se montre très-embarrassé dans le jugement qu'il essaye de formuler : *Y basta confrontarla con la tragedia de Corneille para ver que forzosamente uno de los dos autores tradujo al otro* ad pedem litteræ *en varias escenas.* — « Il suffit de la confronter avec la tragédie de Corneille pour voir que forcément un des auteurs a traduit l'autre au pied de la lettre dans diverses scènes. » Il eût dû dire dans toute l'étendue des deux premières journées ou actes. — « *Pero mientras no tengamos algun documento auténtico en que apoyarnos para decidir quien fué el plagario, no considerarémos resuelta la duda..... No es probable que Diamante copiase à Corneille, pero tampoco lo es que Corneille, cuya buena fe es notoria, ocultase que habia copiado à*

Diamante, si en efecto le copiò. — « Mais jusqu'à ce que nous ayons quelque document authentique sur lequel nous appuyer pour décider quel fut le plagiaire, nous considérerons le doute comme non résolu..... Il n'est pas probable que Diamante ait copié Corneille, mais il ne l'est pas non plus que Corneille, dont la bonne foi est notoire, ait caché qu'il ait copié Diamante, si en effet il l'a copié. » — Il est difficile de se montrer plus irrésolu. Peut-être don E. de Ochoa a-t-il été sollicité par deux forces : l'intérêt de la littérature nationale et le respect qu'il éprouvait pour le grand nom de Corneille. La situation qui en résulte a quelque chose de compromettant pour nous, et c'est là ce qui m'engage à donner quelque étendue à l'examen de cette question non résolue; avec d'autant plus de raison que Martinez de la Rosa s'exprime ainsi : *Guillen de Castro y otro poeta posterior, Diamante, suministraron con dos de sus compositiones argumento, situaciones y hasta escenas enteras à Corneille quien estuvo lejos de negarlo*, tome I, p. 86, édition de Paris 1845. — « Guillen de Castro et un autre poëte postérieur à Diamante fournirent à Corneille (pour sa pièce), dans deux de leurs compositions, et il fut loin de le nier, le plan, la situation et jusqu'à des scènes entières. » Ce qui n'est vrai que pour Guillen de Castro, et non pour Diamante.

Si l'on faisait des recherches dans les archives du théâtre royal de Madrid, peut-être pourrait-on déterminer l'époque précise à laquelle eut lieu la première représentation de *El Honrador de su padre,* et l'on saurait alors si elle est antérieure à la première représentation du *Cid* de Corneille. Les a-t-on faites et ont-elles abouti ? C'est là ce que ne nous apprend pas don E. de Ochoa, et voici, dans l'état d'incertitude où nous nous trouvons, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur la question d'antériorité.

Il est peu de pièces qui à leur apparition aient fait autant de bruit que le *Cid,* et qui aient été plus vivement attaquées. Le *Cid* valut à son auteur un très-grand nombre d'ennemis, parmi lesquels le tout-puissant cardinal de Richelieu. Plus de cent brochures, sans compter les épigrammes, furent publiées contre Corneille. Il y eut même un véritable factum que lança Scudéri, par ordre du cardinal ministre, lourd écrit dans lequel il cherche à prouver que le sujet ne vaut rien du tout, que l'auteur manque de jugement dans la conduite de sa pièce, qu'elle abonde en méchants vers, etc., etc. Enfin l'Académie française, alors bien près de son berceau, intervint entre Corneille et Scudéri pour formuler un jugement mixte, qui semble impartial. Elle exprime avec raison que malgré l'imperfection du plan et la faiblesse de certains vers,

le succès qu'a obtenu la pièce auprès du public s'explique par la vive peinture des passions qui sont en jeu. Il semble assez plausible de penser, tant les attaques ont été nombreuses, que si la pièce de Diamante eût été publiée avant celle de Corneille, on l'aurait su, et que la critique, si bien éveillée, se serait servie de cette découverte pour proclamer hautement que Corneille n'était autre chose qu'un plagiaire. En effet, si l'on restitue à Guillen de Castro et à Diamante ce que l'auteur du *Cid* leur aurait pris, il ne lui reste presque plus rien, et il devrait perdre le nom d'auteur pour prendre celui de simple traducteur.

Il semble que ces considérations ont quelque valeur; il en est d'autres que nous pouvons mettre en avant et qui sont très-capables de faire pencher la balance en faveur de Corneille.

On croirait à lire *El Honrador de su padre*, qu'il est sorti de deux mains différentes; les deux premières journées, sauf l'introduction malencontreuse du *gracioso*, qui ne concourt en rien à l'action, paraissent appartenir à la manière française et être calquées sur le *Cid* de Corneille : même distribution de scènes, même coupe du dialogue, même expression de la pensée, mêmes incidents. La troisième journée n'emprunte plus rien au *Cid*; elle est tout entière dans le genre espagnol, avec ses défauts et ses excentricités. Le récit du combat

contre les Maures admet l'intervention de saint Pierre, patron de Rodrigue, et la seule vue de la croix frappe les ennemis de stupeur et les change presque en statues. L'auteur se complaît à décrire le cheval de Célin et quarante vers y sont employés. Le roi s'entend avec don Diègue pour faire croire à Chimène que conformément à ses vœux Rodrigue va subir la mort ; on veut ainsi que son amour se déclare, et la ruse réussit si bien que Chimène s'empare de l'épée de l'un des gardes, pour s'en servir contre ceux qui tenteraient de la séparer de celui qu'elle nomme son époux, titre qui se trouve confirmé par le roi et par don Diègue ; le mariage est résolu et la pièce se termine, comme toujours, par des mains qui s'unissent et par le *gracioso*, qui demande pardon au public des fautes commises par l'auteur.

Ce brusque changement de manière et de ton permet de croire que l'auteur a voulu, après avoir traduit le *Cid* français, faire des concessions au goût de la nation pour laquelle il écrivait. Une teinte religieuse était nécessaire, ainsi que le mariage. La délicatesse française, qui se borne à indiquer cette union comme possible, ne pouvait satisfaire un parterre espagnol.

Ce qui n'est pas résolu par don E. de Ochoa ne laisse aucun doute dans mon esprit ; Diamante a traduit Corneille et non pas Corneille Diamante.

C'est le pauvre qui s'est enrichi aux dépens du riche, et non le riche aux dépens du pauvre. Peut-être l'auteur espagnol a-t-il déclaré, dans quelque préface ignorée, tout ce qu'il devait au *Cid* français, et ce seul doute le met à l'abri de toute accusation de plagiat. Il n'en serait pas ainsi de Corneille, lequel après avoir dit tout ce qu'il devait à Guillen de Castro, n'aurait rien dit de la mine bien plus riche qu'il aurait clandestinement exploitée en s'emparant, sauf très-courtes lacunes, de deux actes de la tragédie de Diamante. C'est ainsi que ce grand homme pourrait être à tout jamais compromis dans sa réputation, bien établie au contraire par la franchise dont il a fait preuve dans la préface de ses pièces, renvoyant aux auteurs qui lui ont fourni l'idée fondamentale sur laquelle il a créé ses plans et citant même *in extenso* les passages inspirateurs. Ce beau caractère ne saurait avoir dévié, il reste et demeure intact pour l'honneur des lettres et la gloire de la France.

On sent en lisant Diamante que son allure est étrangère et qu'il n'est presque jamais, dans les deux premiers actes, sur un terrain espagnol. Les gallicismes n'y sont pas rares, et nous nous contenterons d'en citer quelques exemples.

Acte I, scène IV. Don Diègue, en parlant de sa nomination comme gouverneur du prince, dit :

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,

que Diamante traduit littéralement par

> En esta marca de honor,

expression toute française, absolument étrangère à la langue espagnole.

Ce même don Diègue s'exprime ainsi pour montrer ce qu'il peut apprendre au prince :

> Il verra comme il faut dompter les nations,
> Attaquer une place, *ordonner une armée.*

et Diamante traduit par

> Sabra como es menester
> Regir una *armada* entera.

Or *armée* en français n'est pas traduit par *armada*, qui s'entend exclusivement d'une flotte. Le traducteur s'est laissé entraîner par l'analogie nominale et le rapport étroit qui semble unir les deux mots. Le mot *escluido*, mis plus loin dans la bouche de don Diègue, et qui correspond à notre mot *exclu,* ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie espagnole. Il est encore d'autres gallicismes que nous pourrions citer, lesquels témoignent que l'œuvre est traduite et non pas originale.

Une dernière considération sur laquelle nous appuierons notre opinion, qui laisse Corneille en dehors de l'accusation de plagiat, sera tirée du mérite fort différent des deux auteurs. Diamante occupe l'un des derniers rangs parmi les auteurs drama-

tiques du dix-septième siècle, et l'on ne penserait plus à lui si ce n'était la similitude qui existe entre les deux premiers actes de sa pièce et le *Cid* du poëte français. On aime à comparer les deux textes, et l'on s'étonne qu'ils soient aussi semblables; que la marche de la pièce, la distribution des scènes, l'étendue des répliques, le nombre et le nom donné aux personnages n'offrent aucune différence. Corneille était un homme de génie, et Diamante un poëte d'ordre inférieur, lequel quand il s'éloigne de son modèle tombe au-dessous du médiocre, n'ayant ni goût, ni dignité, ni convenance. Que Corneille ait été chercher là, non-seulement des inspirations, mais encore jusqu'au plan de sa pièce, me semble absolument hors de toute vraisemblance et je dirais même de possibilité. Laissons à Diamante son seul mérite, celui d'avoir été touché par les beautés du *Cid* français, et de s'être efforcé de les faire passer dans la langue espagnole.

Il devenait d'autant plus nécessaire de montrer, pièces en main, lequel de Diamante et de Corneille était le plagiaire, que Voltaire dans ses commentaires sur le théâtre de notre grand tragique ne met pas un seul instant en doute que l'auteur du *Cid* français ait copié Diamante. Voici comment il s'exprime. « Un secrétaire de la reine Marie de Médicis, nommé Chalons, retiré à Rouen, dans sa

vieillesse, conseilla à Corneille d'apprendre l'espagnol, et lui proposa d'abord le sujet du Cid. L'Espagne avait deux tragédies du Cid : l'une de Diamante, intitulée *El Honrador de su padre*, qui était la plus ancienne, l'autre, *El Cid*, de Guillen de Castro, qui était la plus en vogue...... Je n'avais pu encore déterrer le *Cid* de Diamante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille ; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits *qu'il traduisit* de cet auteur espagnol. » C'est là ce qu'il a fait, et si complétement qu'il ne resterait plus rien à Corneille s'il en était tel que Voltaire en décide. Mais ce n'est point ainsi qu'il faut en juger.

Diamante n'est point antérieur à Guillen de Castro, et il est bien regrettable que Voltaire ait ainsi étourdiment tranché une question qui n'en est plus une pour la littérature espagnole. Peu de recherches eussent été nécessaires pour mettre chaque chose à sa place, et l'on n'aurait pas vu toutes les biographies adopter une opinion erronée, donnée légèrement et sans preuves. Serait-ce beaucoup nous écarter de la vérité de reconnaître que Voltaire n'est pas toujours bienveillant dans ses commentaires ? Sans doute, on doit lui savoir gré de s'être montré généreux envers la nièce, mais il eût bien fait de ménager davantage l'oncle.

M. de Puisbusque, si bien versé dans la littéra-

ture espagnole, déclare Diamante postérieur à Corneille; il fixe à l'année 1660 la date de la première pièce imprimée de cet auteur. D'autre part, la *Bibliotheca de los autores españoles dramaticos,* par don Ramon de Mesonero Romanos, recule cette date et déclare qu'il n'existe qu'un seul volume ou partie de volume des œuvres de Diamante publié à Madrid en 1674, trente-huit ans après la première représentation du *Cid,* qui date, comme on sait, de 1636. Quoique, à la rigueur, l'année de l'apparition du théâtre de Diamante ne permette pas de décider, il en résulte pourtant que cet auteur a pu lire Corneille et non celui-ci Diamante. Certitude acquise, qui semble de grande importance puisqu'il faudrait que Corneille, qui n'a point été en Espagne, se fût servi d'un manuscrit, ce qui n'a rien de vraisemblable.

Le *Romancero* ne contient aucun *romance* dans lequel il soit question du soufflet donné par le comte de Lozano à don Diègue Lainez. D'après ce qu'on y lit, la querelle aurait eu pour objet une aventure de chasse; un lévrier ayant enlevé un lièvre, chacun d'eux se le serait disputé. Les auteurs dramatiques, pour le besoin de la scène, ont donné à la rixe une cause moins futile.

Plusieurs *romances* font de Rodrigue un bâtard de don Diègue. Ils donnent à ce vieillard l'âge très-avancé de quatre-vingt-quinze ans, sans doute pour rendre l'injure plus grave. Rodrigue, après avoir tué le comte, lui coupe la tête et va la déposer aux pieds de son père. Il n'est nullement question de l'amour de Chimène pour Rodrigue, et le mariage se fait par accommodement réciproque. Le théâtre et le *Romancero* sont donc en complet désaccord.

La traduction que nous donnons ici de *El Honrador de su padre,* le Fils défenseur de l'honneur de son père, ou plus brièvement l'*Honoreur* de son père, de Diamante, s'accompagne des passages de Corneille traduits par l'auteur espagnol, afin de bien établir la parfaite similitude des deux textes.

Nous hasardons, mais dans cette pièce seulement, et comme essai, la ponctuation espagnole, qui donne quelques facilités pour la lecture en indiquant à l'avance le ton qu'il faut prendre.

CORNEILLE ET DIAMANTE.

EL HONRADOR DE SU PADRE,

L'HONOREUR DE SON PÈRE.

PERSONNAGES.

Don RODRIGUE de Vivar.
CHIMÈNE, fille du comte.
Don DIÈGUE, père de Rodrigue.
Le Comte de LOZANO.
Le Roi don FERNAND.
L'infante URRACA, sa fille.
ELVIRE, suivante d'Urraca.
NUÑEZ, gracioso.
Don SANCHE.
Un valet et suite.

La scène est à Burgos.

PREMIÈRE JOURNÉE.

ELVIRE, suivante de Chimène, NUÑEZ, écuyer de Rodrigue (1).

NUÑEZ.

Ce billet de Rodrigue est pour ta maîtresse, Elvire.

ELVIRE.

Donne ; mais prends garde, voici le comte.

---

(1) C'est là le *gracioso*, dont nous supprimons en grande partie le rôle, qui, au lieu de concourir à la marche de la pièce, en ralentit l'action par des lazzis de très-mauvais goût.

NUÑEZ.

Finis-en vite avec moi, car je voudrais à présent être à cent lieues d'ici.

(*Survient le comte Lozano.*) (1).

LE COMTE.

¿Que faites-vous ici?

NUÑEZ, *à part.*

Je crains, non sans raison, qu'il ne me fasse embrocher.

LE COMTE, *à Elvire.*

Dis-moi, toi; ¿que veut cet homme?

ELVIRE.

C'est un valet de don Rodrigue de Vivar.

NUÑEZ.

Non, señor; j'ai été peintre et je suis ici venu pour voir des tableaux.

LE COMTE.

Je ne pense pas qu'il faille le croire de vous.

NUÑEZ.

C'est par enchantement que je le suis devenu; il y a du mystère dans cette bizarrerie d'envoyer à Chimène, à ma place, un peintre qui fasse son portrait.

LE COMTE.

Vous direz à Rodrigue que je lui donne un témoignage d'estime en vous laissant sortir de cette maison.

NUÑEZ.

Sortir... voilà qui sent la liberté.

LE COMTE, *qui le saisit au collet.*

Allez librement, mais n'y revenez plus.

---

(1) Les actes ne sont point partagés en scènes.

NUÑEZ, *à part.*

La réprimande n'a rien de douloureux. (*Au comte.*) Ainsi vous concluez que je sorte.

LE COMTE, *cesse de le retenir.*

Allez en paix.

NUÑEZ.

De tout cela il n'en résultera pas une taloche ; voilà la première fois que le comte de Lozano (1) ne se sert pas de sa main. Une autre fois on ne m'y reprendra plus.

(*Il sort.*)

LE COMTE.

¿Que te semble de ce message? ¡ quel gracieux enfantillage !

ELVIRE.

Maintenant c'est à moi de parler. Écoutez ce qui me vient à l'esprit. — (*A part.*) Je saurai ainsi quelles sont ses intentions. Chimène m'a ordonné de chercher avec grand soin à les connaître ; je vais profiter de cette occasion. (*Haut.*) Parmi les amoureux qui prétendent le plus ardem-

---

Corneille (*Acte* I, *scène* I) (2).

ELVIRE.

Entre tous les amants dont la jeune ferveur

---

(1) Le poëte a voulu dès lors faire voir que le comte avait un caractère emporté.

(2) Ainsi composée, cette première scène n'existe que dans les anciennes éditions, celles de 1639 à 1648, que nous suivons dans nos citations. Plus tard Corneille l'a remplacée, au début de sa pièce, par un dialogue entre Chimène et Elvire, mettant toutefois dans la bouche de ce dernier personnage ce que dit le comte dans la scène supprimée.

ment à la main de Chimène, les plus constants ont été don Rodrigue et don Sanche. Ce sont eux qui ont cherché surtout à mériter son suffrage par les soins les plus assidus. Mais elle garde son cœur, qui n'a pas de maître, tellement sage et prudente qu'elle n'encourage ni ne décourage aucun des deux; aussi n'ayez nulle crainte qu'elle fasse rien qui ne soit digne d'elle. C'est de votre main seule qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle ne fait que son devoir, Elvire, en se tenant sur la réserve.

ELVIRE.

On voit très-bien par là qu'elle a hérité de vous. Tous les deux me semblent jeunes gens de grand mérite.

LE COMTE.

Le sang dont ils sortent les distingue par son anti-

Corneille (*Acte* I, *scène* I).

Adore votre fille, et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs désirs;
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne d'espérance;
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
C'est de votre choix seul qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux, formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,

que et noble origine. Rodrigue surtout. Il ne fait rien qui ne dénote un cœur dont on peut tout attendre; ce qui du reste n'a rien d'étonnant sortant d'une maison (et cela suffit) dont la belliqueuse race se fait gardienne des lauriers que le père a conquis par de longs combats. Je l'ai vu entrer en lice et jamais n'en sortir que vainqueur. De sorte que des deux celui que je veux honorer et que j'affectionne le plus, c'est don Rodrigue. Je dois aujourd'hui me trouver avec don Diègue Lainez et.... ; mais il vaut mieux que je connaisse ses intentions avant de lui faire savoir qu'elles sont d'accord avec les miennes; en revenant du palais, Elvire, je viendrai te

---

Corneille (*Acte* I, *scène* I).

Jeunes, mais qui font voir aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers :
La valeur de son père, en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père,
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.
Va l'en entretenir; mais dans cet entretien
Cache mon sentiment, et découvre le sien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemb
L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble:

parler. Aujourd'hui le roi va nommer un gouverneur qui serve de guide à son fils, ou plutôt il va m'honorer en me confiant ce poste éminent, et ce que chaque jour je fais pour lui me persuade que cette récompense m'est due.

(*Il sort.*)

ELVIRE, *seule.*

¡Oh! quelles bonnes nouvelles je vais porter à ces heureux amants, et comme en toute chose la fortune leur est favorable!

(*Survient Chimène.*)

CHIMÈNE.

¿Qu'est-ce donc, Elvire, et quelle est la joie qui se montre sur ton visage? il semble que tes yeux vont parler. ¿Puis-je espérer quelque heureuse issue de ta conversation avec mon père? Je vous ai quelque peu écoutés,

---

Corneille (*Acte* I, *scène* I).

Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

(*Il sort.*)

. . . .

(*Même acte, scène* II.)

ELVIRE, *seule.*

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants!
Et que tout se dispose à leurs contentements!

mais je n'en ai entendu que la moindre partie. ¿Qu'as-tu appris sur ses préférences? Parle : que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Il m'a dit qu'il affectionne Rodrigue; que tu peux l'aimer; que c'est à toi surtout qu'il appartient de faire un choix.

CHIMÈNE.

¿Que me dis-tu, chère Elvire? Puis-je te croire ou n'est-ce pas une illusion qui naîtrait de mes désirs?

ELVIRE.

Il approuve vos amours, et va plus loin; il doit voir le père de Rodrigue, ainsi qu'il me l'a annoncé, et c'est sans doute pour lui parler au sujet de cette alliance; il

---

Corneille (*Acte* I, *scène* II).

CHIMÈNE.

Eh bien! Elvire, enfin, que faut-il que j'espère?
Que dois-je devenir, et que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés:
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre; il approuve vos feux,
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez, après cela, puisque tantôt son père
Au sortir du conseil doit proposer l'affaire.

. . . .

lui convient d'unir le sang des Gormaz à celui des Lainez et des Vivarès.

CHIMÈNE.

Et pourtant mon âme inquiète craint de se perdre dans ce profond océan de gloire et de félicités. En un seul jour, en un seul moment les destins peuvent changer la face des choses et faire au bonheur succéder l'infortune.

ELVIRE.

Tu verras bientôt la mer dans son calme, le vent sans force et le ciel au lieu de nuages noirs parsemé de nuées dorées.

CHIMÈNE.

Allons, et que les choses s'ordonnent ainsi que le voudra le ciel. Le malheur se fait sentir deux fois quand on le craint avant qu'il ne se montre; ¿ mais n'est-ce pas Rodrigue?

ELVIRE.

Cette visite va te gêner, dans ton projet de voir l'infante.

Corneille (*Acte* I, *scène* II).

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

CHIMÈNE.

¡ Va ! et si par hasard j'étais en retard, dis à Son Altesse qu'elle daigne me pardonner ; aussitôt que j'aurai congédié Rodrigue...

ELVIRE.

C'est entendu, et j'y vais à l'instant.

(*Elle sort. Entre Rodrigue.*)

CHIMÈNE (1).

¡ Rodrigue chez moi ! qu'un amant est donc audacieux !

RODRIGUE.

J'ai pour te voir, belle Chimène, de puissants motifs. J'avais envoyé mon écuyer Nuñez pour te remettre un billet que mon père avait oublié sur un meuble, où je voulais t'apprendre que le comte avec force compliments lui annonçait qu'après le conseil tenu par le roi, il aurait à lui communiquer quelque chose d'important pour tous les deux, ce qui est parler assez clairement ; mais Nuñez a manqué d'habileté dans sa mission.

CHIMÈNE.

Ce qui m'étonne en ce moment, c'est que tu puisses me parler avec aussi peu de réserve.

RODRIGUE.

Je ne veux en rien te contraindre, et c'est là, belle Chimène, ce qui m'attire ici, afin d'adorer le soleil dans tes yeux divins, doux enchanteurs des miens ; juge s'il y a un motif suffisant pour que tu me traites en audacieux.

CHIMÈNE.

C'est bien, mais considère que les femmes de mon

---

(1) Cette scène entre Chimène et Rodrigue appartient en propre à Diamante ; elle est bien conduite et nous semble belle.

sang, bien qu'en toute décence, doivent craindre de se compromettre. La malice est comme une lunette qui juge sur l'apparence. Il existe des argus et des lynx dans la maison et dans le voisinage ; semblables à des verres grossissants, ils exagèrent et grandissent les choses, si bien que d'un point ils en font des centaines.

RODRIGUE.

¿ Que ferai-je donc, señora, si dans mon trouble je ne puis ni te voir ni te parler, ni venir adorer le seuil de ta demeure? Si ma présence t'offense, si ma figure t'importune, si tu te montres insensible à mes souffrances, que faire alors? Je ne vis que par l'espérance et suis entre la vie et la mort. Si tu veux que mes douleurs me privent de l'existence, il pourra suffire d'y ajouter encore; c'est ainsi que tu te vengeras d'un cœur qui t'aime; mais si quelque pitié est en toi, si tu compatis à ma peine, sois-moi favorable. Tu ne saurais ignorer que tu es belle et que ce sont tes charmes qui font que je t'adore. C'est là qu'est mon excuse; ta beauté fait mon crime. J'ai cédé au plaisir de te voir. Je sais bien, Chimène adorée, que tu ne peux méconnaître quel est l'empire auquel je cède; ¿ mais à quoi cela peut-il me servir? que m'en reviendra-t-il?

CHIMÈNE, *à part.*

Beaucoup.

RODRIGUE.

¡ Poursuis!

CHIMÈNE.

Je dis... — (*A part.*) Mais renfermons l'expression de mon amour au plus profond de mon cœur.

RODRIGUE.

¿ Était-ce quelques mots favorables que tu allais proférer, señora?

CHIMÈNE.

¿ N'est-ce pas une faveur que de t'écouter?

RODRIGUE.

¿ Mais si j'en ambitionnais une autre?

CHIMÈNE.

¿ Et laquelle?

RODRIGUE.

Que tu me permettes de faire faire ton portrait, afin de pouvoir, sans courir le risque de te fâcher, t'adorer en secret. Mais si ce portrait est parfait de ressemblance, je crains, tant mon amour et mon respect sont grands, de ne pouvoir sans frayeur regarder ton image.

CHIMÈNE.

Cette affaire de portrait ne concerne que des personnes de sang royal, ou des dames indiscrètes et vaniteuses, fières de leur beauté; en outre je crois que c'est une grande erreur de croire qu'un portrait reproduit l'original; je n'en ai jamais vu de tels. On retrouve la forme avec les couleurs, et non la grâce et la physionomie; mais c'en est assez pour une visite, la première que tu me fais.

RODRIGUE.

¿ Et si j'ose en faire une seconde, en seras-tu offensée?

CHIMÈNE.

Certainement.

RODRIGUE.

¿ Quelle espérance me laisses-tu donc?

CHIMÈNE.

Seulement de t'assurer que si quelque préoccupation peut naître en moi, ce sera celle de ton amour, Rodrigue, et adieu; il se fait tard, et je dois aller voir Son Altesse.

RODRIGUE.

¡ Chimène, adieu !

CHIMÈNE, *à part.*

¡ Quelle dure épreuve, séparer ainsi deux cœurs que l'amour unit par le même lien ! Rodrigue est là tout abattu. Il n'est pas juste de le traiter avec une si grande rigueur quand je suis si proche d'être à lui. ¿ Qui te tient ainsi en suspens ? qu'est cela ?

RODRIGUE.

J'oublie ainsi de m'éloigner de toi, señora.

CHIMÈNE.

Si cet oubli se prolonge, Chimène en pourra souffrir.

RODRIGUE.

¡ Qu'un aspic vive dans mes entrailles et les dévore avant que je puisse t'oublier ; que ma maison soit sans honneur, que ton père me méprise, que toi-même me persécutes et, ce qui serait pour moi le plus affreux malheur, que dans un combat je puisse redouter le cimeterre de l'Arabe ou la lance qui menacera de me percer le sein !

CHIMÈNE, *à part.*

¡ Puisse le ciel, mon bien si cher, ne pas le permettre !

RODRIGUE.

¿ Que dis-tu ?

CHIMÈNE, *tendrement.*

¡ Que Dieu te garde !

(*Elle sort.*)

RODRIGUE.

¡ Amour, combien je te dois! Chimène m'encourage; tu soutiens mon espoir. Nos pères sont d'accord; le temps à attendre est court. Tout est pour nous. ¡ O fortune, sois donc une fois constante dans le bien!

(*Il sort. Entre l'infante, Elvire et une suite de dames.*)

L'INFANTE.

Elvire, ta maîtresse devrait déjà être ici pour me tirer de ma grave mélancolie, ¡ hélas!

ELVIRE.

Viens pour la combattre dans cette galerie qui conduit au jardin; mais ta mélancolie a une cause, et je la qualifie de tristesse.

L'INFANTE.

Tu dis vrai; mais Chimène seule peut calmer cette souffrance.

ELVIRE.

Ou peut-être l'accroître. Aussitôt que tu es avec elle et que tu parles de son amant, voulant savoir dans quel état sont ses amours, tu compatis à sa peine, comme

---

Corneille (*Acte* I, *scène* III).

L'INFANTE, ELVIRE.

L'INFANTE, *à un page.*

Va-t'en trouver Chimène, et dis-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et je vous vois, pensive et triste chaque jour,
Demander avec soin comme va son amour.

si toi-même l'éprouvais, et au lieu de la consoler de ses ennuis, les larmes te viennent aux yeux.

L'INFANTE.

Avec raison je dois me préoccuper de ce qui lui arrive. Elle est l'auteur de ma peine, je l'ai mise en mon lieu. Je l'ai presque contrainte à ce qu'elle aimât Rodrigue, et comme enfin j'ai forgé ses chaînes, je dois participer à sa joie et à sa douleur.

ELVIRE.

Cependant le succès de leurs amours semble grandement t'émouvoir ¿ Comment cet amour, qui pour eux est une source de bonheur, est-il pour toi seule une cause de chagrin? Mais voilà que je commets le péché de curiosité et que je me fais indiscrète.

Corneille (*Acte* I, *scène* III).

L'INFANTE (1).

J'en dois bien avoir soin; je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son âme est blessée;
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ;
Ainsi des deux amants ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois, parmi leurs bons succès,
On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégresse
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et deviens indiscrète.

---

(1) Diamante laisse seulement entrevoir les sentiments de l'infante pour

L'INFANTE.

L'affection parle en toi ; elle me calme et m'aide à supporter ce que je souffre. Mais voilà le roi qui sort du conseil.

ELVIRE.

Il va passer par ici, retirons-nous, señora.

L'INFANTE.

Cela est difficile ; mon père s'approche, je trouverai une excuse pour le quitter et nous retirer bientôt.

ELVIRE.

¡ Ainsi puisses-tu écarter de toi la flamme qui, pour ton tourment, embrase ton cœur !

L'INFANTE.

Plus on essaye de l'éteindre et plus elle s'allume.

(*Entrent le roi, don Diègue, le comte, don Sanche et la suite du roi.*)

LE ROI.

L'élection s'est faite à mon gré.

DON DIÈGUE.

Le vassal que tu élèves à une si haute dignité est à tes pieds.

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de colère de l'affront que m'a fait le roi.

---

le Cid, mais dans cette première partie de la scène ce sont les mêmes pensées dans le même ordre et presque toujours les mêmes mots. Corneille a développé assez longuement la souffrance amoureuse de la princesse. On trouve dans le *Romancero,* lors du siége de Zamora, l'expression de l'amour qu'éprouvait Urraca (nom de l'infante) pour don Rodrigue.

DON DIÈGUE, *à part.*

Rodrigue devient à présent un meilleur parti pour Chimène ; elle l'aime et va être à lui.

LE ROI.

Mais, voilà ma fille; Infante, approche et complimente don Diègue sur sa nouvelle charge ; le voilà gouverneur du prince.

L'INFANTE.

Qu'il le soit durant de longues années; je vais aller aussi féliciter mon frère. Sous un tel maître il est certain qu'il apprendra non-seulement le prix des grandes actions, mais encore qu'il saura les exécuter.

DON DIÈGUE.

Pour tant de faveur donnez-moi votre main.

(*Il s'incline.*)

L'INFANTE.

Levez-vous, don Diègue. Vous aurez en moi une seconde écolière. (*Au roi.*) Si vous me le permettez, señor, j'irai rejoindre Chimène, qui m'attend et que je désire voir.

LE ROI.

Je vous le permets, et ferai mieux, je veux vous accompagner.

L'INFANTE.

¡Que Dieu garde Votre Altesse!

(*Ils s'en vont et laissent seuls le comte et don Diègue.*)

LE COMTE.

Le roi s'éloigne, et je voudrais vous parler sans témoin.

DON DIÈGUE.

¡ Qu'il soit fait ainsi ! Parlez, comte.

LE COMTE.

Vous avez emporté la charge, et vous jouissez d'une dignité qui n'eût dû être donnée qu'à moi.

DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur que le roi accorde à mon expérience montre qu'il est attentif et juste, et que sa main royale sait récompenser tant de hauts faits dans les services passés.

LE COMTE.

Comme le royaume doit être sauvegardé, ce n'est pas une même chose de les avoir autrefois accomplis ou de les exécuter maintenant.

DON DIÈGUE.

Señor, sans les miens les vôtres seraient venus trop tard.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont de la même

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

chair que les autres hommes, et ils peuvent se tromper.

DON DIÈGUE.

Qu'il en soit ainsi que vous le dites. La chose est faite et bien complétement, comte, prenez patience. A cette faveur que me fait le roi, ajoutez-en une autre qui puisse vous calmer, unissez ma maison à la vôtre. Rodrigue le désire et....

LE COMTE.

A quelque plus haute destinée Rodrigue peut aspirer, à présent que son père vient de briller d'un nouvel éclat. Ne lui coupez pas ainsi les ailes. Et cependant que votre expérience montre au prince à gouverner les provinces, à se faire craindre des méchants et à soumet-

---

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

DON DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir,
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un nœud sacré ma maison à la vôtre ;
Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet :
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,

tre les bons à sa loi. Joignez à ces mérites ceux des entreprises guerrières, dignes d'un grand capitaine qui passe à cheval les ardentes siestes, la nuit sur l'herbe ou sur le sable, comme un délassement naturel; qui puisse, armé de toutes pièces, assaillir une forte muraille et ne devoir qu'à soi-même le laurier de la victoire; enfin, habile à conquérir de nouvelles provinces qui étendent la monarchie; surtout avertissez-le qu'il faut nécessairement confirmer par l'exemple ce que la parole enseigne.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire en dépit de l'envie, qu'il voie l'histoire de ma vie; il y trouvera bien ce qu'il doit savoir; comment il faut conduire une armée entière, mettre les combattants en bataille, former convenablement les lignes, donner à temps les ordres, faire que les subal-

---

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là dans un long tissu de belles actions,

ternes lui obéissent, prendre avantage du poste, investir quand il convient, et sur des hauts faits héroïques fonder une renommée éternelle.

LE COMTE.

Les exemples vivants ont plus de puissance et plus de force. ¿ Mais qu'avez-vous fait en tant d'années et pendant une si longue vie que n'égale ou n'efface un seul de mes exploits d'une seule journée ?

DON DIÈGUE.

¡ Parle pour moi l'Espagne ! que pour moi parle la renommée aux cent voix !

LE COMTE.

Je reviens à dire que vous avez emporté ce qui aurait dû m'être donné.

DON DIÈGUE.

Celui qui est parvenu à l'obtenir donne la preuve que seul il le méritait.

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

Il verra comme il faut dompter les nations,
Attaquer une place, ordonner une armée.
Et sur de grands exploits fonder sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et, qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?

. . . .

Ce que je méritais vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Celui qui pouvait le mettre en pratique méritait seul d'en jouir.

DON DIÈGUE.

Avoir été exclu, comte, n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous avez bien mérité du prince, par courtisanerie.

DON DIÈGUE.

La mémoire de mes exploits a tout fait dans cette circonstance.

LE COMTE.

Parlons franchement, le roi a fait cet honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Bien plus que l'âge le roi apprécie la valeur et la prudence.

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux; le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

¿ Est-ce que ces qualités me manquent ?

DON DIÈGUE.

Ne pas avoir réussi montre que ce n'était pas mérité.

LE COMTE.

¿ Je ne le mérite pas ? — moi, stupide vieillard?

DON DIÈGUE.

¡ Vous, oui, vous !

LE COMTE.

De ton insolence et pour prix de tes paroles, reçois cette récompense. (*Il lui donne un soufflet*)
(*Don Diègue tire son épée qui tombe aux pieds du comte.*)

DON DIÈGUE.

¿ Pourquoi voudrais-je vivre après un si grand affront ?

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! Moi?

DON DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

DON DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

¿ Qu'espères-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÈGUE.

J'ai perdu mon épée, et mes pieds se changent en pesantes racines. ¡ Oh ! ¡ combien l'insulte est difficile à supporter! quel poids que celui de l'âge !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais je ne veux pas que cet obscur trophée passe à mon côté. Ajoute ce nouvel exploit au livre de tes hauts faits pour que le prince le lise.

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

DON DIÈGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse.

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

N. B. Le monologue de don Diègue dans les deux auteurs diffère à certains égards, mais ce sont les mêmes pensées en termes différents. Corneille s'est surtout rapproché de Guillen de Castro. Il y a dans l'un et dans l'autre une apostrophe à l'épée qui a si mal servi le bras de don Diègue.

DON DIÈGUE, *seul.*

¡ O rage ! indigne effet du temps ! ô destin rigoureux ! ¡ quoi donc, n'ai-je conservé la vie que pour subir cette injure ! Et puisque tu refuses de me donner la mort, que la douleur éteigne ma vie ou que du moins mes pleurs voilent à mes yeux la lumière ! ¿ Et vous, glorieux instrument de mes exploits, qu'avez-vous fait ? — ¿ Pourquoi ce fer brillant est-il resté sans force à mon poing, quand il fut un temps qu'il était la terreur de l'Andalousie, du Portugal et de l'Aragon ? Mais que ne peuvent produire les années en accumulant les jours sur les jours? (*Il ramasse son épée.*)

Viens et perds la condition d'épée pour servir désormais de bâton à ma vieillesse fatiguée. — ¡ Oh, que tu te montres brillante ! mais je ne veux pas que l'on puisse lire ni dans ton acier, ni dans le cristal de mes pleurs la grandeur de mon insulte.

N. B. La scène qui suit dans Diamante n'est pas conforme à sa correspondante dans Corneille, à l'exception du fameux : Rodrigue, as-tu du cœur? *tendras valor?* et de la réponse : Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure. Diamante, dans l'essai qu'il fait de la constance de son fils à supporter la souffrance, en lui serrant fortement la main avec ses doigts osseux, s'est conformé à ce que raconte le *Romancero.*

DON DIÈGUE, RODRIGUE; NUÑEZ, *avec un portrait.*

RODRIGUE, *sans voir son père.*

¿ Comment, Chimène a consenti à laisser faire son portrait ?

NUÑEZ.

C'est dans le palais où le peintre l'a vue au passage

avec un tel succès qu'il en a saisi, comme tu vois, le teint et la physionomie.

RODRIGUE.

¡ C'est un grand peintre !

NUÑEZ.

Mais voilà ton père, et l'expression de son visage m'inquiète; d'une main il tient son épée et de l'autre son mouchoir.

DON DIÈGUE.

C'en est fait de moi. ? Mais que vois-je ? est-ce une illusion de mes sens ?

RODRIGUE.

¡ Mon père ! ¿ vous ainsi ?

DON DIÈGUE.

¡ Ah ! Rodrigue !

RODRIGUE.

¿ Qu'avez-vous qui vous tourmente ?

DON DIÈGUE.

¡ Ah ! mon fils !

RODRIGUE.

¿ Qui est-ce qui vous déplaît ?

DON DIÈGUE.

¡ Hélas ! honneur !

RODRIGUE.

Mon oreille attend votre parole.

DON DIÈGUE.

¿ As-tu du courage ?

RODRIGUE.

Tout autre qui ne serait pas mon père et qui me ferait une pareille question en aurait soudain la preuve.

DON DIÈGUE.

Combien cette réponse me plaît et qu'une pareille indignation si bien motivée m'est douce à entendre.

(*Il congédie Nuñez.*)

RODRIGUE.

Vous me demandez si j'aurai du courage; mettez-le aujourd'hui même à l'épreuve, et vous me verrez agir en héritier de votre sang.

DON DIÈGUE, *à part.*

La valeur est certaine; faisons une autre expérience, celle de la souffrance. Quoique ma force soit diminuée, elle servira mon intention. Bien qu'il doive peu souffrir si je lui serre la main, cependant je verrai à des signes évidents s'il sait supporter la douleur — (*Haut*). Faisons-nous amitié. Donne-moi la main (1).

RODRIGUE.

Je vous la donnerai à genoux, comme je le dois pour baiser la vôtre. ¿ Mais que faites-vous ? — ¡ Arrêtez, mon père !

DON DIÈGUE.

¿ Est-ce donc de cela seul que tu te plains ?

RODRIGUE.

¡ Lâchez-moi, père, de par le ciel ! ou sinon vous verrez votre main mise en pièces par mes dents.

DON DIÈGUE.

Il suffit, mon fils.

RODRIGUE.

Enfin, vous m'avez lâché.

---

(1) Cette épreuve est prise du *Romancero.*

DON DIÈGUE.

Tu m'as blessé et tu viens de commencer à répandre le sang (1). (*A part.*) Tu vengeras mon insulte, et la preuve vient de s'en manifester.

RODRIGUE.

Pardonnez-moi si je vous ai fait mal ; personne n'est à l'abri de la douleur, et si ma chair m'avait offensé, je mangerais ma chair elle-même.

DON DIÈGUE.

Ma jeunesse revit. Honneur ! cruel débat ! allons, Rodrigue, il faut me venger.

RODRIGUE.

¿ De quoi ?

DON DIÈGUE.

De....

RODRIGUE.

Vous retenez sur la langue l'instrument de la vengeance que vous voulez avoir, et vous en arrêtez l'effet, suffoqué par les pleurs.

DON DIÈGUE.

Les larmes que tu vois sont une précaution de la sage nature. Tu vas savoir la cause de ma douleur, et il fallait pour la comprendre que toi-même en éprouvasses une part. La tache injuste imprimée sur mon visage est récente, et mes larmes la lavent en attendant que le sang l'efface ; elle est tellement odieuse que même sans le malheur d'en avoir été témoin, il te faudra du courage seulement pour apprendre quelle elle est.

RODRIGUE.

¡ Allons, père ! du calme ! pour effacer cette tache re-

---

(1) Il paraît que Rodrigue mord jusqu'au sang la main de son père.

tenez vos larmes; quand elles viennent d'hommes tels que vous je les tiens pour faiblesse. Et si vous dites qu'elles sont nécessaires, il faut que la souffrance soit bien grande pour chercher en elles un remède qui coûte autant; mais achevez, dites quelle est cette injure faite à votre propre estime. Lorsque le cœur déborde du désir de la venger, il est douloureux de perdre un temps si précieux.

DON DIÈGUE.

Eh bien, mon fils, prends cette épée.

RODRIGUE.

Ceci me fait voir que la circonstance est si grave qu'elle demande du sang pour satisfaction.

DON DIÈGUE.

Regarde-la. C'est celle que j'eus comme héritage de Mudarra, ce vaillant guerrier, et si ton bras s'en saisit, je puis attendre de toi les plus hautes actions; ; meurs ou tue !

RODRIGUE.

Le trouble qui me saisit n'en est que plus grand, puisque c'est de mort qu'il s'agit.

DON DIÈGUE.

Et songe qu'une offense, que dis-je, un outrage, ne s'efface jamais, mon fils, si ce n'est avec le sang même de celui qui en est l'auteur; et si tu cherches à le tuer, ne crains pas d'exposer ta vie au fer de ton ennemi.

Corneille (*Acte* I, *scène* VI).

DON DIÈGUE.

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,

Sache que c'est un vaillant soldat, que j'ai vu pendant la guerre se faire un rempart des hommes qu'il avait tués ; mais pour mettre le comble à ta fureur, apprends, ¡ et que mes lèvres supportent cette douleur ! qu'il a sur ma figure appliqué la main ouverte et brisé mon cœur.

RODRIGUE.

Arrêtez, n'achevez pas ; ¡ que Dieu me vienne en aide ! ¿ père, que me dites-vous? Pourquoi ne pas faire connaître le nom, en même temps que l'outrage ? ¡ allons ! mon âme se perd dans une mer de feu !

DON DIÈGUE.

T'en dire davantage est nécessaire ; plus que brave soldat....

RODRIGUE.

¡ Vite ! malheur à moi ! ne me tenez pas plus longtemps en suspens.

DON DIÈGUE.

Sache que c'est le père....

Corneille (*Acte* I, *scène* VI).

Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu tout sanglant au milieu des batailles
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE.

Son nom? C'est perdre temps en propos superflus.

DON DIÈGUE.

Donc, pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est.....

RODRIGUE.

¿ De qui ?

DON DIÈGUE.

C'est....

RODRIGUE.

Achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène... En de telles circonstances qui intéressent l'honneur, celui qui garde la vie sans sauvegarder son âme est indigne de vivre. Je n'ai rien de plus à te dire, tu connais l'offenseur et tu sais l'offense. ¡ Que Dieu te soit en aide, et d'un même coup, Rodrigue, venge ton père et toi-même ! (*Il sort.*)

RODRIGUE.

¡ Hélas ! que je suis malheureux d'avoir à délibérer sur une pareille offense ! Oh! déplorable devoir ! si je la venge, mon honneur recouvre son lustre ; mais si je m'abstiens, mon amour conserve l'espérance. ¿ Lorsque tout semblait favorable, une vengeance devait-elle aujourd'hui tout compromettre? ¡ O rigoureuse peine ! coup fatal ! mon père est l'offensé et l'offenseur est père de Chimène !

Corneille (*Acte* I, *scène* VI).

DON RODRIGUE.

De grâce, achevez!

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le....

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.

¡ O quels durs combats ! quelle douloureuse manière de recevoir la mort ! Force est à moi de venger mon père méprisé, force est à moi de perdre Chimène! ¿Comment juger ce qu'il convient le mieux de faire? Exigence de l'amour, que demandes-tu? ¡quel embarras! quelle douleur! ou laisser un outrage sans châtiment ou le venger sur le père de Chimène.

(*Il prend en main le portrait.*)

¿Que dites-vous, cause de mes maux? donnez-moi un conseil dans cette grave circonstance. Vous êtes reproduite comme si vous viviez, et il semble que je vais entendre votre voix. Déjà vous me parlez par vos beaux yeux et vous me demandez de ne pas leur donner une peine si grande. Ainsi ferai-je ; mourons au moins sans couvrir d'un nuage ces doux soleils.

¿Mais puis-je ainsi parler en présence de ce fer, mourir sans sauver mon honneur et sans me montrer digne du sang de Lain Calvo (1)? mais voilà que tu me regardes d'un air sévère, reviens sur mon cœur. — (*Il remet le portrait sur son sein.*) — Il ne faut pas que la passion prononce ; que ma peine donc reste entière, sauvons l'honneur de mon père, que l'amour se taise et perdons Chimène.

Et de plus ce serait chose infâme, et me comporter sans noblesse, si je continuais à me bercer d'espérance. Il faut qu'elle devienne mon ennemie ; il ne s'agit plus d'amour, mais de vengeance et j'en jugerais autrement si je revoyais le portrait ; il est temps que la fureur l'emporte et que mon honneur ne soit plus à la gêne ;

---

(1) Chef de la famille de don Diègue.

que le comte meure ou que je meure sous ses coups, de l'une ou de l'autre manière ce sera toujours perdre Chimène.

N. B. Les pensées du long monologue qui termine le 1er acte dans les deux pièces sont les mêmes à peine autrement arrangées. Les deux auteurs ont le même refrain : *Mon père est l'offensé et l'offenseur le père de Chimène,* pris dans Guillen de Castro. Ici ce monologue est en quatre dizains. Corneille a soixante vers libres, genre de poésie qui ne se trouve pas dans les anciens auteurs dramatiques espagnols.

DEUXIÈME JOURNÉE.

(IIe ET IIIe ACTE DU CID DE CORNEILLE.)

LE COMTE DE LOZANO, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Vos excuses ne valent rien.

LE COMTE.

Je vous assure qu'en grande partie les actions violentes sont spontanées.

DON SANCHE.

Le roi n'est pas content de vous.

LE COMTE.

Avant l'insulte j'aurais pu, en homme sage, me contenir ; mais ce qui est fait est fait ; et puisque le roi vous a envoyé, vous pouvez lui dire que ni lui ni vous ne pouvez rien sur le coup qui a été porté.

DON SANCHE.

Votre résolution, comte, est plus bizarre que sage.

LE COMTE.

Je ne changerai point d'opinion.

DON SANCHE.

Vous vous perdrez.

LE COMTE.

Qu'il en soit ainsi.

DON SANCHE.

¿ Que répondre à Son Altesse, puisque ma démarche est sans effet?

LE COMTE.

Que ma vie est dans ses mains et qu'il peut me faire trancher la tête.

DON SANCHE.

Il est roi et peut le faire, le coup que vous avez porté est digne de mort.

LE COMTE.

Le sort en est jeté; ne revenez plus me parler de cela.

Corneille (*Acte* II, *scène* I).

DON ARIAS.

Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

. . . .

. . . .

DON ARIAS.

¿ Que lui dirai-je enfin? je dois lui rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

. . . .

DON SANCHE.

¡ Adieu donc!

LE COMTE.

¡ Oh ! combien vous me représentez cruelle la sévérité du roi! faire tomber une tête qui a ceint tant de lauriers!

DON SANCHE.

Ces lauriers, je vous l'assure, doivent craindre la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans faiblesse.

DON SANCHE.

Mais non pas sans effet. (*Il sort.*)

N. B. Ce don Sanche a été mal choisi par Diamante pour porter au comte les volontés du roi. Il était un des prétendants à la main de Chimène et jeune encore. Corneille a fait intervenir sagement un autre personnage.

LE COMTE, *seul.*

Et de la sorte le Lainez (1) aura satisfaction de l'outrage que je lui ai fait subir; mais je vois venir son fils. Que le vieux cherche dans les deux Castilles les plus braves combattants; c'est dans les grandes circonstances que la valeur fait merveille.

(*Rodrigue paraît.*)

RODRIGUE.

Pour que la valeur accomplisse ce que commande le

Corneille (*Acte* II, *scène* I).

DON ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je cherche à vous résoudre.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

---

(1) Un des noms patronymiques de don Diègue.

devoir, que l'amour reste à la porte et que l'honneur entre seul. (*Au comte.*)

Comte, écoutez deux mots.

LE COMTE.

Parlez, je suis attentif.

RODRIGUE.

¿Tirez-moi d'un doute. ? Connaissez-vous bien don Diègue Lainez ?

LE COMTE.

¡ Belle ignorance !

RODRIGUE.

¿ Savez-vous qu'il est mon père ?

LE COMTE.

Je le sais.

Corneille (*Acte* II, *scène* II).

RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

. . . .

RODRIGUE.

..... Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

RODRIGUE.

Bien que sans invoquer le duel j'aie le droit de vous tuer, comte, sans le moindre scrupule, je ne veux choisir pour restaurer mon honneur aucun lâche moyen, ni punir un excès par un autre. C'est pourquoi je vous défie, soit aux champs, soit à la ville, de nuit ou de jour, à la clarté du ciel ou à l'obscurité, à cheval, à pied, avec ou sans armure, à l'épée ou à la lance, à votre choix.

LE COMTE.

Vous me la donnez bonne. ¿ Vous me défiez? plaisant garçon.

RODRIGUE.

J'en conviens, je suis jeune, mais les ans ne donnent pas la mesure du courage.

LE COMTE.

C'est vrai ; mais de toi à moi, tu te fais bien empressé.

Corneille (*Acte* II, *scène* II).

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Mais t'attaquer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

RODRIGUE.

Il suffit d'une occasion, don Gomez, pour juger du courage ; je prétends commencer par vous pour m'essayer, et je me persuade que dans cet essai je vous paraîtrai maître.

LE COMTE.

Tu ne te tireras pas de ce débat.

RODRIGUE.

C'est à vous de faire choix des armes.

LE COMTE.

Puisque la chose est sans remède et que nous devons combattre, toutes les armes me sont bonnes ; choisis toi-même, Rodrigue.

RODRIGUE.

Comte, moins de paroles et plus de faits.

LE COMTE.

¿ Es-tu donc las de vivre ?

RODRIGUE.

¿Et vous, avez-vous crainte de mourir?

LE COMTE.

¡ Allons ! Tu fais ce que tu dois ; un fils soumis et sage, comme tu l'es, Rodrigue, s'il survit à l'honneur de son père met le sien en grand péril.

(*Il sort.*)

RODRIGUE.

¡ Pardonne amour; ¡ allons ! honneur je prétends venger

Corneille (*Acte* II, *scène* II).

RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître.
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

mon père, cela me touche comme fils, et que le ciel fasse le reste.

(*Il sort.*)

N. B. Si Diamante s'est inspiré de Corneille dans cette belle scène, il faut convenir qu'il en a pris les beautés en évitant certaines taches qui la déparent par les rodomontades de Rodrigue ; je lui passe volontiers le

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

mais je suis plus sévère pour ces deux vers :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

On trouve chez les deux auteurs les derniers mots de Rodrigue qui ne permettent plus au comte de refuser le duel : *As-tu peur de mourir ?* Les deux scènes se terminent de même, et aussi brièvement :

Viens ; tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Dans la pièce française, le commencement du dialogue est littéralement traduit de Guillen de Castro.

LE ROI, L'INFANTE, SUITE ; DON SANCHE.

LE ROI.

¡Que le comte, dans cette grave circonstance, soit si fort hors de la raison et qu'il pense facile d'obtenir le pardon d'une si grosse faute !

Corneille (*Acte* II, *scène* VI).

LE ROI.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable?
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

DON SANCHE.

J'ai longtemps discuté avec lui sans en rien obtenir; si ce n'est de m'assurer qu'il est votre fidèle vassal.

LE ROI.

¡O ciel! et qu'un tel vassal craigne si peu mon nom et que ce nom ne lui cause aucune terreur! Pour Dieu, je suis confondu de voir un de mes sujets insulter celui que j'aime le mieux sans qu'il tremble de la colère d'un roi. Malgré la rigueur des lois du pays, et j'hésite à le dire, mon intention était d'abord de l'adoucir en faveur de cet audacieux soldat, mais puisqu'il se montre de plus en plus vaniteux et obstiné, je saurai lui couper les ailes et réduire cette humeur hautaine, cachant ainsi ce que mon indulgence voulait d'abord supporter.

Corneille (*Acte* II, *scène* VI).

DON ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu;
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Justes cieux! Ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire?
Il offense don Diègue, et méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je lui rabattrai bien cette humeur si hautaine:
Fût-il la valeur même et le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Je sais trop comme il faut dompter cette insolence.
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence:

DON SANCHE.

C'est une gloire de votre couronne de tolérer quelque étrangeté.

LE ROI.

Allez avec quelques hommes de ma garde vous assurer de sa personne. (*Don Sanche sort.*)

L'INFANTE.

Comme amie de Chimène, je dois venir en aide à son père et tenter de calmer votre colère. Que Votre Altesse me pardonne, perdre un tel homme....

LE ROI.

Qui prend son parti se fait criminel. ¿ Mais que pouvez-vous me dire?

Corneille (*Acte* II, *scène* VI).

Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

DON SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle,
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

LE ROI.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis et me tais; mais de grâce encor, sire,
Un mot pour sa défense.

LE ROI.

Et que pouvez-vous dire?

L'INFANTE.

Qu'un homme valeureux accoutumé à combattre, à triompher et à conquérir tarde toujours à se soumettre; de soi-même satisfait, si une faute est commise il s'y complaît. Et non par peur de la mort ou par crainte d'être accusé de félonie, mais il croit que son honneur est en danger s'il se réfugie dans le sanctuaire de la majesté royale.

LE ROI.

Laissons cela, je te prie, et bien que cette querelle me

Corneille (*Acte* II, *scène* VI).

DON SANCHE (1).

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions.
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, sire, et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

LE ROI.

. . . .
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.

---

(1) Cette tirade est mise avec plus de convenance par Diamante dans la bouche de l'infante. Voltaire remarque avec raison que le roi ayant dit à don Sanche de se taire, celui-ci ne devait pas insister.

préoccupe, une nouvelle que je reçois me tourmente encore plus. J'apprends que les Maures sont entrés sur mes terres, et si inopinément que, d'après l'avis qui m'en est donné, ils peuvent arriver à Burgos.

L'INFANTE.

Cela, non, et je sais bien que le comte fera pour les repousser d'ici un glorieux effort (1).

Survient CHIMÈNE.

¡ Justice, bon roi, justice ! c'est Chimène offensée et malheureuse, prosternée à vos pieds, qui vous la demande !

DON DIÈGUE.

Et moi, sire, c'est à vos pieds que libre, heureux et sauvé du déshonneur qui pesait sur moi, je viens vous demander la grâce de mon fils.

CHIMÈNE.

Ma justice est celle qui vous cherche.

Corneille (*Acte* II, *scène* VI).

N'en parlons plus. Au reste on nous menace fort
Sur un avis reçu, je crains une surprise.

(1) La scène qui suit chez Diamante est occupée par Nuñez, qu'un garde amène au roi les mains attachées ; il est accusé d'avoir tué le comte, et il le laisse croire. Elle est absurde d'un bout à l'autre comme toutes les scènes où intervient ce *gracioso,* une des nécessités des pièces espagnoles en même temps qu'il en est le fléau. C'est don Sanche qui, en confirmant la mort du comte, annonce la venue de Chimène et de don Diègue, l'une pour demander vengeance de Rodrigue, l'autre pour le défendre. Dans les deux plaidoyers les pièces semblent tombées de la même main, quoique écrites dans des langues différentes.

DON DIÈGUE.

Ma raison est celle qui vous implore.

CHIMÈNE.

Punissez un homicide, ainsi que le veut la loi.

DON DIÈGUE.

C'est une injure qui l'occasionna, et la loi doit s'interpréter en sa faveur.

CHIMÈNE.

Rodrigue a tué mon père.

DON DIÈGUE.

Il a sauvé le sien de l'infamie.

CHIMÈNE.

Que celui qui tue meure.

DON DIÈGUE.

Que celui seul qui injurie périsse.

CHIMÈNE.

Il l'a tué d'un coup de lance, suivant ce qu'on en dit.

DON DIÈGUE.

¡Faire pareille chose! non...; c'est mon fils.

LE ROI.

C'en est assez : levez-vous tous deux. Que d'abord Chimène parle et que don Diègue ne l'interrompe pas; son tour viendra.

DON DIÈGUE.

Il suffirait pour moi que ce fût une dame; mais ici c'est une dame noble, de moi très-estimée (1).

---

(1) Corneille a suivi pas à pas dans le commencement de cette scène Guillen de Castro. Le mouvement est bien plus vif que chez Diamante, ce qui vaut mieux.

CHIMÈNE.

Grand roi, mon père est mort; je l'ai trouvé sur le lieu du combat; mon âme avait présagé mes malheurs; j'ai vu couler à flots son sang sur la terre, ce sang qui pendant tant d'assauts défendit vos murailles, ce sang qui pour vous s'exposa si souvent, ce sang, seigneur, qui témoignait de son regret, en fumant de courroux par la blessure béante qui le versait, de se voir répandu pour un autre que son roi dans la défense de la patrie. Il était couvert d'une affreuse pâleur, sans force, les yeux sans regards (1), la lèvre immobile, sans pouls, la tête couverte de poussière et de sang, comme celui qui tombe dans le fossé pendant une escalade. ¡Que mes yeux firent mal de voir de près ce triste spectacle! ne devait-il pas leur suffire de pleurer? En le rappelant à la mémoire, ma gorge se serre, ma souffrance s'accroît, ma raison s'éteint, la tristesse envahit mes esprits,

---

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc.
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.
. . . .
. . . .

---

(1) *Ojos con acciones deshusadas*, ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'académie espagnole.

la vie m'abandonne au milieu des soupirs, la voix se tait et la douleur parle.

L'INFANTE.

Il aurait un cœur de pierre celui qui ne pleurerait pas avec Chimène.

LE ROI.

Reprends tes forces perdues, ma fille, confiante dans mon affection et dans ma justice. Tu retrouveras en moi celui que tu as perdu, un roi et un père ; je t'en donne ma parole royale.

CHIMÈNE.

Je le vis donc, tel que je viens de le dire, et pour augmenter mes anxiétés, avec une plume rouge, sur le sable que baignait le sang, il écrivait : ¡ *Venge ton père, Chimène, il n'est pas de vengeance plus légitime !* et il me sembla que pour m'en donner un ordre encore plus impérieux, son cœur, quoique glacé, sortit des blessures et battit des ailes pour m'accuser de tarder à agir. Si ces motifs pressants, si ces circonstances impérieuses ne me valent pas de vous, seigneur, une prompte justice, je passerai une vie malheureuse comme une tourterelle abandonnée, dolente et solitaire, fuyant le rameau verdoyant pour chercher le rameau desséché.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

J'arrivai donc sans force, et l'ai trouvé sans vie;
Il ne me parla point; mais pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite.

Mais si je vois s'élever un échafaud sur la place et la tête du perfide Rodrigue tomber sous la main du bourreau, mes larmes se sécheront et ce grand châtiment soulagera ma peine. La mort demande la mort, le sang veut le sang. Ne permettez pas à votre pitié de s'étendre sur une pareille faute; ce serait mettre votre justice en péril, favoriser les crimes, décourager les confiants, récompenser les insensés et blesser la raison ; plus encore dans votre propre intérêt que dans le mien, ma triste voix implore votre justice ; ¡ écoutez-la, sire, écoutez-la (1) !

LE ROI.

Ainsi ferai-je. Et vous, don Diègue, défendez à présent la cause de Rodrigue, s'il peut y avoir contre cette mort une défense valable.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence,
. . . .
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.

---

(1) Ce long plaidoyer de Chimène est assez court dans Corneille; les pensées sont pareilles et je les retrouve dans plusieurs passages. — Les traits de mauvais goût si souvent repris par la critique, ce *sang qui fume de courroux*, cette plaie qui parle et demande vengeance, tout cela appartient à G. de Castro.

DON DIÈGUE.

¡ Oh combien est enviable le passage sur la terre sans infamie, et combien le cours de l'âge trop prolongé, outre la fatigue de vivre, peut valoir aux hommes de disgrâces et d'infortunes ! Moi qui autrefois ceignais mon front de lierre et de gramen (1), glorieuses couronnes, récompense de mes hauts faits, pour avoir tant vécu (¡ hélas ! pourquoi ma vie a-t-elle été aussi longue!), mon visage a pu être flétri par un injurieux stigmate, et cette épée, couronnée par la victoire, consacrée à votre défense, ministre de votre volonté et qui fut comme la faux de la mort, n'être plus à mon poing qu'un ornement inutile. Ces cheveux jadis noirs sont devenus blancs sous le casque. Cette barbe argentée, produit des années, trompe les hommes pour lesquels elle semble un joyau ; les ans le donnent et chaque poil blanchi est un résultat

---

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

DON DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire, et que l'âge apporte aux hommes généreux,
Avecque sa faiblesse un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,

---

(1) *Mis sienes de hiedra y grama;* sans doute Diamante fait allusion aux couronnes que les Romains décernaient aux vainqueurs.

de la vie. ¡ O très-coûteux ornement, que tu pèses lourdement sur nous ! ¿ Qui l'eût pensé jamais? ces cheveux blancs et mes glorieuses victoires descendaient au tombeau chargés d'infamie, si le ciel ne m'eût donné un fils de hautes qualités qui m'a rendu l'honneur et ma propre estime. Il a tué le comte sur le terrain, corps à corps, acier contre acier et non, comme on veut le dire, avec la lance. Là, Rodrigue ne se prévalut d'aucun avantage, si ce n'est du bon droit de sa cause. Si faire preuve de valeur et de courage, en se vengeant d'un soufflet, — et je ne sais comment je puis prononcer ce mot sans être saisi d'horreur ; — si rendre à son père l'honneur qu'il avait perdu mérite un châtiment, ¿ que sera-ce d'une infamie ? Songez contre qui vous allez juger, et pesez la chose dans une balance équitable. C'est moi qui suis le coupable et la cause principale de tout ceci. Il est juste

---

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
L'orgueil dans votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge, et fort de ma faiblesse.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte.
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,

que ce soit sur moi que sévisse la tempête et que tombe la foudre. Ce que le bras a commis la tête doit le payer. Je suis, sire, la tête de mon fils et celle de ma maison. Rodrigue est le bras, et c'est la tête qui commande les membres. Prenez la mienne et vous ne perdrez que peu ou point; ¿n'attends-je pas à chaque instant la mort? frappez-moi, et que vive le bras qui peut être pour vous d'importance; conservez-le et vous retrouverez en lui ce que vous venez de perdre; que Chimène, qui se plaint, soit ainsi satisfaite. Jamais il n'eût combattu si je ne l'avais ordonné ou si ma propre main eût pu donner la mort. Ma tête est à vous, grand prince, prenez-la pour glorifier le défunt et satisfaire la colère de sa fille. Je ne chercherai pas à me justifier, rendez la sentence, signez-la; dès à présent je m'y soumets; loin de me plaindre, je louerai votre justice et mon malheur s'applaudira de vous. Le comte sera vengé;

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête.
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène;
Je n'y résiste point, je consens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Rodrigue conservera l'espoir de vous servir, et cette vie, seigneur, lassée de durer si longtemps, je la finirai heureuse et honorée pour entrer dans le temple de ma renommée. (*Il se lève.*)

L'INFANTE.

La cause n'est pas facile à juger.

LE ROI.

L'affaire est de telle importance qu'elle mérite d'être examinée en plein conseil. Que la justice y ait son trône et qu'elle décide. Don Sanche, accompagnez Chimène chez elle.

DON SANCHE, *à Chimène.*

C'est le premier service que je vais vous rendre.

CHIMÈNE.

Le roi vous l'ordonne, et c'est à lui, qui vous fait cette grâce, que vous devez adresser vos remerciements.

LE ROI.

Que don Diègue ait la ville pour prison avec foi et parole de ne pas s'en éloigner, sous peine d'encourir ma disgrâce.

DON DIÈGUE.

Je vous assure de mon obéissance et saurai respecter vos ordres.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

LE ROI.

L'affaire est d'importance, et bien considérée
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison,
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison,
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

LE ROI.

Que l'on cherche aussitôt Rodrigue et qu'il se constitue prisonnier dans sa maison; c'est un privilége antique accordé à de tels hommes.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand prince, qu'il meure.

LE ROI.

Il mourra s'il est jugé coupable. Te voilà maintenant orpheline, Chimène. Retourne à présent à ton logis, et termine les obsèques du comte; mais après l'infante te recevra chez elle pour hôte.

(*Il sort.*)

CHIMÈNE.

Je le tiendrai à grande faveur comme sa servante.

L'INFANTE.

Peut-être pourrai-je la consoler.

CHIMÈNE.

Il n'y aura pour moi aucune consolation aussi longtemps que je ne serai pas vengée.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

LE ROI.

* Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

* M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs (1).

---

(1) Ces deux derniers vers sont imités de Guillen de Castro.

N. B. Ici Corneille finit son 2e acte. Diamante continue le sien.

DON DIÈGUE, *seul.*

¡Qu'il y ait ou non pour toi consolation, ne cherche pas à te venger ; mais il faut que je trouve Rodrigue pour lui rendre grâce de sa valeur et pour lui faire quitter Burgos ; sa prison ne me donne aucune sécurité. — ¡ Sans lui dans quel état se trouverait ma maison, honorée depuis tant d'années, et en un moment déshonorée ! ¡ Que Dieu te garde, mon fils, et que ma bénédiction soit sur toi !

(*Il sort.*)

RODRIGUE, NUÑEZ, ELVIRE.

N. B. Nous supprimons le rôle du *gracioso*. Ces plaisanteries dites à froid contrastent péniblement avec la gravité de la situation. La scène qui suit est pour le *Cid* de Corneille la 1[re] du III[e] acte. Elle est presque entièrement imitée, ou plutôt traduite de Guillen de Castro.

RODRIGUE.

Maintenant que l'honneur est satisfait, je viens satisfaire à l'amour.

ELVIRE.

¿Rodrigue, qu'as-tu fait? ¿ où viens-tu, misérable ?

RODRIGUE.

Mourir de douleur.

Corneille (*Acte* III, *scène* I).

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

¡Que le désespoir te conduise dans un lieu où nous donnons un tribut de larmes au malheur! tu oses entrer dans une chambre que tu as couverte de deuil. ¿Viens-tu te perdre, et la crainte de mourir te trouble-t-elle si peu, ou bien, est-ce pour défier l'ombre de celui auquel tu as donné la mort?

RODRIGUE.

Sa vie eût été ma honte et sa mort fut mon seul recours.

ELVIRE.

Oui, mais chercher un refuge dans la maison du mort, voilà ce qui ne s'est jamais vu.

RODRIGUE.

Et ce que tu n'auras jamais vu non plus, c'est le coupable qui vient s'offrir au juge, comme je le fais; mon

---

Corneille (*Acte* III, *scène* I).

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil.
Quoi! Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
* Ne l'as-tu pas tué.

RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort

ELVIRE.

* Mais chercher un asile en la maison du mort!
* Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?

juge, c'est Chimène. Celui qui a souffert sa rigueur ne craint aucun autre châtiment. J'entendrai, puisque ma mort est résolue, la sentence sortir de sa bouche et je subirai le supplice de sa main.

ELVIRE.

Rodrigue, ne t'expose pas à ses premiers transports; ils sont terribles. Enfin, tu es son ennemi.

. . . .

Dans ce logis, la blessure du mort est encore chaude.

. . . .

Chimène est au palais de larmes baignée; elle va rentrer et sans doute noblement accompagnée. Si l'on te voit ici, l'honneur de ma maîtresse est en danger et le feu de sa colère tombera sur moi; mais elle vient.

Corneille (*Acte* III, *scène* 1).

Ne me regarde plus d'un visage étonné.
* Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.
* Je mérite la mort, de mériter sa haine,
* Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
* Et l'arrêt de sa bouche et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

. . . .

* Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
* Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

---

* Tous les vers marqués d'un astérisque sont traduits de G. de Castro.

RODRIGUE.

¿Que dois-je faire?

ELVIRE.

Si tu sors maintenant, on te verra, c'est certain ; Quel embarras douloureux ! Entre vite dans ce cabinet ; les voilà !

RODRIGUE.

Il faut agir avec prestesse, non pour le risque que je cours, mais pour ce qu'on peut en dire.

(*Il se cache.*)

DON SANCHE, CHIMÈNE.

DON SANCHE.

Exaucez mon désir.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi qui m'a promis justice, et j'ai confiance en lui.

Corneille (*Acte* III, *scène* I).

Rodrigue, fuis de grâce, ôte-moi ce souci.
Que ne dirait-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant l'accuse en sa misère
D'avoir reçu chez soi l'assassin de son père?
* Elle va revenir... elle vient, je la voi :
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

(*Il se cache.*)

(*Même acte, scène* II.)

DON SANCHE.

Madame, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi qui m'a promis justice.

DON SANCHE.

Le châtiment par la loi ne chemine qu'à pas lents.

CHIMÈNE.

Il doit en être ainsi, don Sanche.

DON SANCHE.

Je n'ai rien à vous répondre. Celui qui veut obliger ne doit en rien offenser.

(*Il sort.*)

CHIMÈNE, ELVIRE, PUIS RODRIGUE.

CHIMÈNE.

Il sort, et sert mon désir de te parler seule à seule.

ELVIRE.

Ce ne sera pas pour dire du mal de Rodrigue.

CHIMÈNE.

¿Quand je me vois sans père, est-ce ainsi, Elvire, que tu me parles? Il est mort dans cette maison; ma douleur sera sans mesure, mes gémissements seront éternels. ¡Ah! douleur! que mes larmes se pressent. Allons, mes yeux, pleurez, car aujourd'hui la moitié de mon âme a mis l'autre au tombeau. Que ces deux moi-

---

Corneille (*Acte* III, *scène* II).

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur.

(*Même acte, scène* III.)

CHIMÈNE.

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;

tiés ignorent que j'ai voulu venger celle que j'ai perdue sur celle qui me reste. Je me sens malgré moi clémente et adoucie. ¡ Hélas ! je m'en irrite, et, bien que je poursuive le délit, Elvire, j'aime le délinquant.

ELVIRE.

Si cette rigueur est feinte, je la nomme amour.

CHIMÈNE.

Ce n'est pas assez de dire que je l'aime, Elvire, je l'adore, et je donne congé à l'amour; mais, ¡ hélas ! ce qui est encore plus certain, c'est que le comte est mort, que je suis sa fille et dois le venger !

ELVIRE.

¿ Sur qui?

CHIMÈNE.

Sur Rodrigue.

ELVIRE.

Je ne te comprends plus.

CHIMÈNE.

¡ Hélas ! je demande vengeance et crains de l'obtenir !

Corneille (*Acte* III, *scène* III).

Et m'oblige à venger après ce coup funeste
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

. . . .

Ce n'est pas dire assez, Elvire, je l'adore.

. . . .

Mon cœur prend son parti, mais contre leur effort
Je sais que je suis fille et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

. . . .

CHIMÈNE.

Je demande sa tête et crains de l'obtenir;

ELVIRE.

¿Ainsi sa vie est dans toi?

CHIMÈNE.

Oui, Elvire, et pour ma perte.

RODRIGUE, *au fond du théâtre.*

Ne le souffre pas, mon cœur. — Je veux écouter d'ici.

ELVIRE.

¿Et que prétends-tu?

CHIMÈNE

Le faire chercher, le faire prendre, le poursuivre jusqu'à le perdre et mourir ensuite avec lui.

RODRIGUE, *se montrant.*

Pour t'ôter ce soin, Rodrigue est devant toi, señora.

CHIMÈNE.

¿Qu'est-ce que cela, Elvire? ¡Le meurtrier de mon père caché dans ma chambre! ¿Ou bien est-ce son ombre que je vois?

Corneille (*Acte* II, *scène* III).

Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

. . . .

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

(*Même acte*, *scène* IV.)

DON RODRIGUE.

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

RODRIGUE.

Tu dis bien, n'étant plus que l'ombre de ce que j'étais.

CHIMÈNE.

¡Hélas!

RODRIGUE.

Tu réponds à mes soupirs par des larmes.

CHIMÈNE.

¡Qui a pu se voir dans de pareilles angoisses! malheur à moi! D'un côté c'est un père mort dont le sang crie vengeance; de l'autre la douleur de l'amour que j'ai perdu. ¡Père, je reviens à toi, me voilà!

RODRIGUE.

¡Attends, écoute!

CHIMÈNE.

Je t'écoute, Rodrigue.

RODRIGUE.

¡Entends-moi, señora!

CHIMÈNE.

¡Avec quelle rapidité, bien que la querelle fût grave, la colère les a vaincus tous deux! Mais, je ne m'étonne pas du parti auquel j'ai dû me ranger.

RODRIGUE.

Écoute, et qu'ensuite je meure au fil de cette épée.

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

¡O ciel! ¿que prétends-tu faire?

RODRIGUE.

Mettre à tes pieds cette épée; donne-moi la mort; fais-lui perdre son lustre brillant en la plongeant dans mon sein, mais respecte ce cœur où tu vis pour que tu ne meures pas avec moi.

CHIMÈNE.

¿Que parles-tu de son lustre brillant, quand je la vois teinte du sang de celui auquel je dois la vie? Cache à mes yeux cet horrible objet, taché de mon sang.

RODRIGUE.

Il en perdra la teinte si tu le laves dans le mien.

CHIMÈNE.

Ce sera toujours une même couleur.

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée.

RODRIGUE.

Ma Chimène!

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

RODRIGUE.

Non, car il était celui du courroux, et il deviendra celui de la soumission.

CHIMÈNE.

Cache-le, te dis-je, ou sinon pour ne te voir ni t'entendre je n'aurai plus ni yeux ni oreilles, puisque, comme toi, tu veux me rendre cruelle.

RODRIGUE.

Calme-toi, je vais te satisfaire; retourne-toi, tu es obéïe; écoute-moi, je t'en supplie.

CHIMÈNE.

Parle, mais en peu de mots.

RODRIGUE.

Ceux que je choisirai pourront te satisfaire sans te soulager. Par un coup irréparable ton père avait au mien enlevé l'honneur, et tu sais, toi qui es née Espagnole, combien chez l'offensé la vengeance est im-

---

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

. . . .
Ote-moi cet objet que je ne puis souffrir;
Tu veux que je t'écoute et tu me fais mourir.

RODRIGUE.

. . . .
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;

périeuse. Si l'infamie que mon père a subie n'est pas tombée chez moi en oubli, c'était rester digne de toi, autrement, señora, je n'aurais pu te mériter. Ma faute fait mon mérite et celle qui m'aime pour avoir conservé mon honneur m'eût abhorré, si je l'avais perdu.

CHIMÈNE.

Tu n'as que trop raison, Rodrigue, et bien que tu voies en moi ton ennemie, je ne veux pas blâmer chez toi ce que je juge digne. En vengeant ton père, tu me donnes un exemple pour que je fasse de même.

RODRIGUE.

C'est ce bras qui fit la vengeance; que le tien m'en punisse; ¿n'est-ce pas juste?

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

Je le ferais encor si j'avais à le faire.

. . . .

Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte et pour te mériter.

. . . .

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
* Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage.
* Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.

. . . .

Tu t'es, en m'offensant montré digne de moi,

CHIMÈNE.

Je suis ton adversaire et, bien que je demande ta mort au roi, je ne suis pas ton bourreau, et c'est à lui que je m'en remets.

RODRIGUE.

Il m'eût été doux de mourir sous ta main; c'eût été mon soulagement. ¿Mais enfin à quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

A venger mon père et, quoiqu'il m'en coûte, à poursuivre ton crime; si je n'y parviens pas, si la mort de Rodrigue ne peut être obtenue, que Rodrigue alors meure et en même temps que Chimène meure avec toi.

RODRIGUE.

¡O nouveau miracle d'amour!

CHIMÈNE.

Mais plein de douleurs.

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

. . . .

* Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMÈNE.

O comble de misères!

RODRIGUE.

¡De combien de malheurs nos pères ne sont-ils pas la cause !

CHIMÈNE.

¡Qui l'aurait cru, Rodrigue !

RODRIGUE.

¿Qui l'aurait pensé en voyant si près du port la barque de nos amours ?

CHIMÈNE.

C'est près du port que se trouvent toujours les rochers et les bas-fonds.

RODRIGUE.

¿Que nous importe le port puisque nous nous perdons ?

CHIMÈNE.

Et si je m'arrête je crains de me perdre encore une fois ; j'entends du bruit ; on vient.

RODRIGUE.

¡Adieu, maître cruel !

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

. . . .

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance !

Chez Corneille et chez Diamante le dialogue est coupé de même, les reprises pareilles et en même nombre. Souvent le vers français et le vers espagnol sont tellement identiques que le traducteur en prose n'a rien à y changer. Cette similitude, comme on le verra, ne cesse qu'au dénoûment.

CHIMÈNE.

Bien que je te dise que je t'adore, garde-toi de moi, Rodrigue.

RODRIGUE.

¿Que dis-tu? écoute-moi, Chimène, señora.

CHIMÈNE.

Ce qui est dit est dit. (*Elle sort.*)

RODRIGUE.

¡Elvire!

ELVIRE.

Ne me retiens pas; on vient. ¿Qui est-ce que je vois?

RODRIGUE.

¿Qui, Elvire?

ELVIRE.

Ton père.

RODRIGUE.

¡Mon père!

ELVIRE.

C'est ainsi que je te le dis.

RODRIGUE.

Je suis tout ému, ¡ vive Dieu! de ce qu'il me rencontre ici.

N. B. Cette scène, l'une des plus belles de cette tragédie, où l'amour et le devoir sont aux prises, appartient presque tout entière à Guillen de Castro. On en retrouve presque toutes les expressions dans Corneille et dans Diamante.

DON DIÈGUE, RODRIGUE, NUÑEZ.

DON DIÈGUE.

¡Quand je vais par toute la ville, mon fils, pour te ren-

dre grâce d'avoir recouvré mon honneur, qui sans toi eût été perdu, et quand le roi, courroucé, te fait chercher, je te rencontre paisible dans la maison de ton ennemie! Si tu oublies si vite le bienfait, moi, Rodrigue, je me souviens de l'avoir reçu de toi.

RODRIGUE.

Oui sans doute, père, vous me trouvez ici, je vous avoue que le délit d'être en ce lieu.......

DON DIÈGUE.

¡ Tais-toi, tais-toi !

RODRIGUE.

Cette faute n'est pas si grave qu'elle ne puisse être regardée comme inévitable, car l'amour.... pardonnez si n'étant pas prévenu.....

DON DIÈGUE.

Ne cherche pas à t'excuser; je ne m'étonne de rien. Venons-en à l'important. Sache, Rodrigue, que je ne veux en rien gêner un amour chaste et pur.

RODRIGUE.

Puisque tu me fais cette concession, soumis à ce que tu peux me demander, j'attends ta parole pour t'obéir.

DON DIÈGUE.

Apprends que le roi vient d'ordonner qu'on t'arrête. Quoiqu'il soit sage et miséricordieux, il vaut mieux que tu ne sois pas prisonnier. Aussi longtemps que l'ordre du roi n'est pas parvenu à ton oreille, tu peux t'y soustraire, autrement ce serait un délit. L'occasion est telle que tu peux obéir à deux sentiments et profiter du moment. J'ai résolu de te faire quitter Burgos et son district. Maintenant nous savons que les étendards moresques sont déployés jusqu'aux montagnes d'Oca, Car-

rion et Santo Domingo de la Calzada, et que leurs soldats pillent les villages et arrêtent les voyageurs. Cette circonstance est opportune; ce que tu vas faire de nobles actions désarmera la colère du roi. Songes-y; va, et sois vainqueur, Rodrigue, je ne le mets pas en doute. Et si tu amènes au roi ces chiens captifs, le châtiment se convertira en éloges. Viens, et je vais t'armer à l'instant. ¿Qu'en dis-tu?

RODRIGUE.

Si je ne réponds pas, c'est que déjà toute mon attention se porte sur les moyens de vaincre.

DON DIÈGUE.

Je le crois ainsi, allons donc.

RODRIGUE.

Allons.

DON DIÈGUE.

¡Quel oubli! Depuis que je suis là je ne t'ai rien donné.

RODRIGUE.

Non, señor.

DON DIÈGUE.

Reçois donc cet embrassement qui t'était destiné; le plaisir de te voir m'avait distrait. Qu'il t'apprenne ce que tu as mérité de moi comme *honoreur* de ton père et pour que tu saches à ton tour rendre à tes enfants l'honneur que tu reçois. ¡Allons! il faut partir à l'instant.

RODRIGUE.

¡Ah, Chimène, ta douleur est gravée dans ma mémoire et mon amour sera éternel!

DON DIÈGUE.

¿Qu'attends-tu donc?

RODRIGUE.

Je te suis à l'instant, mais, Chimène, mon cœur reste avec toi.

DON DIÈGUE.

Il faut absolument, et pour nous tous, calmer le roi.

RODRIGUE.

Je le sais.

DON DIÈGUE, *à part.*

Avec l'espoir de calmer Chimène, il fera des prodiges dans cette guerre.

RODRIGUE.

¡ Hélas, amour !

DON DIÈGUE.

¡ Ah ! mon fils, combien ton père ne te doit-il pas ! Viens et que Dieu soit avec toi.

TROISIÈME JOURNÉE.

IIIe ET IVe ACTE DU CID DE CORNEILLE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE.

Le bruit qui court dans la ville est réel.

CHIMÈNE.

Le peuple comme une nouvelle caresse souvent une erreur.

ELVIRE.

Il n'y a rien en cela de particulier et les grandes choses que l'on raconte aujourd'hui ne sont pas en

contradiction avec le personnage auquel on les attribue, alors même qu'elles pourraient sembler exagérées. Il s'agit de merveilles accomplies contre l'ennemi; mais qui connaît Rodrigue ne s'étonnera pas d'entendre ce qu'on en dit.

CHIMÈNE.

Son premier exploit m'a valu ce funeste deuil et ces soupirs, tribut d'un cœur affligé. Ne me le nommez pas.

ELVIRE.

Je trouve que dans l'une et l'autre circonstance il a rempli le devoir d'un bon et d'un loyal vassal.

CHIMÈNE.

C'est vrai; ¿ mais a-t-il fait son entrée?

ELVIRE.

Je n'en ai rien su jusqu'à présent.

CHIMÈNE.

Combien il a dû souffrir....

ELVIRE.

Tu changes de couleur.

CHIMÈNE.

¡ Moi ! ¿De qui se cache-t-il?

ELVIRE.

Du roi et de ta colère, jusqu'à ce qu'il en ait obtenu le pardon.

CHIMÈNE.

¡ Quoi, de la mort du comte, mon père! De sorte qu'il juge ainsi possible d'obtenir le pardon; le roi pourra pardonner; ¡ mais moi !

ELVIRE.

Cessons, je vois s'avancer l'infante.

CHIMÈNE.

Depuis que nous sommes dans son appartement, si nous parlons entre nous, elle vient ou m'appelle.

ELVIRE.

C'est ainsi; comme toi l'amour l'aveugle.

CHIMÈNE.

Et elle pourrait bien l'emporter (sur moi).

ELVIRE.

Quelle chose gracieuse : une aveugle qui en conduit une autre.

(*Vient l'infante.*)

N. B. Cette scène, la I[re] du IV[e] acte de Corneille, est la même que celle-ci, mais les expressions diffèrent; cependant il s'agit toujours des triomphes de Rodrigue; le mot « il a souffert... », avec réticence dans Diamante, se retrouve dans Corneille par *mais n'est-il pas blessé?* Il est aussi parlé de la mort du comte.

S'il a vaincu les rois, il a tué mon père;
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur.

Enfin à cette scène succède la venue de l'infante et ce qu'il y est dit se retrouve chez les deux poëtes.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas, Chimène, pour mettre obstacle aux soupirs que tu pousses vers le ciel, mais au contraire m'associer à tes chagrins.

CHIMÈNE.

Comment, señora, tu parles de peine, quand aujourd'hui tu dois te réjouir.

L'INFANTE.

Aussi longtemps que tu vivras dans les larmes, il me sera difficile d'être gaie.

CHIMÈNE.

¿Quand une nouvelle annonce le salut de la patrie, la compassion peut-elle te troubler?

L'INFANTE.

Tu pourrais éprouver du soulagement par la cause que tu mets en avant. Toi qui comme le soleil as conduit, nouveau Mars, ton Rodrigue à la victoire.

CHIMÈNE.

Mon oreille offensée t'écoute, señora. Il a vaincu le Maure et jusqu'à présent il n'a pas triomphé de ma colère. Il a tué mon père et je dois venger son sang.

L'INFANTE.

Tu peux lui enlever ton amour, mais laisse-nous sa vie et sache, si tu ne le comprends pas, que c'est une espèce de trahison de vouloir dans ton courroux faire mourir celui qui nous défend ; il est bien que tu y penses.

CHIMÈNE, *à part.*

Que l'infante, ¡ciel injuste ! ¡ à mes préoccupations connues vienne ajouter tant de chagrins! Eh bien! non ; dussé-je me perdre, elle n'aura pas l'avantage sur moi, car pour qu'elle ne puisse l'avoir, je vais risquer sa vie.

L'INFANTE.

¿Que réponds-tu?

CHIMÈNE.

Que si ma tristesse s'étend à Votre Altesse, c'est avec elle que je vais me retirer pour pleurer.

(*Sortent Chimène et Elvire.*)

L'INFANTE.

¡ Rigueur étrange!

LÉONOR.

Elle est chargée d'une terrible tâche; mais avec un visage riant je vois le roi qui vient ici.

L'INFANTE.

Prépare des siéges.

LÉONOR.

Ainsi ferai-je : personne n'ignore que laisser debout un roi et un vieillard, c'est commettre une faute.

N. B. Même scène dans Corneille (IV, II), mais plus développée. Les mêmes sentiments y sont exprimés et parfois en termes pareils. Dès le début nous en avons la preuve dans ce que dit l'infante :

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs,
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

Et Chimène :

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.

Et l'infante :

Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
. . . .
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

Évidemment les deux poëtes ont une allure commune, et les rapports qui existent ne peuvent être le résultat d'un simple hasard.

LE ROI, L'INFANTE, LÉONOR.

LE ROI.

Ma fille, il est juste que tu apprennes de moi la nouvelle qui court. ¿ Le bruit en est-il venu jusqu'à toi?

L'INFANTE.

Père et seigneur.....

LE ROI.

Je vous répondrai assis; prends aussi un siége.

L'INFANTE.

Je sais la victoire, et pourtant la douleur que m'a causée Chimène change mon plaisir en amertume.

LE ROI.

J'ai trouvé avec don Diègue un moyen de découvrir ce qu'elle éprouve. Je veux feindre de la rigueur et faire en sorte que sa cruauté se démente. ¿ Mais quel est ce bruit?

L'INFANTE.

Il semble que c'est un bruit de guerre.

(*Bruits de tambours; don Diègue paraît et des bannières sont déposées aux pieds du roi.*)

DON DIÈGUE.

Grand Fernando, je vous apporte ces étendards, et je devais le faire; par eux nous gagnons trois choses, vous la gloire, moi de nouveaux blasons pour ma maison, et Rodrigue, qui vient d'enlever ces trophées aux Maures, reçoit, avec le surnom de vaillant, celui de Cid que lui donne l'ennemi comme marque d'honneur, qualification qui dans leur barbare idiome a le même sens que *seigneur;* ainsi donc il y a avantage pour tous.

LE ROI.

¿Et le vainqueur n'a pas en moi la confiance de venir lui-même? Rodrigue se cache après une pareille victoire? Lui avez-vous communiqué nos volontés?

DON DIÈGUE.

Oui, señor, mais avec une grande crainte.

LE ROI.

¿Êtes-vous sans courage, don Diègue?

DON DIÈGUE.

Mon amour (pour mon fils) a reçu une nouvelle force.

LE ROI.

Mais ma parole royale est là pour conjurer le mal.

DON DIÈGUE.

Je ne voudrais pas le voir prisonnier.

LE ROI.

Vos craintes sont de trop ¿N'avez-vous donc pas confiance en moi?

DON DIÈGUE.

Pourquoi me blâmeriez-vous, si vous savez ce que sont les fils (pour les pères); ma sollicitude néanmoins va vous servir.

LE ROI.

¡Qu'il entre donc!

DON DIÈGUE.

Je vais le chercher.

N. B. La scène est occupée par Nuñez, et nous supprimons la part qu'il y prend.

LE ROI.

Il devrait venir couronné de lauriers s'asseoir sur un trône; le recevoir assis ne serait pas conforme à mon affection. Je vois en lui un autre Mars; il faut qu'il se rapproche de ma couronne, et qu'il la joigne à son laurier.

(*En le voyant s'approcher.*)

Viens, valeureux héritier de la valeur (de tes ancêtres), viens, merveille de la splendeur de la Castille et de celle du monde entier, Rodrigue, viens dans mes bras.

RODRIGUE.

Me voici à tes pieds.

LE ROI.

Embrasse-moi comme ton roi et ton ami.

RODRIGUE.

Je suis ton serviteur et je regrette de ne pouvoir valoir davantage.

LE ROI.

J'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Corneille (*Acte* IV, *scène* III).

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Ce peu de vers sont les seuls qui se rapportent au texte de Diamante à partir de cette scène, et plus le dénoûment approche, plus il s'éloigne de Corneille, qui est bien supérieur dans le récit de la bataille. Le poëte espagnol, écrivant pour une nation très-catholique, a fait intervenir le secours de saint Pierre, auquel Rodrigue attribue modestement la victoire. Le combat, d'après Diamante, a lieu dans les montagnes de Oca, non précisément loin de Burgos, où se passe la scène, bien plus convenablement placée qu'à Séville, où les intérêts de la Castille n'avaient rien à démêler. Toute l'histoire des premiers ans du Cid se déroule à Burgos. Peut-être Corneille a-t-il pensé qu'un combat de nuit sur les rives d'un grand fleuve serait plus dramatique, ce qui est arrivé, en effet; ne lui a-t-il pas dû ce vers plein de mouvement et de vie :

Le flux les apporta, le reflux les emporte.

RODRIGUE.

Le mérite que tu m'attribues ne m'appartient pas, si je considère, songeant à la victoire, qu'un autre combattit d'abord et que je ne triomphai qu'après. Ce fut lui qui vainquit la vile tourbe, señor redoutable, avec une telle puissance, qu'il a suffi, pour mériter le titre de vainqueur, d'employer seulement un bois (la croix). Celui qui a protégé les tiens passa jadis par des angoisses mortelles dans une autre bataille avec les infidèles et il en sortit avec une grave blessure au sein. C'est Lui que l'on doit seul honorer.

LE ROI.

¿Où est-il? mes bras lui sont ouverts.

RODRIGUE.

Et avec les siens il est là qui t'attend, señor.

(*Il déploie l'étendard avec la croix.*)

Voici Celui par qui j'ai obtenu le laurier de la victoire, non par ma main ; je sais qu'il peut tout sans moi et moi rien sans lui. Avec lui je me persuade que, sans aucun péril, je puis remporter des victoires et ne rien risquer, car il est le Christ des batailles et il vaincra avec moi. C'est à lui qu'il faut attribuer des succès qui le glorifient. J'ai vaincu par son aide et après lui par le secours de saint Pierre, mon patron.

LE ROI.

Tu mérites aujourd'hui pleinement le titre d'heureux vainqueur; on ne peut l'être contre les païens que si l'on est bon chrétien. Dieu, comme tu le dis, a vaincu et nous lui en devons la gloire, mais il t'a choisi et c'est par toi que nous triomphons. Pour te récompenser, j'attends des détails sur cette victoire et mon attention est éveillée.

RODRIGUE.

Tu peux les attendre de la sorte.

Je suis sorti de Burgos, Fernando, soit pour fuir la plainte douloureuse de Chimène courroucée, soit pour éviter ta colère, preuve de mon respect pour toi; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je partis soutenu par un sentiment joyeux : je croyais entendre au fond de l'âme une voix qui m'invitait à mériter des éloges; il me semblait qu'elle me disait : « Ne perds pas, faute d'y bien songer, ce que tu peux obtenir par ta valeur, Rodrigue, » et mon cœur répondit à ce noble avis. Lorsque j'appris, señor, que dans Carrion se trouvaient les bannières mauresques, lieu choisi comme place d'armes pour appuyer leur défense, je réunis aussitôt quelque peu de soldats, si l'on peut dire qu'ils sont peu, ceux qui au péril de leur vie se font un rempart de leur poitrine. Je partis pour combattre Célin, roi de Merida et chef de cinquante rois. J'agis avec tant de promptitude que cette prestesse me satisfit; je l'atteignis donc bientôt et occupai les monts de Oca. Il sortit un matin pour me combattre; si je ne craignais d'allonger mon récit, je vous parlerais de cette immensité de turbans, de pelisses, de dagues, de lances, de carquois : je me contenterai de dire ce que j'ai vu. Aussitôt que mes trompettes se firent entendre, annonçant la guerre, la terreur courut dans les veines de ceux qui n'ont que l'apparence d'hommes. Ce fut alors que j'implorai l'assistance de saint Pierre, et ce nom agit sur eux dans cette circonstance avec tant de puissance qu'ils devinrent immobiles; à ce point de ne plus nous faire voir si c'était une réunion de guerriers ou une forêt de statues, mais

non si universellement que nous ne dussions vaincre plusieurs escadrons, qui ne laissèrent pas que de se défendre. Je vainquis; mais je trouvai dans Celin une résistance qui me fit comprendre tout ce que peut coûter une victoire. Pour me recevoir, le brillant Maure montait une jument, sans doute fille de Borée, car elle foulait le sol fleuri avec tant de légèreté qu'elle ne semblait pas y toucher; elle n'était pas soumise à la main qui paraissait la guider, et cette fille de l'air gardait toute son indépendance. Sa large crinière descendait si bas qu'on pouvait craindre qu'elle ne la foulât sous ses pieds. Sa belle peau était noire et couverte de taches blanches comme pour démentir l'opinion vulgaire qui soutient que la couleur noire n'en reçoit aucune autre; ici se trouvait la neige sur le charbon, congelée ou imprimée. L'animal était superbe, mais le maître qui le gouvernait, le dirigeait à son gré, avec une grâce telle qu'il ne paraissait se servir ni du mors ni de l'éperon, l'un et l'autre paraissant superflus; si bien qu'il le modérait sans frein ou l'excitait sans éperon, si sensible au pied et à la main qu'il n'eût pas été possible de reconnaître auquel des deux il obéissait, si de loin les menaces furieuses de l'audacieux Maure n'eussent excité la lenteur de ce coursier rapide comme s'il avait eu des ailes. ¡O ambition d'éternelle renommée, danger que court la valeur et que l'on croit éloigné! Debout sur les étriers Célin vint m'assaillir et, si la crainte pouvait entrer dans le cœur du Cid (1), elle y eût alors pénétré. Je reçus

(1) Il n'avait pas encore cette qualification.

aussitôt un terrible coup de lance que je le lui rendis, mais sans succès, car nos armes se brisèrent en mille pièces qui volèrent dans les airs devenant dans l'espace astres ou rayons de foudre. Nous en vînmes simultanément à une lutte plus sérieuse et combattîmes à l'épée et, comme le destin qui règle les destinées humaines le voulut, d'un revers je coupai la tête au vaillant Maure et bien m'en prit, car si j'eusse tardé à lui ôter la vie, un coup de sa main pouvait mettre la mienne en péril. Célin mort, les tiens à mon exemple, se précipitèrent sur les ennemis avec une telle furie qu'en un moment la terre fut inondée de sang, mer où tous subirent le naufrage. J'ai fait cinq rois prisonniers, recouvré ce qui avait été envahi, rempli tes désirs et donné la sécurité au royaume. Telle est la victoire et la loyauté avec laquelle je t'ai servi, qu'elles peuvent me valoir de toi une récompense, me faire pardonner mon offense et calmer ton courroux. Voilà ma tête et la main qui te doit donner, confiante dans celui qui la conduira, victoires, triomphes, honneurs, gain et soutien. Qu'elle vive donc pour te servir, et que jamais elle ne succombe dans les combats.

LE ROI.

Viens de nouveau dans mes bras, pour récompense.

L'INFANTE.

Il est digne de pardon, señor.

DON DIÈGUE.

¿Ne semble-t-il pas à Votre Altesse que Rodrigue pourra suppléer le comte? Je l'ai écouté l'âme toute joyeuse ; ¡combien les applaudissements qu'il reçoit sonnent bien à mon oreille après une pareille action! Tout ce que

coûte à un père de sollicitude pour son fils est payé.

N. B. Ici intervient Nuñez, et ses lazzis sont insipides.

DON SANCHE.

Señor, doña Chimène demande audien ce.

LE ROI.

Qu'elle entre. (*A part.*) Don Diègue, vous instruirez Rodrigue, pour qu'il ne s'alarme pas de ma sévérité, qu'elle est feinte et que nous nous sommes concertés pour en finir avec Chimène.

DON DIÈGUE.

¿Que prétendez-vous donc faire par cette feinte rigueur?

LE ROI.

Sortir de cette situation.

DON DIÈGUE.

Songez....

LE ROI.

Faites ce que j'ordonne.

RODRIGUE.

¿Señor, avec votre permission, puis-je m'éloigner?

DON DIÈGUE.

Sans contredit.

LE ROI, *bas, à don Diègue.*

Non, il est convenable qu'il soit ici pour l'expérience que je vais tenter.

RODRIGUE.

Je confesse que ma valeur est mise à l'épreuve, tant mon cœur se tourmente ; celui qui vainquit une armée entière en vient à craindre une femme.

N. B. Dans toute cette scène et dans l'acte tout entier, Diamante

ne s'inspire que de lui seul et nous apparaît avec tous les défauts qui appartiennent au théâtre espagnol et qui en obscurcissent les beautés, souvent très-grandes.

(*Entrent Chimène et Elvire.*)

ELVIRE.

Songe, señora, à ce que tu fais. ¿ Que comptes-tu résoudre ainsi irritée ?

CHIMÈNE.

Faire en sorte que si je perds Rodrigue, tout le monde le perde.

ELVIRE.

Avant tout, réfléchis.

CHIMÈNE.

Je suis jalouse, Elvire, et résolue. (*Au roi.*) Pardonnez-moi, grand prince, si la persistance de ma plainte vient dans un pareil jour interrompre l'allégresse publique.

LE ROI.

Toujours les rois, Chimène, sont prêts à se servir de leur raison, et leurs oreilles sont toujours ouvertes pour écouter. Parle, je te le permets.

RODRIGUE, *à part.*

¡ Qu'elle est belle !

L'INFANTE.

Dans un pareil jour, l'honneur est une charge pesante.

CHIMÈNE.

(*A part.*) ¡ Ah, cruelle ! (*Haut.*) Votre Altesse, grande princesse, se fatigue de me voir venir ajouter de nouveaux sujets de triomphe pour Rodrigue. — (*Au roi.*) Je viens, roi de Castille et de Léon, afin que tu saches que dès à présent, je rendrai notoire au monde entier, d'une

langue toujours active, l'injustice dont je souffre en te voyant négliger de punir un délit de conséquence aussi grave. Je suis née fille du comte don Gomez, et ce n'est pas dans un but de vengeance que je te le rappelle, tant pour l'obtenir ma voix, jusqu'ici, s'est élevée inutilement, mais pour t'apprendre qui je suis. Par un moyen que mon malheur a trouvé ingénieux, tu verras ce que peut pour sa défense le mérite d'un cœur offensé. Je viens, Fernando, changer l'injure en esclavage, la rigueur en soumission, satisfaite et joyeuse, m'offrir, ainsi que tu le désires, à l'orgueil de Rodrigue dont je me reconnais maintenant comme la captive, devenant ainsi par ton injustice le prix de son triomphe. Puisqu'il a tué le comte, que Chimène soit son esclave ; cela est fondé en raison. ¡ Ah, roi, comment oublies-tu qu'un prince qui ne rend pas la justice, ou règne mal ou ne règne pas! Pour une victoire tu as oublié que Numa, Alexandre et César par ce qu'ils ont fait de grand, la mettent dans l'ombre. ¿ Mais pourquoi te fatiguer d'une voix qui s'accompagne de larmes destinées à rester stériles et à témoigner seulement de ton injustice?

RODRIGUE.

A l'entendre, je suis hors de moi.

LE ROI, *à part.*

Force est d'agir en vue de l'expérience que je veux tenter. (*Haut.*) Chimène, jamais le roi ne manque à son devoir. Écoute attentive. ¡ Rodrigue !

RODRIGUE.

¿ Señor, que voulez-vous?

LE ROI.

¿ Don Diègue ?

DON DIÈGUE, *bas.*

Oui, oui, señor, voilà la fiction qui commence.

L'INFANTE.

¿Qu'est-ce que mon père va faire?

ELVIRE, *à Chimène.*

¿Qu'as-tu fait?

CHIMÈNE.

¡Hélas! ¿que sais-je?

LE ROI.

Je voudrais bien te pardonner, Rodrigue, mais je ne le puis si ta partie adverse ne le permet pas. Chimène est fille du comte ; elle te poursuit, et ta vie dépend d'elle. Assurez-vous du Cid, et conduisez-le dans la tour principale du palais; et sois assurée, Chimène, qu'aujourd'hui même la sentence sera exécutée.

CHIMÈNE.

¡Pauvre de moi!

L'INFANTE.

Pour ne pas le regarder, je sors de sa présence.

UN GARDE.

Allons, Rodrigue.

RODRIGUE.

¡Je vais mourir pour toi, Chimène!

CHIMÈNE.

Mon âme se noie dans les pleurs.

DON DIÈGUE.

¡Vous voilà contente, señora! (*A part.*) La douleur se peint sur son visage.

CHIMÈNE.

¿Que puis-je donc faire, don Diègue? Est-il des peines plus cruelles?

DON DIÈGUE.

¿Ne pourriez-vous donc lui pardonner, demandant au roi qu'il calme le courroux que, pour vous, il montre dans cette occasion contre mon Rodrigue?

CHIMÈNE.

¿Qui plus que moi le désire? Mais la honte de ce que j'ai entrepris contre lui m'arrête.

DON DIÈGUE.

¿Que dites-vous?

CHIMÈNE.

¡Hélas, folles jalousies! S'il faut pour sauver sa vie la demander au roi, elle court un grand danger.

DON DIÈGUE.

¿Ne savez-vous pas bien que ma vieillesse serait consolée, si je pouvais porter une bonne nouvelle au prisonnier? Dieu vous garde. (*A part.*) (Je tremblerais) si le courroux du roi était réel. (*Il sort.*)

CHIMÈNE.

¿Il est parti?

ELVIRE.

Il est parti.

CHIMÈNE.

¡Hélas, Elvire!

ELVIRE.

¿Qu'y a-t-il, señora?

CHIMÈNE.

Une tourmente pendant laquelle le vaisseau de la vie est entraîné sans rame et sans voile, battu par l'ouragan au milieu des vagues et des bas-fonds, chaque effort (pour le salut) étant une souffrance. ¿Qu'est-ce que cette horloge humaine? les rouages étant en désaccord

courent pour s'arrêter bientôt. C'est ainsi que mon cœur se meurt, me présageant qu'il va cesser de battre. ¡Hélas, dans quel péril est Rodrigue !

ELVIRE.

¿Señora, t'affliger ainsi, à quoi cela remédie-t-il ? Calme ta douleur, calme ces démonstrations qui mettent à risque ta retenue. ¿Ne l'as-tu pas voulu ? A force de démarches ne l'as-tu pas mis en cet état ? De quoi te plains-tu donc à présent ?

CHIMÈNE.

Tu dis bien ; je l'ai fait arrêter ; je l'ai persécuté; ma douleur est la fille de ma rigueur. Blâme-moi pour que je puisse rendre ma faute plus évidente. Je poursuis celui que j'adore, et mes efforts tendent à enlever la vie à la moitié de ce qui reste de la mienne. Allons, que Rodrigue ne meure pas.

ELVIRE.

¿Où aller, señora ?

CHIMÈNE.

Pour que tu voies..... mais que le succès te l'apprenne.

ELVIRE.

Je te suis.

CHIMÈNE.

¡Et que ce que commande l'amour ne paraisse pas une inconséquence de ma conduite !

(*Elles sortent.*)

RODRIGUE, *en prison.*

Ma plus grande sécurité réside dans ma loyauté et dans mon amour.

LE GARDE.

Le roi nous a placés sous ton autorité pour t'assister, et non pour te garder ; car rien pour cela ne vaut ta parole et en outre ce que tu dois au roi assure ta prison mieux qu'un escadron en armes. Si tu le permets, je vais me retirer.

RODRIGUE.

¡A la bonne heure, allez ! Ah, Chimène adorée !

NUÑEZ.

Pardieu, c'est chose étrange de la voir demander si instamment ta mort. Charmante manière de t'aimer.

RODRIGUE.

¿Ne vois-tu pas que pour se venger les cruautés sont prescrites et que son devoir est que je meure?

LE GARDE *rentre*.

Je reviens pour te dire, si cela t'importe, que doña Chimène entre dans la tour.

RODRIGUE.

Et je l'apprécie.

LE GARDE.

C'est un avis.

NUÑEZ.

Songe qu'elle t'a persécuté.

RODRIGUE.

Elle a fait ce qui lui a plu. ¡ Quel sort heureux !
(*Entrent Chimène et Elvire, qui restent au fond du théâtre.*)

ELVIRE.

Jusqu'ici tout va bien.

RODRIGUE.

¡Ah, Chimène !

CHIMÈNE.

¿ Ne m'a-t-il pas nommée ?

ELVIRE.

¿ Ne l'as-tu pas entendu ?

RODRIGUE, *à mi-voix.*

Si mon désir ne me trompe pas, l'avis qui vient de m'être donné est réalisé. Chimène est là qui m'écoute. Je verrai à la forcer de se déclarer. Puisqu'elle peut m'entendre, je vais lui dire ce que j'éprouve.

NUÑEZ, *haut.*

¿ Sais-tu, señor, ce que je me persuade, c'est que Chimène t'abhorre ; s'il n'en était pas ainsi, comment demanderait-elle avec tant de persévérance et de passion ta mort au roi ?

RODRIGUE.

C'est vrai, et c'est pour cela que je désire qu'il m'ôte la vie.

NUÑEZ.

¿ Que dis-tu ? perds-tu la raison ?

RODRIGUE.

¿ Si je dois vivre sans elle, que m'importe de vivre ?

ELVIRE.

¿ Entends-tu ?

CHIMÈNE.

Oui.

NUÑEZ.

Le roi a soumis la chose au conseil en lui disant de faire justice.

CHIMÈNE.

¡ Qu'entends-je, juste ciel !

NUÑEZ.

Et il n'y aurait rien de miraculeux qu'ils ne quittassent ta tête de son siége.

RODRIGUE.

Je te le répète, sans Chimène que m'importe la vie.

NUÑEZ.

Tu donnes là dans un joli travers.

ELVIRE.

Vois dans quelle situation tu as mis ton amant.

CHIMÈNE.

Que tu fais bien de m'accuser, puisque je m'accuse moi-même ; mais ce que j'intente m'excuse.

NUÑEZ.

Par ma foi, s'il est vrai que Chimène t'aime, ce que veut faire cette dame est une grande erreur.

RODRIGUE.

¿ Pourquoi ?

NUÑEZ.

Parce que je pense que le roi voyant que Chimène publie par tout le royaume qu'il ne fait pas justice, voudra que sans rémission la sentence rendue par le conseil soit exécutée.

CHIMÈNE.

¡ Malheur à moi, s'il en est ainsi !

NUÑEZ.

Quand même elle demanderait ta vie.

ELVIRE.

Nous avons fait là de belles choses.

RODRIGUE.

Cela serait pour moi bien plus douloureux que de mourir.

NUÑEZ.

¿Et pourquoi cela?

RODRIGUE.

¿Si je désire mourir, n'est-ce pas pour offrir ma vie à celle qui est la maîtresse de ma vie?

NUÑEZ.

Tu seras un fameux martyr de l'amour. Mourir ainsi consolé est d'un bon naturel, et l'on te ménage dans l'enfer une belle place entre Pyrame et Léandre; mais, señor...

RODRIGUE.

¿Qu'y a-t-il?

NUÑEZ.

Voilà ton père.

ELVIRE, *toujours au fond du théâtre.*

¿Que vient faire ici don Diègue?

CHIMÈNE.

¡Écoutons!

(*Entre don Diègue.*)

DON DIÈGUE.

Rodrigue, mon fils.

RODRIGUE.

¿Père et seigneur?

DON DIÈGUE, *bas.*

¿Quelqu'un nous écoute-t-il?

RODRIGUE, *sur le même ton.*

Oui.

DON DIÈGUE.

Continuons donc la fiction. (*Haut.*) Mon fils, le conseil.....

RODRIGUE.

Continuez.

DON DIÈGUE, *à mi-voix.*

¡ Vive Dieu ! voilà que je m'attendris comme si c'était vrai.

ELVIRE.

Il semble que le vieillard pleure.

DON DIÈGUE.

Sans tenir compte d'une aussi grande victoire.......

NUÑEZ.

Cela va mal.

DON DIÈGUE.

Le conseil a résolu de te condamner à mort ; et il ne manque plus pour l'exécuter que la signature du roi, et tu sais qu'il est justicier. Dans cette circonstance et pour te soustraire à ce danger, il faut fuir et sans rien attendre, autrement le salut devient impossible.

RODRIGUE, *à part.*

Comme on voit que la crainte de la mort est générale, bien que je sache que tout est feint, mon cœur a tressailli.

DON DIÈGUE.

¿ Pourquoi ne réponds-tu pas ?

ELVIRE.

¿ Mais que sera-ce si en l'aimant tu ne peux le sauver ?

CHIMÈNE.

¡ Ce sera mourir et en effet payer de la vie la folie de mes sentiments jaloux ; mais écoute !

DON DIÈGUE.

¡ Allons ! ¿qu'attends-tu ?

RODRIGUE.

Je serais résolu à perdre mille vies si je les avais, sachant qu'en mourant Chimène sera satisfaite. Il faudrait que mon amour fût bien vulgaire pour lui enlever cette satisfaction. Je m'offre à elle comme une victime de ses rigueurs et un trophée de sa victoire ; puisque cela lui plaît, mourons donc.

CHIMÈNE.

¡ Puisse le ciel ne pas le permettre !

ELVIRE.

Je crains qu'elle ne perde le jugement.

CHIMÈNE.

¡ Oh, si son père s'en allait!

DON DIÈGUE.

Songes-y, mon fils.

RODRIGUE.

¡ Vive le ciel ! si le roi me pardonnait, je me donnerais la mort.

CHIMÈNE.

¡ Puissé-je avant mourir, Rodrigue !

DON DIÈGUE, *à part, et à mi-voix.*

Il suffit ; mais il ne paraît pas qu'elle ait pour toi autant d'affection que tu l'as cru.

RODRIGUE.

Son affection s'est révélée et, content, j'attends la mort, señor.

DON DIÈGUE.

Que le ciel garde ta vie, dût-elle être à charge à mille Chimènes. (*Bas.*) ¿ De quelle mort parles-tu ? c'est une chose concertée.

RODRIGUE.

¡ Si elle la désire , quel plus grand bonheur !

NUÑEZ.

Il meurt, que c'est un charme.

RODRIGUE, *à part.*

¿ Que mon père ne puisse pas me comprendre ?

DON DIÈGUE.

La cruauté de Chimène le prive de la raison.

CHIMÈNE.

Elvire, je me résous à me montrer.

DON DIÈGUE.

Songe que le roi....

ELVIRE.

Attends que le vieux s'en aille.

DON DIÈGUE.

Songe....

RODRIGUE.

Puisqu'elle m'abhorre, j'abhorre la vie.

DON DIÈGUE.

Je vais aller dire au roi ce qui se passe, Rodrigue, et je reviens. Il ne me manquait plus que cela.

(*Il sort.*)

ELVIRE.

Montre-toi; don Diègue est sorti.

CHIMÈNE.

¡ Rodrigue !

RODRIGUE.

¿ Qui est-ce ?

CHIMÈNE.

¡ C'est moi ! Je viens mourir avec toi. Mon amour est

satisfait des transes dans lesquelles une jalousie mal fondée, cause d'égarements sans nombre, m'a poussée. Oui, je viens mourir avec toi, en déclarant que je suis ton épouse ; il n'y a pas de respect humain qui s'y oppose.

RODRIGUE.

Laisse-moi baiser la terre que tu foules aux pieds..... Mais quelqu'un vient. Retire-toi.

CHIMÈNE.

¿ Pourquoi veux-tu que je me cache? Si je dis que je suis ton épouse, pourquoi me séparer de toi?

(*Vient un secrétaire du conseil.*)

LE SECRÉTAIRE.

Don Rodrigue..... ¿ Mais qu'est-ce cela ?

CHIMÈNE.

¡ C'est moi ! parlez.

LE SECRÉTAIRE.

Je viens notifier la sentence ; elle porte la mort.

CHIMÈNE.

Retournez, et dites au roi, que garde le ciel, que vous avez trouvé le coupable et la partie adverse réunis, qu'ils ne sont plus qu'une seule et même chose ; et qu'il faudra si l'un meurt que l'autre meure aussi, et qu'ainsi en faveur de l'innocent il doit pardonner au coupable.

LE SECRÉTAIRE.

Señora, il me serait agréable de vous satisfaire, mais j'ai en main l'ordre du roi, et je dois enlever d'ici don Rodrigue de Vivar ; quoi qu'il m'en coûte, je dois obéir.

CHIMÈNE.

¡ Malheur à moi ! ¿où voulez-vous le conduire?

LE SECRÉTAIRE.

Pardonnez-moi, mais j'ai l'ordre aussi de ne pas le dire.

CHIMÈNE.

Il ne doit pas sortir d'ici, ni moi me séparer de lui jusqu'à ce que je connaisse les intentions du Roi.

RODRIGUE.

Señora Chimène, je prends tout à mes risques et périls.

CHIMÈNE.

Je ne me fie à personne, et ne veux pas un seul moment me séparer de toi ; tu ne dois pas sortir de cette tour.

LE SECRÉTAIRE.

¿ Mais cela comment pourrez-vous l'empêcher ?

CHIMÈNE.

¿ Comment ? en tuant le premier qui osera tenter d'approcher.

(*Elle s'empare de l'épée de l'un des gardes.*)

¡ Venez, vilains !

LE SECRÉTAIRE.

¡ Contenez-vous, señora !

RODRIGUE.

¡ Prends garde, ma Chimène !

NUÑEZ.

¡ O sainte femme !

(*Viennent le roi, l'infante, don Diègue et les autres personnages.*)

LE ROI.

Venez vite. ¡Chimène, vous ici et avec une épée! ¿Qu'est cela ?

DON DIÈGUE.

Elle aura voulu tuer Rodrigue.

NUÑEZ.

Les beaux-pères cherchent toujours le pire.

CHIMÈNE, *au roi.*

¿De quoi vous étonnez-vous?

LE ROI.

¿Ne dois-je pas être surpris de vous voir avec celui qui a tué votre père?

CHIMÈNE.

Cela est sans remède; en toute circonstance grave mon mari est le premier.

LE ROI.

¡Par ma vie, don Diègue!

DON DIÈGUE.

Oui, grand prince, je vous comprends.

LE ROI.

¿Et qui est votre mari? (*A part, à don Diègue.*) ¿Que vous en semble, l'effet ne s'est-il pas produit?

CHIMÈNE.

Rodrigue est mon époux.

LE ROI.

C'est ainsi que vous sortez de là.

DON DIÈGUE, *à part.*

J'ai peine à ne pas rire.

LE ROI.

¿Comment cela peut-il être? La sentence est signée.

CHIMÈNE.

¿ Comment cela peut-il être ?.... Voulez-vous donc à présent me laisser sans mari?

LE ROI.

Maintenant qu'il est votre mari, je veux bien lui pardonner. Donnez-lui la main, Rodrigue.

RODRIGUE.

Que le ciel vous conserve, señor.

DON DIÈGUE.

¡ Quel heureux jour !

LE ROI.

Allons, l'infante et moi serons les parrains.

RODRIGUE.

Je suis à tes pieds.

NUÑEZ.

Puisqu'il n'y a pas d'autre mariage, ici finit la comédie de cette histoire véritable de *l'Honoreur* de son père; pardonnez ses nombreuses fautes.

GUILLEN DE CASTRO ET CORNEILLE.

Las Mocedades del Cid, mot à mot *les Jeunesses du Cid*, de Guillen de Castro, ne sont autre chose que le *Romancero* mis en action, dans la partie du recueil qui concerne ce héros légendaire; quelques pièces même y sont insérées en entier. Cette tragédie est devenue célèbre par le parti qu'en a, comme on sait, tiré Corneille, ainsi que lui-même s'est empressé de le dire. Elle a deux parties et s'étend de l'époque où le Cid fut créé chevalier, jusqu'au couronnement du roi Alonzo, après la mort de son frère, don Sanche ; dernier événement qui dépasse grandement la jeunesse du Cid, pour atteindre la maturité de son âge.

Nous ferons d'abord remarquer qu'il n'y a point de *gracioso,* tandis que Diamante qui a le sien a cédé à l'usage. Dans les deux parties le mouvement scénique est considérable ; le dialogue, assez

bien coupé, est exempt de ces immenses tirades de deux à trois cents vers qui pèsent si lourdement sur les lecteurs, après avoir exercé si souvent la patience des spectateurs. La seule partie qui se soit prêtée à l'imitation est uniquement la première, et c'est d'elle surtout que nous allons parler. Toute la famille du roi don Fernando, toute la famille de don Diègue Lainez y figurent. Elle s'ouvre d'une manière intéressante par la cérémonie qui confère à Rodrigue le grade de chevalier; le roi lui ceint sa propre épée, la reine lui donne le cheval et l'infante Urraca lui chausse les éperons, le tout conformément au cérémonial :

Rodrigue, lui dit le roi, voulez-vous être chevalier? — Oui, je le veux. — Que Dieu vous fasse donc bon chevalier. — A une troisième demande semblable le roi ajoute, en lui donnant son épée : — Elle a vaincu dans cinq campagnes, et je crois la laisser honorée en la mettant à ton côté.

Ce spectacle avait de la grandeur, et si Corneille l'avait introduit dans sa pièce elle y aurait gagné de mettre dès le début Rodrigue en pleine lumière. Le soufflet est donné par le comte à don Diègue en présence du roi. Faible de caractère, ce monarque prescrit aux personnes présentes de ne rien dire de cette injure, dont il espère prévenir les suites. La scène dans laquelle don Diègue cherche un vengeur parmi ses fils, et s'assure, en leur serrant fortement la main, s'ils

sont capables de braver la douleur, est tout entière tirée du *Romancero*. Deux d'entre eux demandent grâce, seul Rodrigue menace son père si celui-ci continue à le torturer. Don Diègue conclut de cet emportement que s'il souffre aussi impatiemment la douleur physique, il en sera de même de la douleur morale. Il lui raconte l'offense et lui dit le nom de l'offenseur, puis il le quitte après lui avoir confié le soin de le venger. Le monologue en octave qui suit est reproduit tout entier par Corneille et Diamante.

La scène (1) dans laquelle se passe le principal événement de la pièce est fort belle; la voici traduite :

LE COMTE, PERANZULES, QUELQUES SERVITEURS.

LE COMTE.

Je conviens que ce fut folie, mais je ne veux pas y porter remède.

PERANZULES.

Le roi avec sa prudence et sa mansuétude y parviendra.

LE COMTE.

¿Et comment fera-t-il?

PERANZULES.

Crois-moi; sois calme et agis avec ménagement.

---

(1) Elle termine la première journée.

CHIMÈNE, *avec Urraca à une croisée au fond du théâtre.*

Mon père est à la porte du palais, et me semble quelque peu troublé.

URRACA.

Et beaucoup de gens l'accompagnent.

PERANZULES, *au comte.*

Ta situation est étrange.

LE COMTE.

C'est celle d'un homme d'honneur.

PERANZULES.

Et par elle tu peux vouloir te perdre.

LE COMTE.

Me perdre, non pas. Les hommes comme moi ont grandement à faire perdre, et avant moi devra se perdre la Castille.

PERANZULES.

Ce n'est pas une raison pour ne pas donner...

LE COMTE.

¿ Satisfaction ?..... ni la donner ni la recevoir.

PERANZULES.

¿ Pourquoi non ? Ne parle pas ainsi ; elle est écrite dans la loi sur le duel.

LE COMTE.

Celui qui la donne ou qui la reçoit est certain de faire mal, car l'un perd son honneur et l'autre ne le recouvre pas ; s'en remettre à l'épée dans les insultes est ce qu'il y a de mieux.

PERANZULES.

¿ Et n'y a-t-il donc pas de meilleurs moyens ?

LE COMTE.

Non, d'après mon opinion. ¿Pour lui donner satisfaction, ne devrai-je pas dire pour le moins que pour faire un pareil acte il fallait que je fusse hors de moi, ou bien que surabondait le vin ou bien encore que faisait défaut la cervelle ?

PERANZULES.

Sans doute.

LE COMTE.

¿N'est-ce pas manquer de sens de ne pas voir que je ferai une reprise à son honneur aux dépens du mien? De sorte qu'après avoir fait pareille chose, nous nous trouverons, lui avec son honneur rapiécé, moi avec mon honneur perdu. Raccommodé avec une autre étoffe, ce sera à son désavantage, il faut que l'étoffe soit pareille. Il est clair qu'il ne peut ainsi avoir satisfaction. Si j'ai fait venir le sang à sa figure, qu'il fasse sortir le mien de ma poitrine. J'aurai des mains et une épée pour me défendre contre lui.

PERANZULES.

Cette manière de voir est cruelle.

LE COMTE.

Elle est honorable; j'ai toujours mis l'honneur en première ligne. Le défendre et ne pas composer avec lui est un devoir.

PERANZULES.

Songe bien à ce que tu fais, car ses fils....

LE COMTE.

Ami, tais-toi. ¿Comment un vieillard caduc et trois jeunes gars pourraient-ils ouvrir une lutte avec moi?

(Ils sortent.)

CHIMÈNE.

Il paraît que mon père est fâché ; ¡ hélas, mon Dieu ! Ils s'en vont.

URRACA.

Ne t'afflige pas. Ils s'occupent sans doute des affaires de l'État. Voici Rodrigue.

CHIMÈNE.

Lui aussi porte le trouble sur la figure.

RODRIGUE, *dans le fond du théâtre.*

¡ En matière d'honneur toute insulte est géante ! ¡ hélas, mon amour !

URRACA.

¡ Que tu es bien en cavalier, Rodrigue !

RODRIGUE, *distrait.*

¡ Ah, trésor aimé !

URRACA.

Que cette épée sur soie et sur acier te sied bien.

RODRIGUE.

Une telle grâce....

CHIMÈNE.

Quelque chagrin est là caché. ¿ Que sera-ce ?

RODRIGUE.

¡ Quel sang précieux (1) je vais verser ! hélas, Chimène !

CHIMÈNE.

Ou ce sont en moi de vaines préoccupations, ou je pense que tu t'es troublé.

RODRIGUE.

Oui, car toutes les deux vous en avez donné deux

---

(1) *Sangre del alma,* sang de l'âme, intraduisible, sang du plus profond du cœur. *Cœur* et *âme,* en poésie, ayant le même sens ; cette expression revient trois fois.

motifs à mes yeux, et ils ont produit cet effet, de me faire voir, par un rare bonheur, en Chimène amour et beauté, en toi, infante, beauté et respect.

CHIMÈNE.

C'est bien dit, mais ce l'eût été mieux si tu ne mettais pas sur la même ligne la beauté et l'amour.

URRACA, *à part.*

Je changerais bien volontiers le respect pour de l'amour. (*Haut, à Chimène.*) Il aurait beaucoup mieux dit encore s'il n'eût pas parlé de respect et qu'il se fût uniquement préoccupé de la beauté; te voir par ce côté comparée à moi ne t'aurait causé aucun souci.

CHIMÈNE.

J'ai redouté seulement le pouvoir de tes yeux, mettant mon amour bien au-dessus de ma beauté.

RODRIGUE, *à part.*

¡O rigueur de la fortune! ô sort avare, qui me comble de gloire et accroît ma douleur!

CHIMÈNE.

¿Que peut-il y avoir?

RODRIGUE.

¡Señora...... quel sang précieux vais-je répandre! (*A part.*) Chimène, ¡hélas!.... mais voilà le comte de Lozano! terribles angoisses! ¿Comment ayant l'âme dans les yeux, pourrai-je avoir l'épée dans la main?

(*Entrent le comte, Peranzules et ses serviteurs.*)

PERANZULES, *au comte.*

Résigne-toi à ce qui est fait, et que ta maison soit ta prison.

RODRIGUE, *à part.*

L'amour m'embrase et l'affront me glace.

LE COMTE.

La prison est à ma guise, si c'est mon logis.

CHIMÈNE, *à Urraca.*

¿Qu'a-t-il? Il est comme braise, et puis il semble trembler de froid.

URRACA, *à Chimène.*

Rodrigue regarde le comte, la figure toute pâle et altérée; ¿ que sera-ce?

RODRIGUE.

¿Si je suis encore ce que j'ai été, pourquoi suis-je en suspens?

CHIMÈNE.

¿ Que regarde-t-il, et à quoi me condamne-t-il?

RODRIGUE.

J'hésite à prendre parti.

CHIMÈNE.

¡Pauvre de moi!

RODRIGUE.

¡Quel sang précieux je vais verser! Ah, Chimène! Qu'attends-je! ô amour tout-puissant! ¿Sur quoi douté-je, honneur? qu'est-ce à dire? ¡Je mets en balance si je dois être amant ou homme d'honneur!

(*Viennent don Diègue et Arias Gonzalo.*)

Mais je vois mon père, et je brûle de le venger. Le poids de l'injure fait enfin pencher la balance. Mes joies sont lâches, et pour m'animer il me suffit de voir sur sa figure la trace du soufflet.

DON DIÈGUE.

Notables sont mes craintes; ¿ que regarde-t-il? Il ne veut pas voir que mes yeux l'animent.

ARIAS, *apercevant le comte.*

¿ Don Diègue, qu'est-ce que j'aperçois ?

DON DIÈGUE.

Je ne puis pas bien te le dire.

PERANZULES, *au comte.*

Nous pouvons aller de ce côté, l'autre est occupé.

LE COMTE.

Je prends toujours la droite voie, aussi bien dans mes opinions que dans le choix de ma route.

RODRIGUE.

Pardonnez, yeux divins, si je vais, mourant, donner la mort. ¡ Comte !

LE COMTE.

¿ Qui es-tu ?

RODRIGUE.

Ici près, je veux te dire qui je suis.

CHIMÈNE.

¿ Qu'est-ce que cela ? ¡ Je me meurs !

LE COMTE.

¿ Que me veux-tu ?

RODRIGUE.

Te parler. ¿ Ce vieillard qui est là, sais-tu qui il est ?

LE COMTE.

Je le sais. ¿ Pourquoi le demandes-tu ?

RODRIGUE.

¿ Pourquoi ? Parle bas, écoute.

LE COMTE.

Parle.

RODRIGUE.

¿ Ne sais-tu pas tout ce qu'il a recueilli d'honneur, de courage ?

LE COMTE.

¿ Peut-être ?

RODRIGUE.

Et que c'est son sang et le mien, celui que j'ai dans les yeux. ¿Le sais-tu?

LE COMTE.

Et le savoir, singulière demande ; ¿ que peut-il m'importer?

RODRIGUE.

Si nous allons à l'écart, tu sauras tout ce qu'il importe.

LE COMTE.

Va-t-en, garçonnet. ¿Cela peut-il être? Va-t'en, nouveau chevalier, va-t'en, et avant tout apprends à combattre et à vaincre, puis tu pourras après t'honorer d'avoir été vaincu par moi, sans que j'aie l'ennui de te vaincre et de te tuer. Laisse de côté maintenant tes griefs, parce que jamais la vengeance par le sang ne s'obtient par celui qui a encore du lait sur les lèvres.

RODRIGUE.

Par toi je veux m'essayer à combattre; tu verras si je sais vaincre et je verrai si tu sais tuer; mon épée dirigée, quoique par un bras inhabile, te prouvera que le cœur est maître de cette science non apprise, et je serai satisfait si je puis avec mes griefs mêler le lait de mes lèvres avec le sang de tes veines.

PERANZULES.

¡Comte.... !

ARIAS.

¡ Rodrigue..... !

CHIMÈNE.

¡ Malheureuse que je suis!

DON DIÈGUE.

Mon cœur est enflammé.

RODRIGUE.

Tout, jusqu'à l'ombre de cette maison, tout est sacré pour toi (1).

CHIMÈNE.

¡Contre mon père, señor!

RODRIGUE.

Et je ne te tue pas à l'instant.

CHIMÈNE.

¡ Écoute!

RODRIGUE.

Pardonnez, señora; je suis fils de mon honneur. ¡Suivez-moi, comte!

LE COMTE.

Adolescent avec un orgueil de géant, je te tuerai si tu te mets devant moi. Va-t'en en paix, va-t'en, va-t'en, dis-je, si tu ne veux pas que, comme dans certaine occasion j'ai donné un soufflet à ton père, je ne te donne mille coups de pied.

RODRIGUE.

Maintenant ton insolence est au comble.

CHIMÈNE.

¡ Combien j'ai raison de m'affliger!

DON DIÈGUE.

Le trop de paroles, mon fils, ôte la force à l'épée.

---

(1) Cualquier sombra de esta casa
Es sacrada para ti.

A qui s'adresse cette apostrophe? Au comte sans doute.

CHIMÈNE.

¡ Retiens ta main violente, Rodrigue!

URRACA.

¡ Débat cruel!

DON DIÈGUE.

¡ Mon fils, mon fils; un cœur brûlant te porte avec la voix le souvenir de mon injure!

(*Rodrigue et le comte, suivis des autres personnages sortent en ferraillant, et l'on entend le comte s'écrier :* ¡Je suis mort!) ¡

CHIMÈNE.

¡ Sort inhumain, mon père!

PERANZULES.

¡ Tuez-le! qu'il meure!

URRACA.

¿Que faire, Chimène?

CHIMÈNE.

Je voudrais m'élancer de la fenêtre pour prendre mon vol; ne le pouvant, je vais descendre et courir. ¡Mon père!

DON DIÈGUE.

¡ Mon fils!

URRACA.

¡ Ah, mon Dieu!

(*Vient Rodrigue combattant contre tous.*)

C'est en tuant que je dois mourir.

URRACA.

¿Que vois-je?

UN PREMIER SERVITEUR.

¡ Qu'il meure, celui qui a tué le comte!

UN DEUXIÈME.

¡ Saisissez-le!

URRACA.

¡ Arrêtez ! ¿que faites-vous? ne le prenez ni ne le tuez. Songez que je le commande. J'estime beaucoup Rodrigue ; il a fait ce que voulait impérieusement son honneur.

RODRIGUE.

Belle infante, je bénis de toute mon âme une telle faveur. Mais ton intervention s'exerce dans une circonstance sans importance; mon épée était plus que suffisante. Tu aurais pu bien plutôt me prescrire de ne les vaincre ni de les tuer, et c'est pour montrer le respect que je te dois que je leur laisse la vie. Quand tu voudras m'honorer de ta prière et de ta voix, calme le vent violent qui trouble la mer indomptée, et pour m'abriter contre le soleil, sers toi de ta beauté (1); ici la simple force suffit ; mon bras espagnol fera plus qu'il ne faut, et il ne viendra pas autant de gens que je puis en tuer.

URRACA.

Tout va en s'aggravant, Rodrigue, et je te recommande à Dieu. Je pense, si mes prières ont quelque pouvoir, te défendre contre le vent, la mer et le soleil et, de toutes mes forces, te protéger.

RODRIGUE.

Je te baise mille fois les mains. (*Aux serviteurs en armes.*) Suivez-moi.

LE DEUXIÈME SERVITEUR.

¡ Va-t'en dans l'enfer !

LE TROISIÈME SERVITEUR.

C'est suivre le démon lui-même.

---

(1) Il s'agit de le défendre contre la colère du roi et celle des amis du comte.

URRACA.

¡ O vaillant Castillan !

Il nous semble qu'il y aurait bien peu de chose à changer pour imprimer à cette scène un grand caractère dramatique. La lutte de Rodrigue qui hésite entre l'amour et le devoir, les rodomontades du comte, les angoisses de Chimène, qui voit aux prises son père et son amant, le vieux don Diègue, qui pousse son fils à la vengeance et qui va lui disant : Le trop de paroles, mon fils, ôte la force à l'épée ! tout ce tableau est émouvant et digne du plus haut intérêt ; il y a là comme un souffle de la vieille Espagne, et on le sent passer dans l'air.

Certes il y avait beaucoup à prendre dans *Las Mocedades,* et Corneille ne s'y est pas épargné. Il eût peut-être puisé plus largement encore s'il n'avait voulu respecter l'unité de temps et l'unité de lieu, règles étroites, qui n'ont jamais été au nombre des préoccupations des auteurs dramatiques de l'ancien théâtre espagnol. L'action dure plus de quinze mois dans la première partie de la pièce de Guillen de Castro. Lorsque Chimène, après la victoire remportée par Rodrigue, devenu le Cid, revient demander de nouveau la tête de son amant, elle déclare qu'il y a juste trois mois que son père a été tué, et au début de la troisième journée Urraca fait connaître qu'il y a plus d'un an qu'elle a perdu sa mère. Ce long inter-

valle entre le duel du comte et de Rodrigue rend bien plus convenable le mariage qui termine la pièce, et qui se fait sous les yeux du roi, dans la même journée, chez Diamante, lequel s'est soumis, suivant pas à pas l'auteur français, à l'unité de temps. Corneille l'observe, mais il est bien difficile de comprendre dans l'espace de vingt-quatre heures tous les événements qui s'y pressent. L'unité de lieu est également bravée par Guillen de Castro. C'est pendant la première journée le palais de l'alcazar, puis la maison de don Diègue, une place devant le palais du roi; pendant la seconde, encore l'intérieur du palais, la maison du comte, une campagne, le palais des champs de la reine; pendant la troisième, encore la campagne, l'alcazar, la maison de Chimène.

La scène de charité entre le lépreux, qui est saint Lazare, et Rodrigue, qui le secourt charitablement, figure très-bien sur un théâtre espagnol; on n'aurait pu la hasarder en France. Don Diègue avait dans le prince royal, dont il venait d'être nommé gouverneur, un élève d'humeur fâcheuse. Lorsque le roi son père partage ses États, lui faisant la part très-belle, réduisant par exemple ses sœurs à la simple possession de deux villes, Toro et Zamora, il se déclare très-mécontent et se promet de les dépouiller, ainsi que ses frères, aussitôt qu'il le pourra. C'est ce caractère

indomptable qui se développe dans la deuxième partie de cette tragédie; elle n'a rien fourni à Corneille. Le siége de Zamora par le roi don Sancho, qui y perd la vie sous le poignard d'un assassin, occupe surtout la scène, qui se passe tantôt à Zamora et tantôt à Tolède, où se trouve un frère de Sancho, le roi Alonzo, hôte d'un roi maure Alimaimon; au moment d'être tué par ce prince, Alonzo est sauvé par Zaïda, nièce d'Alimaimont; elle se fait chrétienne, et la pièce, suivant les exigences du théâtre espagnol, se termine par un mariage, celui du roi et de la belle Mauresque. C'est plus encore que dans la première partie le *Romancero* mis en action. Nous ne porterons aucun jugement sur cette seconde partie, qui nous fait voir l'ombre du bon roi Fernando et assister à une double action. Quand l'intérêt se partage, il touche faiblement, et c'est là ce qui arrive ici. La première partie nous semble bien supérieure; elle dénote chez l'auteur un talent véritable dans l'art de rendre la pensée et de lui donner de la grandeur.

Corneille avait renfermé les pensées du comte sur le duel dans les quatre vers suivants, qu'il a supprimés comme présentant une apologie du duel, sévèrement puni sous Richelieu.

Les satisfactions n'apaisent point une âme;
Qui les reçoit a tort, qui les fait se diffame;
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

FRAGMENTS

DU CID DE CORNEILLE

EMPRUNTÉS A GUILLEN DE CASTRO.

DANS LA PREMIÈRE PARTIE DE *LAS MOCEDADES* (1).

DON DIÈGUE.

De mes hauts faits écrits je donnerai au prince une lecture, et il s'instruira par ce que je fis s'il n'apprend pas par ce que je fais (2).

LE COMTE.

Il pourra prendre exemple sur ce que je fais mille fois.

. . . .

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

LE COMTE.

. . . .
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

---

(1) Les scènes n'y sont point indiquées.

(2) *Un translado,* une traduction, une explication, un développement.

LE COMTE.

Je le mérite aussi bien que toi et mieux.

. . . .

DON DIÈGUE.

Appelez, appelez le comte; qu'il vienne remplir la charge de gouverneur de votre fils : il pourra mieux que moi l'honorer, puisque moi je suis sans honneur.

. . . .

DON DIÈGUE.

J'adore cet emportement ; cette colère me plaît, ce sang qui se soulève est bien celui que m'a donné la Castille et celui dont tu as hérité.

. . . .

Corneille (*Acte* I, *scène* IV).

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

(*Même acte*, *scène* V.)

DON DIÈGUE, *seul.*

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.

(*Même acte*, *scène* VI.)

DON DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit dans cette ardeur si prompte.

. . . .

Cette tache à mon honneur s'étend au tien.

. . . .

Lave-la avec du sang ; le sang seul efface de pareilles taches.

. . . .

L'adversaire est puissant.

DON DIÈGUE.

Voilà quelle est l'offense, et voici l'épée ; je n'ai rien à te dire de plus.

. . . .

Je vais pleurer mes affronts pendant que tu vas assurer ma vengeance.

Corneille (*Acte* I, *scène* VI).

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.

. . . .

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs ou tue. Au surplus pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.

. . . .

DON DIÈGUE.

Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien.

. . . .

Accablé des malheurs où le destin me range,
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

RODRIGUE.

Mon père est l'offensé, ¡étrange peine! et l'offenseur le père de Chimène.

. . . .

. . . .

Je dois tuer le père de Chimène.

. . . .

Mon père ayant été l'offensé, peu importe que l'offenseur soit le père de Chimène.

LE COMTE.

Je confesse que ce fut folie, mais je ne la veux pas réparer.

. . . .

Corneille (*Acte* I, *scène* VII).

RODRIGUE.

O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène.

. . . .

. . . .

Faut-il punir le père de Chimène?

. . . .

Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

(*Acte* II, *scène* I.)

LE COMTE.

Je l'avoue, entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud, et le bras un peu prompt.
Mais puisque c'en est fait, le mal est sans remède.

. . . .

DON ARIAS.

Et par elle vous allez vous perdre.

. . . .

LE COMTE.

Les hommes tels que moi ont beaucoup à faire perdre.

. . . .

La Castille devra se perdre avant moi.

. . . .

RODRIGUE.

¿Ce vieillard qui est là près, sais-tu quel il est?

. . . .

Parle bas, écoute ; ne sais-tu pas qu'il fut un modèle d'honneur et de vaillance.

Corneille (*Acte* II, *scène* I).

DON ARIAS.

Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

. . . .

LE COMTE.

Un seul jour ne perd pas un homme tel que moi.

. . . .

Tout l'État périra plutôt que je périsse.

(*Même acte*, *scène* II).

RODRIGUE, LE COMTE.

RODRIGUE.

Connais-tu bien don Diègue?

. . . .

Parlons bas, écoute,
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

RODRIGUE.

¿ Et que c'est son sang celui que je porte dans les yeux, le sais-tu ?

. . . .

LE COMTE.

¿Et le savoir, que peut m'importer?

RODRIGUE.

Si nous allons autre part, tu le sauras.

. . . .

LE ROI.

Aussitôt que j'ai su l'offense, j'ai prévu la vengeance.

. . . .

CHIMÈNE.

¡ Justice , je demande justice !

. . . .

Corneille (*Acte* II, *scène* II).

LE COMTE.

Peut-être?

RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

(*Même acte* , *scène* VI).

LE ROI.

Dès que j'ai su l'affront j'ai prévu la vengeance.

(*Même acte*, *scène* VII).

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice!

. . . .

Roi, me voici à tes pieds.

DON DIÈGUE.

Roi, je suis venu à tes pieds.

CHIMÈNE.

Señor, on a tué mon père.

. . . .

La justice honore les rois.

DON DIÈGUE.

J'ai pris une juste vengeance.

. . . .

CHIMÈNE.

J'ai vu de mes yeux le brillant acier teint (de sang).

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

. . . .

CHIMÈNE.

Il a tué mon père.

. . . .

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE.

Une vengeance juste est sans peur du supplice.

. . . .

CHIMÈNE.

Mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc.

CHIMÈNE.

J'arrivai presque sans vie.

. . . .

Il écrivit sur ce papier mon devoir avec du sang.

. . . .

Il me parla par l'ouverture de la blessure.

. . . .

Si la vengeance me touche, à toi appartient la justice; je l'invoque sur moi, roi souverain.

. . . .

DON DIÈGUE

Punir sur la tête les délits de la main.

. . . .

Et Rodrigue ne fut que ma main.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

CHIMÈNE.

J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur.

. . . .

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

. . . .

Me parlait par sa plaie.

. . . .

DON DIÈGUE.

. . . .

Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

. . . .

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

. . . .

RODRIGUE.

Avec ma tète coupée que Chimène demeure satisfaite.

. . . .

LE ROI.

¡Calme-toi, Chimène!

CHIMÈNE.

Mes pleurs redoublent.

. . . .

ELVIRE.

¿Qu'as-tu fait, Rodrigue?

. . . .

¿N'as-tu pas tué le comte?

RODRIGUE.

Il l'importait à mon honneur.

Corneille (*Acte* II, *scène* VII).

Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène.

. . . .

LE ROI.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

(*Acte* III, *scène* I.)

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait?

. . . .

Ne l'as-tu pas tué?

RODRIGUE.

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

¿Mais, señor, quand donc la maison du mort a-t-elle été le refuge sacré du meurtrier?

. . . .

RODRIGUE.

Je cherche la mort dans sa maison.

. . . .

Pour dire vrai, je viens mourir dans ses mains, puisque je suis mort dans son affection.

. . . .

ELVIRE.

Chimène est près du palais et reviendra accompagnée.

. . . .

Corneille (*Acte* III, *scène* I).

ELVIRE.

Mais chercher un asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge.

. . . .

RODRIGUE.

Je cherche le trépas, après l'avoir donné.

. . . .

Je mérite la mort, de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir comme un bien souverain.
Et l'arrêt de sa bouche et le coup de sa main.

. . . .

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

. . . .

Elle va revenir, elle vient.

CHIMÈNE.

. . . .

La moitié de ma vie a tué l'autre moitié et en vengeant une partie de ma vie, je vais rester sans aucune d'elles.

ELVIRE.

Calme-toi.

CHIMÈNE.

¿Quel soulagement puis-je prendre?

. . . .

ELVIRE.

¡Tu aimes toujours Rodrigue! songe qu'il a tué ton père!

Corneille (*Acte* III, *scène* I).

Elle va revenir.... elle vient, je la vois.

(*Même acte, scène* III).

CHIMÈNE.

. . . .

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

. . . .

Par où sera jamais mon âme satisfaite.

. . . .

ELVIRE.

Il vous prive d'un père et vous l'aimez encore?

CHIMÈNE.

C'est mon ennemi adoré.

ELVIRE.

¿Penses-tu le poursuivre?

. . . .

¿Que comptes-tu faire?

CHIMÈNE.

Le poursuivre jusqu'à me venger, m'honorer de sa mort et mourir.

RODRIGUE, *paraît.*

Il vaut mieux que mon amour se rende à toi et te donne le plaisir de me tuer sans la peine de me poursuivre.

Corneille (*Acte* III, *scène* III).

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.

. . . .

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

. . . .

. . Aprè tout, que pensez-vous donc faire?

. . . .

CHIMÈNE.

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

(*Même acte, scène* IV.)

RODRIGUE.

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

. . . .

¡Rodrigue en ma maison!

. . . .

Je me meurs.

RODRIGUE.

Je veux seulement qu'après m'avoir entendu tu me répondes avec cet acier.

. . . .

Ton père, le comte de Lozano, porta une main audacieuse et injuste sur les cheveux blancs de mon père.

. . . .

Et bien que je me visse sans honneur, après un tel changement, mon espérance l'accueillit si mal et ton

---

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

CHIMÈNE.

. . . .

Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

. . . .

Je me meurs!

RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

. . . .

De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable.

. . . .

Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;

amour agit avec tant de puissance qu'il mit en question ma vengeance.

. . . .

Et toi, señora, tu l'aurais emporté si je n'avais songé que tu aurais abhorré comme infâme celui que tu aimais comme généreux.

. . . .

J'ai recouvré mon honneur perdu, et aussitôt, soumis à mon amour, je suis venu.

. . . .

Pour que tu ne nommes pas un excès de rigueur ce qui fut un devoir.

. . . .

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

Juge de son pouvoir; dans une telle offense
J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance.

. . . .

Et ta beauté sans doute emportait la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;

. . . .

Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire.

. . . .

J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.

. . . .

Fais avec courage pour venger ton père ce que j'ai fait pour le mien.

CHIMÈNE.

Si je suis malheureuse, je ne te le reproche pas comme une faute.

. . . .

Tu as agi en cavalier.

. . . .

Mais je suis ta partie seulement pour te poursuivre, et non pour te tuer.

RODRIGUE.

Songe que m'abandonner c'est la vengeance, et que me tuer ne l'est pas.

. . . .

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

. . . .

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

. . . .

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.

RODRIGUE.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

. . . .

Tu me hais.

CHIMÈNE.

Ce n'est pas possible.

. . . .

Mon honneur sera sauvé à penser que je t'adore et que je te poursuis.

. . . .

Sors et prends garde qu'on ne te voie à la sortie. Il ne faut pas braver l'opinion publique.

RODRIGUE.

Tue-moi.

CHIMÈNE.

Laisse-moi.

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

CHIMÈNE.

Va, je ne hais point.

RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

. . . .

Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.

. . . .

Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.

. . . .

RODRIGUE.

Que je meure!

CHIMÈNE.

Va-t'en.

RODRIGUE.

¿Que veux-tu faire dans ta rigueur?

CHIMÈNE.

Pour mon honneur de femme je dois faire contre toi tout ce que je pourrai, désirant ne rien pouvoir.

. . . .

CHIMÈNE.

¡Ah! Rodrigue! ¿qui l'eût pensé?

RODRIGUE.

¡Ah! Chimène! ¿qui l'eût dit?

CHIMÈNE.

¿Que mon bonheur finirait?

. . . .

Corneille (*Acte* III, *scène* IV).

RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui trompent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

. . . .

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru?

RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit?

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît?

. . . .

RODRIGUE.

Reste, et je m'en irai mourant.

DON DIÈGUE.

¿Est-il possible que je me trouve dans tes bras?

. . . .

Je reprends mon haleine pour l'employer à tes louanges.

. . . .

Tu as bien imité mes hauts faits passés.

. . . .

Touche les cheveux blancs que tu as honorés en moi, et porte la bouche sur la joue dont tu as effacé la tache faite à mon honneur.

RODRIGUE.

Relève la tête. S'il y a en moi quelque courage et

Corneille (*Acte* III, *scène* IV.)

RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie.

(*Même acte, scène* V.)

DON DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie.
. . . .
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a pas lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée. . . . .
. . . .
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur;
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, les cieux me sont témoins,

quelque résolution, c'est à elle qu'il faut en attribuer la cause.

DON DIÈGUE.

Si je t'ai donné la vie, par ton courage tu me l'as rendue.

. . . .

Avec cinq cents gentilshommes mes alliés, entre en campagne pour exercer ta vaillance.

. . . .

Pour qu'on ne dise pas que ta main t'a servi seulement pour venger un outrage.

. . . .

LE ROI DE CASTILLE.

On l'a nommé mon Cid.

LE ROI MAURE.

Dans ma langue, c'est-à-dire seigneur.

Corneille (*Acte* III, *scène* VI).

Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.

. . . .

DON DIÈGUE.

Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire.

. . . .

Mon bonheur a permis
Que j'aie trouvé chez moi cinq cents de mes amis.

. . . .

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande.

. . . .

Ne borne pas ta gloire à venger un affront.

(*Acte* IV, *scène* III.)

Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,

LE ROI DE CASTILLE.

Ce nom lui va bien.

LE ROI MAURE.

Il l'a obtenu parmi les Maures.

LE ROI DE CASTILLE.

Puisque c'est là qu'il l'a mérité, qu'il lui soit donné sur mes terres. Le nommer ainsi, c'est justice.

. . . .

LE ROI.

En récompense de ces victoires, tu recevras cet embrassement.

. . . .

CHIMÈNE.

Un plaisir trouble autant qu'émeut une douleur.

. . . .

Corneille (*Acte* IV, *scène* III).

Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid.

(*Même acte, scène* IV).

LE ROI.

Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(*Même acte, scène* V.)

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse.

. . . .

Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise,
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis.

. . . .

LE ROI.

Si je sauvegarde Rodrigue, c'est pour te le conserver.

CHIMÈNE.

Qu'il se contente de mon héritage et que je puisse me retirer de ma personne dans un monastère.

Corneille (*Acte* IV, *scène* V).

LE ROI.

Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

. . . .

(*Acte* V, *scène* VI.)

CHIMÈNE.

Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

SUR

LES GRANDS AUTEURS DRAMATIQUES

ESPAGNOLS.

L'Espagne compte quatre cent vingt-trois auteurs dont les pièces ont été cataloguées ; presque toutes dans le genre noble, *piezas de capa y de espada;* elles forment un total de plus de 2,600 tragédies, comédies et drames, sans compter 464 pièces d'auteurs anonymes. S'il est bien vrai, ainsi qu'on l'assure, que Lope de Vega *seul* en ait écrit 1800, comme il ne figure dans les catalogues que pour 763, il faudrait en ajouter encore 1087 et l'on arriverait au chiffre étourdissant de 4000 ; encore convient-il de faire remarquer que les pièces d'un grand nombre d'auteurs ont été publiées sous la rubrique de *comedias escogidas* (pièces choisies). On sait en outre que trente-cinq auteurs ont composé des œuvres dramatiques dont il n'existe plus de traces. Si l'on accepte comme moyenne deux mille vers par pièce, on verra que huit millions de vers ont été consacrés au théâtre, de 1588 à 1740 ; environ un siècle et demi, à vingt-six pièces de produit annuel.

Parmi cette légion d'auteurs, il en est six qui sont regardés comme supérieurs à tous les autres et qui occupent la tête. Ce sont, par ordre chronologique :

Lope de Vega, né en 1562, mort en 1635.

Tirso de Molina, né en 1570, mort en 1648 (?).

Calderon de la Barca, né en 1601, mort en 1682.

Alarcon, né en 1601, mort en 1630 (?)

Francisco de Rojas, né en 1607, mort en 1660.

Moreto, né en 1618 (?), mort en 1652 (?)

Ainsi ces auteurs sont tous nés dans un intervalle de cinquante-six ans. La collection des pièces choisies qui composent leur théâtre, publié par Rivadeneyra, s'élève à trois cent cinquante-huit.

Cette prodigieuse fécondité n'a d'exemple dans aucune littérature, pas même en Italie, quoique la langue se prête volontiers à l'improvisation. Mais l'essentiel n'est pas de faire beaucoup, il faut faire bien. Corneille et Racine ont fondé leur célébrité en écrivant une dizaine de tragédies; Voltaire n'en a pas beaucoup plus qui méritent d'être conservées et Shakespeare, s'il s'était réduit à ce nombre, serait ce qu'il est aujourd'hui; sa place, tout aussi éminente, demeurerait la même.

Quoique le nombre ne fasse pas la qualité, surtout en littérature espagnole, il serait injuste de ne pas tenir compte de cette merveilleuse fa-

cilité d'écrire, et de ne pas admirer une puissance d'imagination toujours active et toujours créatrice. Bonnes ou médiocres aucune de ces pièces ne ressemble à l'autre. Quoiqu'il y ait des conceptions bizarres que réprouve le goût, des caractères hors nature, des phrases alambiquées, des longueurs, des inconvenances, de l'emphase, des expressions hasardées et parfois même grossières, il n'en est pas moins vrai qu'on peut facilement trouver dans ce théâtre de belles scènes, des situations pathétiques et émouvantes, de grandes pensées noblement exprimées, des sentiments toujours héroïques, source d'émotions vives pour le spectateur intelligent.

Ces anciennes pièces sont invariablement écrites en vers. Je ne connais que la *Dorotea*, de Lope de Vega, qui soit en prose, encore faut-il noter qu'elle renferme plus de dix-huit cents vers; nos pièces françaises n'en contiennent pas beaucoup plus; ajoutons qu'elle est en cinq actes, ce qui est une exception peut-être unique. Une autre composition, la *Celestina*, donnée comme une tragicomédie, titre que justifie son dénouement qui est tragique, est également écrite en prose. On ne doit voir en elle qu'un roman dialogué qui au lieu d'être divisé en chapitres est partagé en actes ou journées. Quoi qu'il en soit, la *Celestina*, du bachelier Fernando de Rojas, écrite avec une

liberté toute latine, est placée au premier rang parmi les œuvres les plus originales de l'époque de la renaissance; elle date de 1499 et l'on peut voir, en la lisant, qu'à cette époque la langue espagnole était déjà fixée.

Beaucoup de pièces s'annoncent avec fracas, au son du tambour et des clairons : *Tojan cajas, Tojan cajas y clarines;* d'autres par des batailles, par des rixes et des coups d'épée.

Le mètre des vers employés dans les anciennes pièces espagnoles est de huit syllabes, assez fréquemment de sept, plus rarement de onze. La même pièce donne souvent des exemples de l'emploi de tous ces mètres; souvent aussi, dans une même tirade, l'auteur introduit des vers de plusieurs mesures, pour empêcher la monotonie et soulager l'oreille.

Les vers ne sont pas toujours rimés; s'ils ne le sont pas, ce qui n'est pas rare, l'accent doit toujours porter sur la pénultième; en voici un exemple, pris au début de la seconde journée (acte) de *La Vida es sueño* (La Vie est un songe) de Calderon :

> Con la apacible bebída,
> Que de confecciones lléna
> Hacer mandaste, mesclándo
> La virtud de algunas yérbas,
> Cuyo tirano póder
> Y cuya secreta fuérza

Asi al humano discúrso
Priva, roba y enanéja,
Que deja vivo cadáver
A un hombre, y cuya violencia,
Adormecido le quita
Los sentidos y potencías....

« Avec le doux breuvage composé de nombreux ingrédients, tu ordonnas d'ajouter quelques herbes dont la puissance irrésistible et la force secrète sont capables de suspendre la vie, enlevant à l'homme endormi, qu'elles laissent comme un cadavre vivant, toute son énergie et l'entier usage de ses sens. »

Les vers rimés sont d'un usage plus fréquent; la rime commence à la dernière syllabe où se place l'accent; voici quel est le début de *La Vida es sueño,* en vers rimés :

Hipogrifo viol*ento*,
Que corriste parejas con el vi*ento*,
¿ Dónde, rayo sin ll*ama*,
Pájaro sin matiz, pez sin esc*ama*,
Y bruto sin inst*into*
Natural, al confuso laber*into*
Destas desnudas *peñas*
Te desbocas, te arrastras y des*peñas*?

« Hippogriffe (1) fougueux qui courus comme le vent, où donc, foudre sans flamme, oiseau sans plumage, poisson sans écaille et brute sans instinct naturel, dans ce labyrinthe confus de

(1) Pour cheval.

roches dénudées, t'emportes-tu, te jettes-tu, te précipites-tu? »

Dans ce morceau curieux les vers sont de onze pieds alternant avec des vers de sept. Dans le passage précédemment cité, tous sont octosyllabiques.

Il est peu de pièces espagnoles dans lesquelles on ne trouve des sonnets, et souvent un sonnet répond à un autre sonnet. Certaines tirades sont partagées en octaves et en dizains; la musique, et elle est introduite dans un grand nombre de pièces, chante des romances en quatrains avec refrain que parfois répètent les personnages et dont le sens se rattache à l'action. Ce groupe de musiciens est une sorte de chœur ayant quelque analogie avec celui des anciennes tragédies et comédies grecques et latines.

Il est, comme on sait, d'usage de faire un appel au public avant la chute du rideau, afin de gagner les faveurs du parterre et de le disposer à l'indulgence. Souvent l'humilité dépasse toutes les bornes. On demande pardon des fautes qui se sont glissées dans la pièce. Le parterre est qualifié de sénat et l'on se soumet à ses décisions. C'est aussi en terminant que l'on rappelle le titre de la pièce, comme si l'on voulait faire voir que l'action, telle qu'elle vient d'être donnée, est bien en rapport avec ce même titre.

Même dans les pièces espagnoles qui ont un dénouement tragique se trouve un et plus souvent deux *graciosos*. Ils ressemblent assez aux valets de nos anciennes comédies, quoique plus familiers encore, plus grossiers et plus insolents. Les plaisanteries dont ils se montrent prodigues sont en général du plus mauvais goût, et parfois même indécentes. Ils tutoient tous les personnages, quel que soit leur rang ; ce qui au reste ne tire pas à conséquence, car suivant le caprice des auteurs, sans que la véhémence des passions y conduise, on passe, souvent dans la même scène, du *tu* au *vous* et du *vous* au *tu*. Ce travers est surtout très-marqué dans les pièces de Francisco de Rojas ; il peut sembler extraordinaire et produit dans les traductions le plus singulier effet. Comme exemple de l'excentricité de langage nous citerons dans *El Guante de doña Blanca* (Le gant de doña Blanca), de Lope de Vega, le mot de Brito, qui venant de recevoir un brillant du roi, s'écrie en l'admirant que c'est un

Epitome de la luz
Y pedacillo quebrado
Del orinal de la luna.

« C'est un fragment de lumière, un petit morceau brisé de l'urinoir de la lune ». Je pourrais citer une foule de traits plus ou moins pareils.

Ces *graciosos* ont des noms bizarres qui révèlent leur emploi, tels que *Sabañon*, engelure; *Pepino*, concombre; *Moscon*, grosse mouche; *Bofeton*, soufflet; caïman, dans *los Aspides de Cleopatro*, de Francisco de Rojas, dont la scène est en Égypte; c'est encore *Buscaruido*, qui cherche le bruit; *Limonada*, *Chocolate*, *Chilindron*, *Racimo*, grappe de raisin; etc. Ils sont destinés à égayer la scène et se mêlent parfois à l'intrigue.

Les maîtres de l'ancien théâtre espagnol se sont complus dans l'emploi du merveilleux et ils ont puisé pour le trouver dans le paganisme ainsi que dans le catholicisme.

Il n'était pas d'usage dans l'ancien théâtre espagnol d'indiquer numériquement les scènes de chaque acte. Les éditeurs se sont chargés de ce soin, facile à remplir, l'entrée et la sortie des personnages étant indiquée par les mots *sale* ou *viene*, il sort ou il vient. Les pièces de Francisco de Rojas, dans l'édition de Rivadeneyra, ont conservé l'ancienne manière. Il est rare que la qualité des acteurs et les rapports d'amitié ou de parenté qui les unissent entre eux soient indiqués, et quand il arrive que ces renseignements se trouvent en tête de la pièce, ils sont toujours incomplétement donnés. Cette omission rend difficile à la lecture l'intelligence des premières scènes. L'ordre d'après lequel les personnages sont placés est déduit non

de leur rang, mais ordinairement de l'importance du rôle qu'ils remplissent.

L'unité de temps, qui semble consacrée par la désignation de *jornada*, journée, donnée à chacun des actes, n'est pas plus respectée que l'unité de lieu. Ce n'est pas précisément un regret que j'exprime et j'en parle seulement pour faire voir que s'il est permis de se soustraire à cette gêne, sans laquelle l'essor de nos grands auteurs dramatiques eût été plus libre et plus élevé, il ne faut pas tomber dans l'abus, comme il est arrivé aux Espagnols chez lesquels cette liberté est devenue licence. Ainsi dans la pièce de *Cuando aca nos vino* (Quand cela nous vint ici), de Lope de Vega, les trois premières scènes de la première journée se passent en Flandre; la quatrième dans une rue de Madrid; la cinquième sur les bords du Mançanarès; la seizième sur les marches d'une église; la vingt-deuxième dans une rue; la vingt-troisième dans une salle de l'appartement de doña Barbara. Dans la *Mayor victoria* (La plus grande victoire), de ce même auteur, la première scène de la première journée se passe dans une campagne, puis dans un champ, dans un palais, etc.; les phénomènes naturels même ont servi. Dans la comédie de Lope de Vega intitulée : *Contra valor no hai desdicha* (En présence de la valeur, il n'y a pas d'infortune), une comète passe sur le

théâtre pour jeter l'effroi dans l'âme de Cyrus qui va combattre ; mais c'est là la moindre des excentricités que se permettent les poëtes dramatiques de l'ancienne école; on pourrait en faire un volume; nous en citerons quelques-unes, prises au hasard, après de courtes recherches. Dans la pièce *Dineros son calidad* (L'argent est qualité), la statue du roi Henry tient le théâtre pendant une très-longue scène. Un ange apparaît dans la *Buena Guardia;* une ombre dans *Las paces de los reyes* (La paix des rois). Dans le *Cardinal de Belen,* le démon du monde est personnifié, ainsi que Rome et l'Espagne, on y voit saint Augustin, saint Damase, saint Joseph, Jésus et Marie; il y a de plus, pour messager des volontés du Très-Haut, un saint Mercurio qui, sans avoir d'ailes aux talons, n'en est pas moins aussi agile que le Mercure de Jupiter. Dans la *Devocion de la Cruz,* un personnage, Eusèbe, qui était mort sans confession, revient sur la terre où il revit momentanément, afin de pouvoir se confesser, condition nécessaire de salut. Dans le *Purgatorio de san Patricio,* Polonia ressuscite pour faire pénitence. Un homme mort au commencement de la pièce reparaît *embozado* (caché sous le manteau) et se montre à l'état de squelette. On y entrevoit le purgatoire, et un personnage qui en revient raconte en 350 vers ce qu'il y a vu

de curieux, après quoi la toile tombe. Dès le début de la pièce dans le *Mejor amigo el muerto* (Le meilleur ami c'est le mort), Lidoro meurt pour reparaître plus tard et remplir, quoique mort, le principal rôle. Cette fantasmagorie est due à trois auteurs et parmi eux se trouve Lope de Vega. Dans *Los tres blazones de España* (Les trois blasons d'Espagne), le merveilleux touche à l'absurde. Don Francisco de Rojas n'a fait que les deux derniers actes, le premier est de don Antonio Coello. Deux saints y jouent le principal rôle. Calahorra, trois fois assiégée et à trois époques différentes, est sauvée par ces bienheureux; la première fois, avant qu'ils ne soient nés, la seconde pendant leur martyre, la troisième après leur mort. Le premier siége est conduit par Pompée, le second par Dacianus, le troisième par le roi de Castille, secondé du Cid. Le démon, sous toutes sortes de déguisements, se montre sur la scène dans un assez grand nombre de pièces; il y pérore, se fait éloquent et dispute scolastiquement avec les docteurs ou même avec les anges; les apparitions, les résurrections, les prédictions, les voix secrètes, la magie, avec ses prestiges, les miracles, la personnification des vices et des vertus, tout est mis en œuvre pour intéresser les spectateurs.

Dans une seule pièce, la *Numancia*, due à la plume d'ordinaire si sage, si retenue et si raisonnable

de Cervantès, pièce qui vient tout récemment d'être traduite, on compte parmi les acteurs le fleuve Duero, un démon, un corps mort, la Guerre, la Maladie, la Faim et la Renommée. Les anciens mystères, préludes curieux de la comédie française, ont peut-être moins abusé du merveilleux que les auteurs dramatiques espagnols. L'emploi de ces moyens pris hors de la nature, est un indice de faiblesse chez les écrivains qui s'en servent et une preuve de mauvais goût chez les spectateurs qui s'en amusent. Sauf très-peu d'exceptions on ne trouve dans ce vaste répertoire aucun caractère fortement dessiné, aucune grande passion habilement tracée, point de nuances délicates, rarement du naturel, mais ce qui lui est opposé, l'enflure et l'exagération.

Les anachronismes y sont fréquents et parfois très-plaisants. Dans la *Venganza de Tamar*, Amon dit à son valet :

Quitadme estas espuelas
Y descalzame estas botas !

Plus loin Absalon s'écrie à l'arrivée :

Que bien penso
Quien las postas invento.

(1) Ote-moi ces éperons et déchausse-moi ces bottes.
(2) Qu'il fut bien avisé celui qui inventa la poste !

Les personnages hébreux y parlent de Mars et de Vénus; Dina joue de la guitare; il y a un bal masqué et dans une pastorale qui fait partie de la pièce, des bergers du nom de Tyrcis, d'Alise et de Laurette. Calderon, dans *El puente de Mantible,* prête à un guerrier le dessein de fouler aux pieds les lys de Clovis. Dans la *Gran comedia, los tres mayores prodigios*, où l'on voit se dérouler successivement l'histoire de Jason et de Médée, de Thésée, d'Ariane et de Phèdre, d'Hercule, de Déjanire et de Nessus, agissent des personnages secondaires du nom de Pantuflo, Flora, Clarin, Clorinde, Laure et Nice; on entend le tambour des coups de canon et de fusil (*tiros*). Il y aurait à en dire long à ce sujet. La plume de ces grands auteurs n'est pas toujours parfaitement pudique. Dans *Garcia del Castañar*, le tableau de l'amour conjugal voudrait un voile moins transparent. Le mot *gozar,* jouir, posséder, est d'un emploi très-fréquent et nos oreilles françaises s'effaroucheraient d'entendre un cavalier dire crûment en face des spectateurs : *La he gozado,* ou la dame lui donner un démenti en s'écriant : *No me ha gozado.*

On rencontre assez fréquemment dans les anciennes pièces espagnoles des pensées hardies qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un pays d'inquisition, précisément à l'époque où elle se

rendait le plus redoutable, mais elle savait choisir ses victimes; d'ailleurs les auteurs mettent ces hardiesses dans la bouche du démon et un ange ou un saint se trouve là pour les rétorquer; or le démon toujours poussé à bout est nécessairement vaincu.

Dans la *Venganza de Tamar* (1), tragédie dont l'action se passe à Jérusalem, le tableau que présente la famille de David n'est rien moins qu'édifiant. Le père et les enfants sont du plus mauvais aloi, tels du reste que les montre la Bible, mais comme on les voit agir et qu'on les entend parler, ils y paraissent encore plus odieux. On trouve entre autres dans la pièce un tableau d'une nudité telle qu'on n'oserait l'exposer sur aucun théâtre. Amnon est le frère de Tamar qu'il aime d'un amour frénétique, purement charnel. Voici la fin de cette scène, qui, si elle ne peut se voir au théâtre, peut au moins se lire :

TAMAR.

Cher frère (et vraiment *cher* tu me coûteras, si tu es cruel envers moi), prince d'Israël, ta protection s'étend sur tous. Mon honneur est un miroir brillant où je me regarde et m'apprécie, si tu réussis à le briser, je ne

---

(1) Dans le tome II, du théâtre de Calderon, édition Rivadeneyra.

m'estimerai plus, et tout ce que tu gagneras ce sera le nom d'amant obscène et sans frein. Je suis ton sang.

AMON.

Je t'aime ainsi.

TAMAR.

Calme-toi.

AMON.

Je ne veux pas me calmer.

TAMAR.

Que veux-tu?

AMON.

Tamar, (t'aimer) (1).

TAMAR.

Arrête!

AMON.

Je suis Amon (*amo*), j'aime.

TAMAR.

Et si j'appelle le roi.

AMON.

Moi, j'appelle l'amour.

TAMAR.

Pour ta sœur!

AMON.

L'amour m'enivre.

TAMAR.

Perfide!

AMON.

Il n'y a pas de perfidie quand on aime.

---

(1) Tamar, amar.

TAMAR.

Et la loi...

AMON.

L'amour n'a point de loi.

TAMAR.

Ton roi.....

AMON.

Mon roi, c'est l'amour.

TAMAR.

Ton honneur...

AMON.

Mon honneur, c'est mon plaisir.

Ici se termine le deuxième acte, et au début de l'acte suivant, Amon chasse violemment Tamar, la haine ayant remplacé l'amour assouvi. Il la qualifie de venin dans une coupe dorée, de beau sépulcre vu extérieurement, de harpie au visage agréable, bien que bête dégoûtante; elle ressemble au basilic qui vomit du poison quand on le regarde. Il la qualifie de fruit de Sodome, douce en dehors et charbon jusque dans la moelle des os, de serpent, de peste, de monstre, et il s'écrie furieux, qu'on la jette à la porte. C'est en vain que Tamar (1) veut le calmer.

Mujer gozada es basura.
Haz que me echen en la calle

(1) On écrit Thamar et Amnon. Tirso de Molina suit la Bible pas à pas, ce n'est que dans le dialogue qu'il l'interprète.

Ya que ansi me has deshonrado,
Lama el plato en que has comido.

Après un long échange d'injures le frère et la sœur se séparent et Tamar fait égorger Amon par Absalon. On le montre mort étendu sur une table au milieu de la vaisselle brisée, un couteau à travers le cou et la pièce continue, pièce véritablement monstrueuse, tissu d'horreur que trop souvent les anciens auteurs dramatiques se plaisaient à mettre sous les yeux des spectateurs.

La presque totalité des pièces se termine par un mariage, très-souvent par deux et quelquefois par trois, lorsque les valets et les suivantes se marient entre eux; dans les pièces à dénouement tragique il n'en est pas autrement. Sur trente-trois comédies de Moreto données dans l'édition de Rivadeneyra, il n'y en a que deux qui échappent à la loi commune; Francisco de Rojas sur trente n'en a que quatre, Tirso de Molina qu'une seule et Alarcon que deux. Aussi les auteurs se félicitent-ils quand il en est autrement. Moreto termine sa pièce intitulée : *Como se vengan los nobles* (Comment se vengent les nobles), par ces deux vers :

Esto se ha hecho sin boda
Que es novedad de comedia.

Francisco de Rojas sollicite des applaudisse-

ments parce qu'il a écrit sa comédie, *Como se vengan las mujeres* (Comment se vengent les femmes)

Sin casamiento y sin muerte;

et Calderon dans le Condamné par l'amour : *El condenado de amor,* dit aussi :

Ya la comedia se acaba
Sin que haya ni un casamiento.

L'amour est donc le sentiment qui règne presque universellement sur le théâtre. C'est une même corde qui vibre, très-capable sans doute de nous émouvoir, mais elle vibre trop souvent. Les auteurs ont mis en scène des amoureux de toutes les catégories, défiants, emportés, volages, jaloux surtout, de cette jalousie méridionale qui conduit la main au poignard ; on y prodigue de grands coups d'épée, rarement mortels. Les scènes nocturnes donnent lieu à des méprises, à des embroglios dont l'auteur fait le nœud de la pièce. En plein jour les hommes se rendent méconnaissables en se cachant la figure sous le manteau (1) ; ils sont alors *embozados*, les femmes se servent dans le même but de la mantille, on dit alors qu'elles sont *tapadas.* Ce moyen très-fréquemment employé, conduit presque toujours aux mêmes incidents : on

(1) Ce qui a valu à ces pièces la dénomination de *comedias de capa.*

s'était méconnu, on se reconnaît, et les mains qui se rapprochent se donnent sur la scène, en se serrant, les arrhes du mariage. Lorsque les amoureux se livrent au charme de parler de leur passion, ils quintessencient l'amour et se perdent dans des phrases dont l'intelligence ne parvient pas toujours à percer les ténèbres.

Autour de ces personnages passionnés qui parlent en dizains, en octaves, et qui échangent souvent des sonnets, qui se séparent pour se rapprocher, qui passent de la défiance à la confiance la plus absolue, qui font succéder la paix à la guerre et la guerre à la paix, se trouvent des pères très-débonnaires, toujours prêts à prononcer sur leurs enfants le *conjungo*. Les mères n'ont presque jamais de rôle dans ces pièces et les filles sont généralement très-émancipées.

Dans le théâtre espagnol les sentiments d'honneur, la générosité, la foi dans la parole donnée, le dévouement à l'amitié, la soumission au souverain, même quand il se fait injuste et oppresseur, impriment à la scène un caractère de grande noblesse et deviennent la source de belles scènes. Les pièces où sont en jeu ces sentiments pourraient constituer un genre distinct, le genre héroïque. On n'oserait pas dire qu'il y a de l'exagération, cependant les auteurs en sont bien près ; ils y touchent même. Les deux exemples les plus remarquables

de l'honneur du mari se trouvent, je crois, chez Calderon, dans la pièce *El medico de su honra* (Le Médecin de son honneur). Don Guttierre acquiert la preuve que sa femme va trahir la foi conjugale, il veut se venger ; le rang du séducteur, un infant, l'empêche de punir cet ennemi de son repos : dona Mencia mourra donc seule. Mais son honneur serait compromis si la faute était rendue publique. La mort qu'il a résolu de donner doit paraître accidentelle. Pourtant s'il veut perdre le corps, il veut sauver l'âme,

No muera el alma, aunque la vida muera.

Il éloigne les domestiques et dona Mencia, qui s'est évanouie, après avoir été convaincue d'infidélité, sinon de fait, du moins d'intention, trouve, en revenant à elle, ce billet qui lui annonce son sort : « L'amour t'adore, l'honneur t'abhorre. L'un te tue et l'autre t'avise. Tu as deux heures de vie, tu es chrétienne, sauve l'âme quand la vie est impossible ». Don Gutierre, masqué (*embozado*), force, le poignard sur la poitrine, un chirurgien à saigner sa femme près de laquelle il le conduit ; la saignée a lieu et dona Mencia meurt après avoir perdu tout son sang. Don Gutierre paraît alors désespéré devant le roi auquel il raconte qu'à la suite d'une saignée, la bande du bras s'étant détachée, la mort s'en est suivie. Le sentiment tragique est

porté très-haut dans cette pièce. Il est bien regrettable que l'auteur ait songé à marier don Gutierre les mains encore rouges de sang.

Dans la pièce du même auteur : *A secreto agravio, secreta venganza* (A secrète offense secrète vengeance) don Lope de Mendoza étend la sienne sur l'amant de sa femme et sur sa femme elle-même, et quand celle-ci est morte il en parle, dans sa feinte douleur, comme du modèle de toutes les vertus.

Ces sentiments d'honneur poussés dans leurs limites extrêmes se trouvent très-bien développés dans la pièce intitulée : *Obligados y ofendidos, y gorron* (1) *de Salamanca* (Obligés et offensés ou l'étudiant de Salamanque). Il en résulte des scènes intéressantes en général très-bien rendues par Francisco de Rojas auquel on doit cette pièce qui se fait lire avec plaisir.

La première scène renferme des détails de séduction qui pourraient blesser notre délicatesse française. *Fenix* (Phénice) dans les reproches adressés à son amant, introduit de nuit dans la maison paternelle, raconte comment, la lumière éteinte, s'est allumé le flambeau de l'amour, qu'elle

(1) On désignait parfois les étudiants de Salamanque sous un nom de guerre; celui de Gorron en était un. Gorron est l'augmentatif de *gorro*, bonnet; sans doute ils étaient coiffés de quelque gros bonnet de forme particulière.

voudrait changer contre le flambeau de l'hymen. L'amant heureux, cavalier de haute naissance, refuse de se marier avec la fille d'un simple hidalgo. Le père survient, découvre le séducteur ; il veut demander vengeance à son épée; mais il est vieux et cet autre don Diègue espère trouver dans son fils un défenseur de l'honneur de sa famille.

Ce fils, étudiant à l'université de Salamanque, se trouve à Tolède à l'insu de son père et il courtise la sœur du comte. Arnesto, frère de ce seigneur, qui s'est retiré à Tolède après avoir souffleté un grand personnage de la cour, tend à don Pedro, tel est le nom de l'étudiant, un guet-apens. Accompagné de cinq *bravos*, il attaque le jeune amoureux qui se défend résolument. Il allait succomber sous le nombre lorsqu'il est secouru par le comte. Les *bravos* fuient, mais Arnesto frappé par don Pedro tombe mort sur le champ de bataille. Le comte, qui a donné asile à l'étudiant et qui a promis d'empêcher la justice de s'en emparer, apprend par l'alcade que son frère est mort de la main de don Pedro, et cependant il ne veut pas violer les droits de l'hospitalité, remettant le soin de venger son frère à un autre temps. Il s'en explique dans une scène qui ne manque pas de grandeur ainsi qu'il sera facile d'en juger.

LE COMTE, *à don Pedro, qui est dans une pièce retirée.*

Hola, cavalier!

DON PEDRO.

Qui m'appelle?

LE COMTE.

Me reconnaissez-vous?

DON PEDRO.

Oui, je vous reconnais. Vous êtes celui qui cette nuit m'est venu en aide.

LE COMTE.

Dites moi? ne m'aviez-vous jamais vu auparavant?

DON PEDRO.

Je ne vous ai jamais vu.

LE COMTE.

Et vous ne savez pas davantage contre qui vous vous êtes battu?

DON PEDRO.

La nuit était quelque peu obscure. Cependant, pour dire la vérité, je soupçonne que c'était avec un frère du comte de Bellflor; mais je ne le sais pas avec certitude.

LE COMTE.

Je puis lever vos doutes. Le mort est bien celui que vous pensez et je suis son frère. Je vous ai tendu la main et donné ma parole de vous secourir, mais qui peut tenir une promesse qui lui est contraire?

DON PEDRO.

Et comment espérez-vous donc vous satisfaire?

LE COMTE.

En vous tuant.

DON PEDRO.

Cela me paraît difficile, mais nous sommes seuls et vous êtes brave, battons-nous.

LE COMTE.

Ce ne doit pas être ici. J'espère avoir une meilleure occasion.

DON PEDRO.

Cherchez-la donc cette occasion.

LE COMTE.

Sachez que je veux d'abord vous sauver.

DON PEDRO.

Faites-moi savoir comment vous voulez, tout à la fois, me prêter assistance et me donner la mort.

LE COMTE.

Voilà de quelle manière j'ai résolu d'agir. Vous secourir ici et vous donner la mort hors de cette demeure. Vous êtes mon hôte et je veux, malgré tout, respecter ma parole. Voici la clef du jardin, vous pourrez facilement sortir par là. Si je cédais au désir de me venger, mon honneur en souffrirait; avant de vous tuer je veux d'abord vous sauver.

DON PEDRO.

J'ai à vous adresser quelques questions. Je vous dois la liberté?

LE COMTE.

Sans doute.

DON PEDRO.

Vous m'avez secouru?

LE COMTE.

C'est vrai.

DON PEDRO.

Soit cruauté, soit hasard, j'ai tué votre frère?

LE COMTE.

Votre épée l'a abattu.

DON PEDRO.

Et vous m'avez sauvé la vie?

LE COMTE.

Je le crois.

DON PEDRO.

De sorte, comte, de sorte qu'il faut payer de ma vie la faute que je viens de commettre en donnant la mort?

LE COMTE.

Rien n'est plus évident.

DON PEDRO.

Allons au plus important. Vous savez que je suis valeureux.

LE COMTE.

Vive Dieu, je vous ai vu combattre à mes côtés, résolument!

DON PEDRO.

Je ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi.

LE COMTE.

Comment l'entendez-vous?

DON PEDRO.

Aller où vous ne puissiez me rencontrer, afin de ne pas lutter de courage avec vous Ce serait me rendre coupable d'une nouvelle offense si l'on voyait l'offenseur se battre à mort contre l'offensé; pour moi, je veux tenter d'apaiser ce grand courroux qui brûle en vous, je vous éviterai; plutôt paraître lâche qu'ingrat!

LE COMTE.

Tout ce que vous ferez ne me calmera pas. Je saurai vous trouver.

DON PEDRO.

Vous n'y parviendrez pas.

LE COMTE.

C'est là une singulière prétention ; songez qu'elle ressemble à de la crainte.

DON PEDRO.

Elle est ici plus honorable qu'une valeur véritable.

LE COMTE.

Nous sommes l'un et l'autre aux deux extrêmes, offensés et obligés : si la rencontre a lieu que devrons-nous faire ?

DON PEDRO.

Nous battre.

LE COMTE.

Allons, sortez ! que l'on ne vous voie pas ici.

DON PEDRO.

Le vrai courage se montre en vous. Je suis votre obligé.

LE COMTE.

Je suis celui que vous avez offensé ; à bientôt ma vengeance !

DON PEDRO.

Je ménagerai votre vie.

LE COMTE.

Je m'attaquerai à la vôtre.

DON PEDRO.

Le ciel sera témoin de ma gratitude. Comment, puisque vous m'aidez, nous séparons-nous ?

LE COMTE.

En ennemis.

DON PEDRO.

Je ne vous ai fait personnellement nulle injure.

LE COMTE.

Non, mais vous m'avez offensé.

DON PEDRO.

Parviendrai-je à vous calmer ?

LE COMTE.

Ne l'espérez pas.

DON PEDRO.

Adieu !

LE COMTE.

Adieu donc ! que le ciel me venge de vous !

DON PEDRO.

Que le ciel fasse de vous un ami !

Quoiqu'il puisse sembler étrange qu'un homme dont le frère vient d'être tué, parle aussi longtemps et discute sur les devoirs de l'hospitalité lorsque le mort n'a pas encore été relevé du lieu de la lutte, il n'en est pas moins vrai que les sentiments exprimés sont très beaux.

Cette scène très-bien dialoguée a une contre-partie qui termine la pièce.

Don Pedro, qui est l'offenseur, devient à son tour l'offensé, par suite de la conduite du comte envers sa sœur ; il l'a surpris dans la maison paternelle, et pouvait le tuer, mais il se souvient qu'il lui doit tout à la fois la vie et la liberté ; c'est pourquoi il le laisse sortir sain et sauf. Une occasion de s'acquitter se présente. Le personnage outragé à

Madrid par le comte, soudoie six *bravos* qui l'attaquent pour le tuer dans un lieu retiré des environs de Tolède. Don Pedro a connaissance de ce guet-apens; il s'embusque et secourt à temps le comte qui lui doit la vie; ayant ainsi payé sa dette, il se fait connaître, « A nous deux maintenant, » dit-il.

LE COMTE.

Eh quoi! celui à qui je dois la vie veut me l'arracher! Il me la payera cher.

DON PEDRO, *masqué.*

Nous voilà seuls; battons-nous.

LE COMTE.

Quoi que vous fassiez, je ne croiserai pas le fer contre vous avant de savoir qui vous êtes.

DON PEDRO, *se démasque.*

C'est moi.

LE COMTE.

Comment, don Pedro, vous ici!

DON PEDRO.

Si je vous ai prié de me faire sortir de prison c'était pour vous sauver la vie et m'acquitter de celle que je vous dois; à présent que nous sommes quittes, je veux un duel à mort.

LE COMTE.

Puisque tel est votre dessein, nous allons nous battre; mais, vive Dieu! combien il va m'en coûter de perdre un si bon ami.

DON PEDRO.

Et à moi de perdre aussi par votre faute un ami pa-

reil à vous; mais il ne saurait en être autrement, puisque tous les deux nous sommes offensés.

LE COMTE.

Que manque-t-il à l'honneur?

DON PEDRO.

La satisfaction.

LE COMTE.

Battons-nous donc.

DON PEDRO.

Battons-nous.

LE COMTE.

Je confie le soin de ma vengeance à la pointe de mon épée! Vive Dieu! vous êtes résolu.

(*Ils se battent.*)

DON PEDRO.

Vive Dieu! vous êtes courageux!

LE COMTE.

Solide de poignet!

DON PEDRO.

Bras robuste!

LE COMTE.

Et ferme le courage.

DON PEDRO.

Rare vigueur!

LE COMTE.

Quelle douleur de vous tuer.

DON PEDRO.

Combien j'aurai de regret de vous donner la mort!

LE COMTE.

Vous avez une bravoure à toute épreuve.

DON PEDRO.

Et vous ne me le cédez en rien.

LE COMTE.

Attendez!

DON PEDRO.

Que me voulez-vous? Pourquoi vous arrêter? Qu'est-ce que cela?

LE COMTE.

Je cherche un moyen de ne pas me battre avec vous et de rester en bonne situation. Vous tuer est par trop rigoureux.

DON PEDRO.

A la bonne heure, mais cherchez-le de manière à ce que, si vous êtes bien, je sois mieux encore.

LE COMTE.

Pourquoi ne pas nous concerter ensemble sur le moyen que je désire trouver?

DON PEDRO.

Je dois être le plus favorisé.

LE COMTE.

Battons-nous donc.

DON PEDRO.

Battons-nous! Luttons contre le sort.

LE COMTE.

Attendez encore. J'ai trouvé le moyen pour moi d'être très-bien et pour vous d'être mieux.

DON PEDRO.

Comment, offensés tous deux, pouvons-nous avoir la meilleure position possible?

LE COMTE (1).

En rendant l'honneur à votre sœur offensée, dont je fais mon épouse.

DON PEDRO.

C'est pour votre sœur Cassandra que j'ai donné la mort à votre frère ; nous nous aimons.

LE COMTE.

Qu'elle soit donc à vous.

DON PEDRO.

Mon amour reçoit sa récompense ; ma sœur recouvre son honneur, celui de mon père va revivre ; je suis satisfait.

Cette pièce est déparée par des invraisemblances grossières, par des exagérations de sentiments et par d'autres défauts encore. Cependant, quoique les personnages soient hors du naturel, ils ont à la scène quelque chose d'héroïque et de grandiose qui n'est pas sans charme.

Le théâtre espagnol a-t-il le reflet du caractère de la nation ? On n'en saurait douter. Les passions en Espagne sont toutes méridionales et impétueuses. Elles se ressentent du voisinage de l'Afrique dont la péninsule a reçu une forte empreinte. Quand elles éclatent, elles se baignent volontiers dans le sang. L'Espagnol est jaloux et vindicatif

(1) Dans une longue tirade le comte se montre touché de la noblesse des sentiments de don Pedro et prend la résolution d'épouser sa sœur. Cette fin est ici abrégée.

par orgueil. Son imagination le rejette souvent par delà les limites de la modération et de la sagesse. Il est superstitieux, aime les cérémonies religieuses, les miracles, l'intervention des saints dans les affaires de ce monde; le merveilleux, sous quelque forme qu'il se présente, lui plaît. Les *Autos sacramentales*, qui sont dans la littérature espagnole ce qu'étaient, quoique beaucoup moins anciens, les *mystères* qui ont précédé nos pièces régulières et qui datent ainsi du berceau de notre théâtre, seraient encore, si on les représentait, reçus avec faveur par un parterre espagnol. Toutes les qualités et tous les défauts de la nation sont mis en lumière par les auteurs dramatiques dont nous cherchons en ce moment à apprécier le mérite. Les plus belles pièces parlent à l'esprit sans toucher le cœur. On ne sait point émouvoir par ces mots qui vont à l'âme, et si beaucoup de situations sont intéressantes, il en est très-rarement de touchantes. Les scènes de reconnaissance ne sont pas ménagées avec art. Une certaine sécheresse de style nuit au charme de la lecture. On cherche le naturel sans le trouver, il faudrait pour plaire plus d'abandon et moins d'esprit.

Malgré ce qu'on dit du théâtre espagnol qui aurait fondé le nôtre, je crois que cette influence a été très-faible et très-passagère. Corneille a sans doute fait des emprunts à Guillen de Castro quand

il a composé *le Cid*, ainsi qu'à Alarcon quand il a écrit *le Menteur* (1), mais hors de là où retrouve-t-on chez lui l'école espagnole? *Les Horaces*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Pompée* ont-ils une teinte empruntée à quelque littérature que ce soit? Reste *Héraclius*, qui n'est pas imité de la pièce de Calderon : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, puisque la pièce de Corneille a été imprimée dix-sept ans avant celle de l'auteur espagnol. Disons-le d'abord, rien n'est plus différent que le plan et la manière dont il est exécuté. On a signalé toutefois cette singularité qui met dans la bouche de Phocas cette pensée d'un ordre si touchant :

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi;
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

De même sens et fidèlement traduite dans ces six vers espagnols :

¡ Ah venturoso Mauricio!
¡ Ah, infeliz Focas! ¿ Quien vió
Que para reynar no quiera

(1) Il est à remarquer que Corneille ne connaissait pas le véritable auteur du Menteur espagnol, la *Verdad sospechosa*, non plus que Voltaire dans ses commentaires. Corneille la croyait due à Lope de Vega et Voltaire à Lope de Vega et à Rojas.

Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Ser lo para morir, dos ?

Cette rencontre ne saurait être le résultat du hasard, et Calderon a copié Corneille. Les critiques espagnols prétendent le contraire, et sans se préoccuper du long intervalle qui sépare la publication des deux pièces, ils s'appuient sur cette circonstance que Corneille savait l'espagnol et que Calderon ne savait pas le français, comme si dans son entourage un ami officieux n'avait pu traduire ce passage et Calderon le déclarer de bonne prise.

Voltaire a donné une traduction sommaire de l'*Héraclius* de Calderon, et il en fait ressortir les beautés et les défauts; les unes et les autres ne se trouvent pas chez le poëte français, qui est clair, sage et mesuré, tandis que le poëte espagnol a fait une monstruosité de sa pièce. On sait que si Corneille est un grand poëte, il est de plus un poëte honnête. Jamais il n'a manqué d'indiquer les emprunts qu'il a faits au théâtre espagnol, et il pousse si loin le scrupule que dans *Don Sanche* il écrit : « Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée : *El palacio confuso*, et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de *Don Pélage* ». Comédie et roman sont tombés

dans l'oubli, et le butin qu'en a retiré Corneille consiste en deux idées qu'il a mises à profit en rédigeant le plan de sa pièce. Depuis *Don Sanche*, que de tragédies s'ouvrent par des scènes d'apparat, entre autres *Tancrède*, et combien en est-il qui se terminent par des reconnaissances, moyen toujours certain d'émouvoir les spectateurs, témoin *Mérope!*

Le Sage, le plus espagnolisé de nos auteurs français, a poussé la modestie jusqu'à se dire simple traducteur de *La traicion busca el castigo* (La trahison cherche le châtiment) dans sa comédie du *Traître puni*. Quoique le plan soit considérablement modifié, il amène du reste les mêmes incidents et la même catastrophe. Le dialogue dans les deux pièces diffère de tous points, très-vif, très-coupé, très-spirituel dans Le Sage; lourd et diffus dans Francisco de Rojas. Le génie français brille dans l'imitation, les qualités et les défauts du génie espagnol se montrent dans l'original.

Il en est de même de Don Félix de Mendoce, *Guardar y guardar se* (Garder et se garder), imité de Lope de Vega; du Point d'honneur, *No hay amigo para amigo* (Il n'y a pas d'ami pour un ami), de Francisco de Rojas; de Don César Ursin, et de *Peor esta que estava* (Cela va de mal en pis), de Calderon. En passant les Pyrénées ces pièces ont changé d'allure et de physionomie.

On peut regarder comme impossible la réussite sur un théâtre français d'une pièce littéralement traduite de l'espagnol, fût-elle choisie parmi les meilleures de l'ancien répertoire. Outre les excentricités du plan, les libertés de langage, les invraisemblances outrées, il y aurait la longueur intolérable de certaines tirades, dans laquelle semble se complaire, sans exception, l'école de Lope de Vega et de Calderon. Il n'est pas rare d'en trouver de 200, de 260, de 300 et même de 360 vers; c'est à ne pas y croire. La plus longue tirade dans Corneille est de 100 vers débités par le vieil Horace et dans Racine de 108 dans la grande scène de Mithridate; mais ce qui choquerait encore plus notre goût, ce sont des aparté de 20 à 30 vers, pendant lesquels les acteurs présents ne doivent savoir quelle contenance tenir; toutefois, le plus extraordinaire de ces aparté est celui qui passe de l'un à l'autre en manière de cascade. En voici un exemple tiré du *Cain de Cataluña* (Le Caïn de Catalogne), de Francisco de Rojas.

LEONOR.

Triste absence!

CONSTANCE.

Tu en souffres, Léonor? Il n'y a pas de plus grands maux que l'amour avec l'absence et la jalousie.

BERINGUEL, *à part.*

J'éprouve une même jalousie pour Constance et

pour Léonor, et je ne sais laquelle est la plus vive, l'une parce qu'elle est plus récente et l'autre parce qu'elle est plus ancienne.

RAMON, *à part.*

Celle que j'adore et celle que j'aimai, souffrent une même douleur.

LE COMTE.

Viens, mon fils.

DON RAMON, *à part.*

Mon âme est divisée en deux parts.

LE COMTE, *à part.*

Beringuel ne cesse de regarder Constance.

BERINGUEL, *à part.*

Pour me venger, cette jalousie suffit; elle calme mes souffrances.

CONSTANCE, *à part.*

Mais comment celle qui n'est pas courageuse peut-elle aimer?

BERINGUEL, *à part.*

La colère est dans l'air.

RAMON, *à part.*

Tout, en amour, est imprévu.

CONSTANCE, *à part.*

Avec l'absence il n'y a rien d'assuré.

LÉONOR, *à part.*

Sans bonheur rien n'est durable.

BERINGUEL, *à part.*

Celui qui m'offense n'est pas un frère.

RAMON, *à part.*

Celui qui m'insulte n'est pas de mon sang.

LE COMTE, *à part.*

Celui qui n'obéit pas n'est pas un fils.

BERINGUEL, *à part.*

Celui qui n'aime pas n'est pas un père.

LÉONOR, *à part.*

Je n'attends qu'une seule consolation.

CONSTANCE, *à part.*

Il n'y a qu'un seul soulagement à espérer.

BERINGUEL, *à part.*

J'espère trouver un adoucissement.

RAMON, *à part.*

Je ne vois qu'un seul remède

LE COMTE, *à part.*

Je n'ai qu'un seul espoir.

LÉONOR, *à part.*

S'il y a des crimes, qu'il y ait châtiment.

CONSTANCE, *à part.*

Qu'il y ait vengeance, s'il y a injure.

BERINGUEL *à part.*

S'il y a jalousie, qu'il y ait des poignards.

RAMON *à part.*

S'il y a absence, qu'il y ait constance.

LE COMTE, *à part.*

La vie est passagère, je suis vieux et avec la mort finissent tout les maux.

Cela dit, les acteurs s'en vont sans parler davantage, et l'acte finit. Cette scène à dialogue rompu fait comprendre combien les personnages sont divisés et combien terrible doit être le dénoue-

ment, mais notre parterre tout entier se révolterait contre une pareille énormité.

Même dans un récit émouvant le narrateur coupe les vers par des aparté singuliers. Dans *Obligados y ofendidos*, Phénice raconte prolixement comment elle a cédé à son séducteur. La moitié des vers est consacrée à un aparté qui fait le plus singulier effet du monde :

Et à peine (terrible circonstance!)
Tu profanas (désir ardent!)
Ma réputation (cruel désastre!)
Lorsque (affreux tourment!)
Satisfait (quelle tiédeur!)
Tu sortis (je le méritais)
De ma chambre (tu es homme)
Pour venir ici (quelle grossièreté!)
etc., etc., etc.

Rien ne paraîtrait plus plaisant sur un de nos théâtres, même sur celui des Folies-Dramatiques.

Nous n'irons pas plus loin, et nous terminerons en disant que les auteurs espagnols de l'ancien théâtre ont pu fournir quelques plans et quelques scènes à nos auteurs dramatiques, sans y laisser leur empreinte. Scarron seul, qui les a suivis de près, n'a rien créé pour la scène française ; Le Sage doit sa célébrité à *Turcaret*, et, sauf *le Cid*, Corneille doit la sienne à ses propres inspirations. Même aujourd'hui, que les règles du goût se sont généralisées, les œuvres de chaque peuple sont

spéciales, elles portent en elles un caractère propre, il s'en dégage un parfum particulier ; la langue, les mœurs, les institutions sociales, les antécédents historiques, la nature du climat, tout sépare les littératures les unes des autres. On n'a qu'une patrie, on n'a aussi qu'une littérature, la sienne.

Les défauts qui déparent l'ancienne comédie espagnole ne lui sont pas particuliers. A l'époque où écrivaient les grands auteurs dramatiques qui sont encore aujourd'hui l'une des plus grandes gloires littéraires de l'Espagne, le théâtre en Europe ne connaissait ni décence dans les termes, ni convenance dans la manière dont les plans étaient conduits. Le poëte Hardy était contemporain de Lope de Vega, et les pièces qu'il a faites, au nombre, dit-on, de plusieurs centaines, sans avoir les beautés des pièces de Lope, en ont tous les défauts. Le grand Shakespeare lui-même a payé sa dette à l'époque dans laquelle il florissait. Corneille, dans sa tragédie de *Théodore vierge et martyre*, a dépassé en excentricité tous les auteurs espagnols, soumettant son héroïne à un viol dans une maison de prostitution où elle est livrée aux outrages des soldats. Scarron est bien plus grossier dans ses imitations du théâtre espagnol que ne le sont les auteurs qu'il imite. Molière se sert souvent de termes qui ne sont pas d'usage dans la bonne compagnie. On les tolère en songeant à l'époque où il écrivait.

Si les auteurs sont de leur pays, ils sont aussi de leur siècle. Pour les juger il ne faut donc pas les mettre en parallèle avec les écrivains dont ils ont concouru à former le goût, maintenant plus exigeant et plus épuré qu'autrefois.

Il faut se reporter au temps où ils vivaient, et se demander si eux-mêmes étaient en progrès sur leurs devanciers. La réponse ne pouvant être douteuse, il en résulte un jugement plus équitable. Les défauts ne font plus saillie, les qualités prennent du relief, et sans qu'il soit nécessaire d'invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes, un verdict favorable est prononcé sur le vu seul des pièces du procès.

Même en constatant la richesse de la littérature espagnole, ce qu'elle offre de plus extraordinaire, c'est la fécondité. Quoiqu'elle se soit surtout exercée sur le drame, elle ne se manifeste pas moins sur les autres genres de poésies. Les Espagnols écrivent en vers aussi facilement et peut-être plus facilement qu'en prose. L'improvisation ne leur cause nulle fatigue et semble naturelle. Nous en avons eu de fréquents exemples pendant nos voyages dans la Péninsule. Cette fécondité est-elle défaut ou qualité, nous ne voulons rien décider, nous contentant de montrer jusqu'où elle peut aller.

La littérature espagnole, après avoir été étudiée

en France avec soin et profit, a été peu à peu délaissée, et si complétement même que vers le commencement du XIXe siècle beaucoup de gens s'imaginaient qu'elle se résumait tout entière dans le don Quichotte de Cervantes, seul ouvrage qui soit vraiment populaire en Europe. Les érudits auraient pu nommer Lope de Vega et Calderon sans pouvoir aller beaucoup au delà. Ce délaissement a cessé.

Le long séjour des Français dans la Péninsule, pendant la guerre de l'indépendance, a rendu la langue espagnole familière à un grand nombre de personnes, et quelques-unes d'entre elles se sont senties disposées à étudier les chefs-d'œuvre auxquels ce bel idiome doit les qualités qui le distinguent et le placent si haut parmi les langues européennes. Il en est résulté quelques travaux estimables, et ils ont suffi pour donner le désir d'étudier plus sérieusement cette grande littérature. Aussi a-t-on vu plusieurs de nos bons écrivains passer les Pyrénées pour aller voir de près les lieux où ont vécu les maîtres de la lyre espagnole. Les ouvrages qu'ils ont publiés à leur retour ont été favorablement accueillis, et il ne pouvait en être autrement, car ils faisaient voyager le lecteur à travers une région littéraire, sinon inconnue, du moins depuis longtemps inexplorée.

Ces excursions à travers l'ancienne littérature

espagnole ne pourront modifier sensiblement notre goût, mais elles serviront du moins à mieux la connaître, et nous accorderons désormais aux auteurs espagnols la part d'estime qui leur est due. On a, suivant moi, grandement exagéré l'influence que ces auteurs ont autrefois exercée sur nous; elle est bien moindre qu'on ne l'a prétendu. A chaque peuple son génie. Si nous progressons, c'est à nous surtout que nous le devons. Aucune littérature étrangère n'a fait école en France. Corneille a imité Diamante, Guillen de Castro et Alarcon; Le Sage, Obrégon, Francisco de Rojas et Luis de Guevara; mais ces imitateurs, non plus que Scarron, que l'on ose à peine nommer après ces deux écrivains, n'ont pas été imités. Florian, qui connaissait également bien les deux langues, étant né d'un père français et d'une mère espagnole, s'est exercé sur les mêmes sujets que Cervantes, sans se rapprocher de la manière de ce grand écrivain. Balzac et Voiture, en prose, et Chapelain, en vers, sans paraître prétendre à l'imitation, ont pris comme d'inspiration l'allure et le style recherché des auteurs espagnols. Défauts et qualités, tout s'y trouve.

Nos véritables maîtres, ceux qui ont formé notre littérature, ce sont les Grecs, soit qu'il y ait quelque rapport entre leur langue et la nôtre, soit que nous ayons compris les règles du beau de la

même manière. Lorsque les novateurs cherchent à nous entraîner à leur suite dans des routes nouvelles, nous ne persévérons pas longtemps à les y suivre. Nous nous modifions sans quitter le genre qui nous est propre ; nous ne saurions nous métamorphoser.

Les anciens poëtes espagnols exagèrent tout ce qu'ils peignent; l'hyperbole leur plaît par-dessus tout, et ils alambiquent si bien la pensée qu'il n'est pas toujours facile de les comprendre ; aussi croyons-nous que beaucoup de gens en parlent et les jugent sans avoir toujours compris ce qu'ils veulent dire. Mais les défauts de ces écrivains s'accompagnent de qualités réelles : l'élévation des sentiments, la grandeur des idées, la gravité, la noblesse. Pour se faire une juste opinion sur la valeur des anciens poëtes espagnols, il pourrait suffire de lire Victor Hugo. Il réunit en lui tout ce qu'ils ont de pire et tout ce qu'ils ont de meilleur. C'est le grand langage et le style passionné de Calderon avec ses élans magnifiques et ses mortelles longueurs; c'est la facilité malheureuse de Lope de Vega et la sage concision de Gracilaso ; c'est l'obscurité de Gongora et la simplicité classique de Herrera, qui s'est si heureusement inspiré des Grecs et des Latins ; mais ce n'est pas quand il s'habille à l'espagnole que Victor Hugo sait nous plaire. Nous préférons qu'il se rapproche

de nos bons auteurs par la correction, tout en désirant qu'il conserve la vivacité de son allure et la richesse de son coloris.

En littérature, les anciens poëtes espagnols sont bien moins nos pères que les poëtes modernes ne sont nos enfants. Ceux-ci connaissent mieux nos écrivains que nous ne connaissons les leurs. Tout ce que nous produisons franchit les Pyrénées, et malheureusement ce qui est mauvais aussi vite que ce qui est bon. Il faudrait séparer le bon grain de l'ivraie, et ce n'est pas toujours facile.

Dans tous les temps, l'Espagne a été féconde en grandes et nobles intelligences, et l'époque actuelle en fait foi. Elle possède aujourd'hui une foule d'écrivains distingués dans tous les genres de littérature; cependant leurs écrits n'ont plus le caractère original des poëtes de l'ancienne école, et ils sont aussi loin des Garcilaso et de Vega, des Alarcon, des Moreto, des Tirso de Molina, des Lope de Vega et des Calderon, que nous le sommes des Clément Marot, des Villon ou des Ronsard. L'ancienne poésie espagnole est teintée d'oriental; il ne faut pas y chercher le naturel, qu'on n'y trouve que bien rarement et à titre d'exception, mais dans leur exagération même, les sentiments dont elle développe le caractère atteignent à un certain grandiose qui touche profondément.

Les poëtes modernes s'inspirent de notre littérature, et cependant ils conservent certaines qualités de l'ancienne école, sans lesquelles ils perdraient toute originalité. Félicitons-les d'avoir abandonné l'hyperbole et l'emphase. Ils ne demandent plus à la phrase que ce qu'elle peut donner.

Parmi les anciens auteurs, il en est un que les poëtes de la nouvelle école ne sauraient trop étudier, je veux parler de Garcilaso de la Vega, le plus pur, le plus correct et le plus harmonieux de leurs poëtes. Il imite Virgile avec un rare bonheur, et son style a la même douceur et la même fluidité. Que ne pouvait-on pas attendre de cet homme, mort à l'âge d'André Chénier, et comme lui de mort violente. Parmi les qualités qui distinguent Garcilaso, la plus éminente est la sobriété; il écrivait difficilement, tandis que d'autres auteurs ont abusé d'une facilité que semble favoriser la langue espagnole.

Cette facilité de produire n'existe au même degré chez aucun peuple, et elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus surprenant. C'est presque à ne pas y croire.

L'*Araucana*, poëme de don Alonzo de Ercilla, est bien supérieur numériquement aux douze fois douze cents vers de *la Pucelle* de Chapelain, car il en renferme au delà de vingt et un mille; c'est

dix mille de plus que les cent chants de la *Divine Comédie*, treize mille cinq cents de plus que les *Lusiades* de Camoëns. Le poëme de Balbuena, le *Bernardo*, n'a pas moins de vingt-deux mille vers; la traduction de la *Thébaïde* de Stace, par Arjona, en renferme tout autant. El maestro Tirso de Molina a composé trois cents pièces de théâtre toutes en trois actes et en vers. Chacune d'elles renferme environ le double de vers d'une tragédie française, et c'est évaluer au plus bas celles de Molina à 3,500 l'une. C'est 300 × 3,500, soit 1,050,000! Moreto a écrit plus de cent pièces pour le théâtre, parmi lesquelles soixante-quinze environ en trois actes ou journées, ce qui fait au delà de deux cent mille vers. Calderon dépasse ce chiffre. On compte que cet auteur a composé trois cent vingt pièces de théâtre, c'est plus que n'en ont écrit ensemble Corneille, Racine, Molière, Crébillon, Voltaire, Regnard, Destouches, Beaumarchais, Chénier et Arnault. Chaque pièce se composant d'environ 3,500 vers, donne un total d'environ 1,200,000 vers, si l'on y ajoute les poésies légères. En présence de ce phénomène littéraire, on serait disposé à penser que Calderon n'a point de rival pour la fécondité; il n'en est rien cependant: un poëte a existé qui seul a composé plus de vers que ce même Calderon, même en ajoutant ceux des écrivains de

l'ancienne école, et peut-être même tous ceux de la nouvelle.

Cet homme est Lope de Vega.

L'Espagne en est fière à bon titre; tout ce qui pouvait être dit sur ce grand poëte a été dit, et plus de trois cents écrivains ont loué et commenté ses œuvres. Parmi eux, le docteur Juan Perez de Montalban, qui a esquissé la vie de Lope de Vega, débute ainsi :

Il était, dit-il, la merveille du monde, la gloire de la nation, le lustre de la patrie, l'oracle du beau langage, le centre de la renommée, le désespoir des envieux, le protégé de la fortune, le phénix des siècles, le prince de la poésie, l'Orphée des sciences, l'Apollon des muses, l'Horace des poëtes, le Virgile des épiques, l'Homère des héroïques, le Pindare des lyriques, le Sophocle des tragiques, le Térence des comiques, l'unique parmi les rares, le plus grand parmi les grands, grand sur toutes choses et en toutes matières. — Cet éloge enthousiaste, personne en Espagne ne le trouvait exagéré.

On compare Lope de Vega à Shakspeare avec lequel il n'a aucun rapport. C'est un génie, et tous les hommes de génie ne le sont que parce que chacun d'eux diffère de tous les autres. Homère est Homère, Virgile est Virgile, le Dante et le Tasse sont le Tasse et le Dante. Il n'y a pour au-

cun d'eux ni première, ni seconde place : on ne classe que les esprits d'un ordre inférieur; tout doit se borner pour eux à des préférences, qui ne peuvent s'expliquer autrement que par les dispositions particulières de ceux chez lesquels elles naissent.

Ce qui élève si haut Lope de Vega dans l'estime des Espagnols, c'est, indépendamment de la souplesse de son talent et de la richesse de son imagination, une facilité d'écrire qui s'est exercée sur les sujets les plus divers : poëmes, drames, odes, discours en vers, élégies, pastorales, églogues, idylles, chants sacrés, allégories, éloges en vers, chants funèbres, épithalames, prologues en vers, traductions de psaumes, romans en prose entremêlés de vers, épigrammes, dizains et jusqu'à des chansons et des énigmes. Ce don de produire et de produire vite était tel que Lope de Vega a pu faire dire à la fin de l'une de ses pièces, la *Moza de cantaro* (1), par le personnage qui adresse au public, en terminant, le compliment d'usage : « Ici se termine cette comédie, laquelle, si l'auteur perd son procès, peut en appeler à mille cinq cents autres. Oui, il a écrit mille cinq

(1) La servante à la cruche, c'est-à-dire celle qui approvisionne d'eau le ménage.

cents pièces, ce qui peut bien lui valoir son pardon pour celle-ci. » Mais ces mille cinq cents pièces ont été suivies de beaucoup d'autres.

On lit dans la préface d'un livre espagnol, imprimé en 1604, qu'à l'âge de 42 ans les vers qu'il avait faits pour le théâtre remplissaient vingt-trois mille feuilles de papier. En 1618, lui-même assure qu'il avait composé huit cents comédies; en 1620, neuf cents. En 1629, quand il publie la vingtième partie de ses œuvres dramatiques, il parle de dix-sept cents, et Perez de Montalban, son ami, assure qu'en 1635, année de sa mort, il en avait écrit dix-huit cents, auxquelles doivent être ajoutés quatre cents *autos sacramentales* ou drames sacrés; le tout indépendamment de soixante mille vers qui composent le volume de ses poésies légères. Don Antonio Gil de Zarate, dans son Manuel de littérature (2e partie), dit que les œuvres complètes de Lope de Vega s'élèvent à cent trente-trois mille pages et à vingt et un millions de vers. Telle était sa facilité à composer, qu'il a déclaré avoir écrit plus de cent pièces en vingt-quatre heures de travail, réparties sur deux jours :

Y mas de ciento, en horas veinte y cuatro
Pasaron de las musas al teatro.

La vie tout entière de Lope de Vega n'a pu être qu'une longue improvisation, et il est permis

de croire qu'il ne s'est jamais donné la peine de corriger un seul vers.

Pour ajouter à l'étonnement que doit faire naître une pareille fécondité, il faut se rappeler que Lope de Vega a eu une jeunesse orageuse et dissipée; que devenu prêtre il en a rempli les devoirs avec un zèle admirable. Combien de journées perdues pour la composition poétique ! Que ce grand homme laisse prise à la critique, qu'il ait abusé de sa facilité pour produire des écrits faibles et diffus, personne n'en doutera. S'il en était autrement, il cesserait d'appartenir à l'humanité, car il aurait pour lui, tout à la fois, et la quantité et la qualité. Malgré tous ses défauts, il n'en est pas moins, comme auteur dramatique, ainsi que l'a dit Cervantes, le maître du théâtre espagnol.

Écrire deux mille deux cents pièces, faire le plan de chacune d'elles, tracer des caractères, trouver des dénoûments, enfin les faire représenter : quoi de plus extraordinaire! Toutes sont écrites en vers et en trois actes ou journées. Il est bien vrai que l'unité de lieu et l'unité de temps ne sont pas observées; mais cette licence, regardée naguère en France comme une énormité, n'en est plus une aujourd'hui. Pour ajouter à la difficulté de composition il est bon de savoir que dans ces comédies il existe des stances, des sonnets, des *letrilles* avec refrain, des redondilles et

autres pièces ayant toutes une facture particulière. Les grandes répliques sont en outre régulièrement divisées en sizains, octaves et dizains, de sorte que, indépendamment de la nécessité de créer et de conduire une pièce, il faut faire d'un tout, en apparence unique, une véritable mosaïque de morceaux de facture très-souvent différente.

Les poésies non dramatiques de Lope de Vega renferment plusieurs grands poëmes, et ils y figurent pour plus de treize mille vers. Le nombre des pièces détachées (*poesias sueltas*), dans les œuvres choisies seulement, dépasse trois mille et aucune ne ressemble à l'autre. Lope de Vega a voulu s'excuser de sa prodigieuse fécondité; il servait, a-t-il dit, son public en raison de ce que son public valait; mais il nous semble que si cet auteur eût voulu faire autrement, il n'aurait pu y réussir. Sa nature était de faire vite, et sans doute le travail, loin de rien ajouter à la perfection de ses œuvres, leur aurait nui.

Si nous adoptions le chiffre de vingt et un millions de vers, donné par don Antonio Gil de Zarate, il en résulterait que les œuvres poétiques de Lope de Vega formeraient mille sept cent cinquante volumes in-8°, de 400 pages à 30 lignes la page; si Eugène Sue, Alexandre Dumas et Georges Sand eussent écrit leurs romans en vers, ils n'au-

raient accompli qu'une faible partie de la tâche immense que Lope de Vega a su remplir seul.

Mais ce chiffre est évidemment exagéré. En admettant que le nombre des pièces de théâtre écrites par Lope de Vega soit bien exact, et la preuve semble en avoir été acquise, nous verrons que les deux mille deux cents pièces à trois mille vers en moyenne pour chacune d'elles, donneraient seulement six millions six cent mille vers et les poésies non dramatiques soixante mille; supposons, ce qui est très-probable, qu'il y ait quelques centaines de mille vers perdus, et l'on pourra atteindre à sept millions.

Lope de Vega, ayant vécu 73 ans, a pu travailler en moyenne pendant 55 ans, à raison de 300 jours par an; il a donc fallu que cet homme extraordinaire composât par jour plus de quatre cent vingt vers, ce qui effraye l'imagination. Cette fécondité est une puissance, et personne dans aucune littérature n'a pu en approcher, même de loin; car il faut admettre que certains jours il a dû en écrire deux ou trois fois davantage.

Delille, l'un de nos poëtes les plus féconds, qui a écrit environ soixante mille vers, — et l'on est bien près de les lui reprocher, — n'est pourtant à Lope de Vega, sous le rapport numérique, que comme 1 est à 116, ce qui veut dire, par exemple, que quand le poëte français avait écrit

les six mille vers de son poëme des *Trois Règnes*, le poëte espagnol avait dû en composer sept cent mille, le tout indépendamment du temps employé à tracer le plan des deux cent trente-trois pièces de théâtre pour lesquelles ces vers auraient été faits. Quelle merveille, et que c'est bien là en effet un *monstruo de naturaleza*, un prodige de nature!

SUR DON FRANCISCO DE ROJAS.

Les littérateurs espagnols s'accordent tous pour placer Francisco de Rojas parmi les plus célèbres écrivains dramatiques du dix-septième siècle. Cet auteur est né à Tolède, le 4 octobre 1607. On sait très-peu de chose de sa vie ; l'époque même de sa mort est incertaine ; les uns le font mourir assassiné le 24 avril 1638, les autres, admettant qu'en effet il fut frappé à cette date du poignard, affirment qu'il n'en est pas mort et qu'il a vécu jusqu'en 1660 ; du moins paraît-il prouvé qu'en 1644 il voulait prendre l'habit de Santiago. Beaucoup de grands esprits et de gens du monde se revêtaient ainsi d'un habit religieux pour expier les fautes de leur vie.

Don Francisco de Rojas n'est connu que par ses comédies, on ne sait rien de lui. En voyant l'obscurité profonde qui entoure la manière dont il a vécu, il est permis de croire que sa position sociale a été des plus modestes; autrement, les personnes de rang élevé avec lesquelles il eût été lié en

auraient parlé. Ce qui le met dans l'ombre encore plus complétement, c'est que plusieurs auteurs dramatiques ses contemporains portaient les mêmes noms et prénoms. Il est bien regrettable qu'il en soit ainsi. Si l'on savait dans quelles circonstances ont été écrites les pièces de cet auteur, comment elles ont été reçues, ce qui les a inspirées, les particularités qui en ont accompagné la représentation, l'intérêt s'en accroîtrait notablement, et l'on trouverait peut-être, en lisant quelques-unes d'entre elles, la possibilité de juger plus sainement cet auteur, d'une inégalité tout à fait remarquable dans les productions de sa plume.

Le catalogue de ses pièces, y compris les *autos sacramentales*, s'est élevé au chiffre de quatre-vingts, énorme pour nous, mais modeste si on le compare au nombre total des pièces de Calderon et de Lope de Véga; toutefois on a constaté que toutes ne lui appartenaient pas, et le chiffre s'est abaissé, déduction faite des *autos*, à une trentaine, sur lesquelles trois avec collaboration.

Ces pièces sont fort inégales en mérite, à ce point de montrer deux hommes dans le même poëte : l'un qui s'élève au premier rang, et l'autre qui s'abaisse au dernier. On pourrait mettre cette opinion d'accord en supposant que les plus mauvaises ne sont pas de lui, mais on le reconnaît

toujours à son style fluide et distingué, à sa versification douce, facile et sonore. On lui reproche de l'enflure et le manque de naturel. Il y a bien peu d'auteurs espagnols qui ne pèchent de cette manière. Même dans ses plus mauvaises pièces, on trouve çà et là des pensées élevées. Nul autre n'a un pinceau plus ferme et plus vigoureux. Il donne au caractère de ses personnages une grande énergie et beaucoup de noblesse. On a grandement loué en lui le dialogue, qui est heureusement coupé et très-vif, mais non toujours. Il abuse des longues tirades. Aucune pièce n'en est exempte, et quelques-unes dépassent trois cents vers; quelquefois le dialogue se continue par phrases interrompues et saccadées, qui doivent faire le plus singulier effet; en voici un exemple tiré de Progné et Philomèle, dont Rojas a considérablement modifié l'histoire. Progné, qui dormait, se réveille, et les deux sœurs se trouvent en présence après une longue séparation. Philomèle s'écrie : « Qui est là? — Mais que vois-je? — Qui s'offre à moi? — Philomèle! — Ma sœur, toi ici? — Qui t'amène? — Ce qui m'amène?... — Achève. — Un outrage! — Quel est-il? — L'ignores-tu? — Dis, lequel? — Il te souvient.... — Calme-toi! — De la nuit.... — Grave indice! — Que je sortis... — Douleur affreuse! — Du palais... — Hélas! destin funeste! — Pour porter....

— Soupçon horrible ! — Un papier.... — C'était l'avis ! — A mon époux.... — Ce fut violence. — Marchant vers le signal.... — Il était connu. — Je m'égarai.... — Tu es à plaindre ! — Je trouvai.... — Je comprends ton malheur. — Ton époux... — Sort rigoureux ! — Il voulut.... — Dis-moi son crime. — Voler.... — Ici, sous mes yeux. — Mon honneur.... — Parle. — Je poursuis. Et elle raconte en termes assez peu ménagés comment Térée l'a surprise la nuit; comment, après avoir été déshonorée, il lui coupa la langue; muette pendant deux ans, et retirée dans les montagnes, elle se guérit de sa blessure. Rentrée au palais elle revoit sa sœur, raconte l'outrage qu'elle a subi, et toutes les deux poignardent Térée. Quoiqu'il y ait dans cette pièce bien des inconvenances, elle se fait lire avec intérêt.

La pièce intitulée : *Entre bobos entra el juego* ou *Don Lucas del Cigarral*, est toute d'intrigue. Elle se passe en entier dans les ventas (auberges), et sur les grandes routes. Le caractère de don Lucas est aussi extraordinaire que sa personne. Certaines scènes ont de la vivacité et provoquent le rire. Entre autres excentricités se trouve un accident de voiture qui a lieu dans la coulisse, laissant la scène déserte pendant assez longtemps.

On entend un grand bruit de grelots et de clochettes.

PREMIER DELANTERO (1).

Hue, ho ! Rosse de Sodôme ! hue, bigotte !

DEUXIÈME DELANTERO.

Tape, tape, Perico, sur la devantière.

PREMIER DELANTERO.

Vois donc la grise, comme elle s'écarte.

DEUXIÈME DELANTERO.

Hue donc, mule de je ne sais quoi; fille de je ne sais qui !

CABELLERA (2).

Il va dans les pierres, ce cocher maladroit.

PREMIER DELANTERO.

Pourquoi ne pas mettre pied à terre et courir un peu?

CABALLERA.

Où donc va ce lourdaud, à la boucherie ?

PREMIER DELANTERO.

Je vais chercher ta femme, imbécile !

CABELLERA.

Dis-moi, si tu vas la voir, pourquoi vas-tu si lentement ?

PREMIER DELANTERO.

Je vais suivant ce qu'elle vaut.

DON ANTONIO (3).

Et il n'a pas laissé ces fils avec le curé.

DEUXIÈME DELANTERO.

Arrête, il y a ici un gros tas.

---

(1) Caminante, valet de pied qui marche à côté de l'attelage.

(2) Le *gracioso* de la pièce.

(3) Dans la voiture, continuant à converser.

CABELLERA.

Qu'y a-t-il donc?

TOUS.

Un bourbier.

LA MUSIQUE (1).

Les jeunes fillettes de la cour sont toutes en chemin.
Les unes pour *huete*, les autres pour *alcala*.

CABELLERA.

Arrête, cocher, la voiture est versée.

PREMIER DELANTERO.

L'essieu est brisé.

DEUXIÈME DELANTERO.

Bon! qu'importe?

ANDREA.

Quel agréable délassement!

DOÑA ALFONSA.

Sortez-moi la première; j'étouffe.

CABELLERA.

Voilà une litière, arrêtez-la.

LE COCHER.

Arrête! arrête!

ANDREA.

Voilà un store brisé.

Le portrait de Lucas del Cigarral est assez bien tracé, mais est déparé par quelques grossièretés.

« Don Lucas del Cigarral, dont le nom tout

---

(1) Elle vient à l'improviste pour une seule fois; on ne saurait deviner pourquoi. Il y a là une grossièreté alcala huete (alcahuete) entremetteuse.

moderne, et nullement de race, dérive d'un verger qu'il a planté, est un cavalier maigre, court de taille et large d'épaules. Ses mains n'ont rien d'extraordinaire, ses pieds sont un peu longs avec un coude-pied très-bas et de gros orteils. Il est un peu cagneux, un peu chauve et de plus tout à fait malpropre. S'il chante dès le matin, non-seulement il met en fuite ses propres maux, mais aussi ceux des autres. Dort-il la sieste, il ronfle d'une manière si formidable que, s'il est au Cigarral, on l'entend jusqu'à Tolède. Il mange comme un étudiant, boit comme un Allemand, questionne sur tout comme un seigneur et babille comme un héritier. A chaque parole qu'il dit il ajuste deux ou trois contes, courts à la vérité, mais non pour cela bons. Il n'y a pas d'endroit où il ne dise qu'il a été, et personne ne dit avoir fait une chose qu'il n'assure l'avoir exécutée avant elle. Si quelqu'un déclare qu'il a couru la poste jusqu'à Séville, il s'écrie qu'il l'a courue jusqu'au Pérou ayant la mer au beau milieu. Parle-t-on d'escrime, lui seul s'y entend; lui montre-t-on une épée sans nom de fabricant, il en donne aussitôt le nom. Il a sous le scellé cent comédies qu'il a faites et qu'il garde pour donner en dot à sa fille, si jamais il en a une. Mais quoiqu'il n'ait rien de distingué, qu'il soit méchant poëte, pauvre d'esprit, mauvais musicien, menteur, indiscret, sot

autant qu'on peut l'être, il a un titre à l'indulgence qui fait qu'on devrait lui pardonner ses défauts, c'est d'être si chiche et si avare que le susdit don Lucas ne donnerait à personne ce qui pourrait entrer dans l'œil (1)....... »

Ce personnage, que les critiques espagnols déclarent éminemment comique, va se marier; il ne veut pas se déranger et charge don Pedro, son cousin, de lui amener sa future femme, et afin de se mettre en règle envers le père, il donne à son parent un reçu en bonne et due forme, conçu en ces termes : « J'ai reçu de don Antonio de Salazar une femme pour qu'elle soit mienne, avec ses qualités bonnes ou mauvaises, haute de taille, brune de peau et donzelle de bonnes façons. Je la rendrai telle et aussi entière, chaque fois qu'on me la réclamera pour cause de nullité et de divorce. — A Tolède, le 4 de septembre 1638. » (Suit la signature.)

Il résulte de l'intrigue, qui est assez compliquée, que le parent, don Pedro, garde pour lui la femme destinée à don Lucas. Voici de quelle manière il espère être vengé ; c'est sur la misère qui attend les

(1) Que come tan poco el tal
Don Lucas, que yo sospecho
Que ni áun esto podrà dar
Por que no tiene excrementos.
Cette grossièreté n'est pas traduisible.

deux jeunes époux qu'il compte. — « Donnez-lui donc la main à l'instant, et ma vengeance sera assurée. Elle est très-pauvre, et vous aussi, vous n'aurez pas une heure de paix. L'amour s'éteint, jamais le besoin. Aujourd'hui, après le pain de la noce, ne cherchez pas d'autre pain. Ce soir vous vous vengez de moi, et demain, sans plus tarder, au lieu de pain vous mettrez sur la table de douces paroles pour déjeuner, un serment d'amour pour le dîner, et pour le souper une constance sans terme. Pour habits de gala vous vous vêtirez *d'un bon amour* de Milan, d'un tissu de *ma vie*, doublé d'un *tu m'aimeras.* Et vous pourrez voir tous deux lequel s'est vengé de l'autre. » — On peut juger par cette tirade que si don Lucas est un personnage comique, il n'est pas toujours un personnage plaisant.

Parmi les pièces données par Francisco de Rojas, il en est que la critique traite sévèrement et avec raison. Cependant il n'en est pas qui ne renferment quelques belles scènes et des traits heureux.

Le dénoûment de *No hay ser padre siendo rey* ne manque pas de grandeur. Le roi a deux fils, devenus rivaux ; l'un d'eux meurt, frappé par l'autre ; le survivant a mérité la mort : il allait la subir, quand le peuple le délivre et le monarque, pour être père, abdique en faveur du fils coupable.

L'emploi du merveilleux n'a lieu chez cet auteur que pour deux pièces : Santa Isabel de Portugal, dans laquelle apparaissent des anges, et Nuestra Señora de Atocha, écrite en vieil espagnol. Deux jeunes filles, poignardées par leur père, qui avait voulu les soustraire aux insultes des Maures d'abord vainqueurs, puis vaincus par l'intercession de Notre-Dame de Atocha, sont ressuscitées, et donnent la main à leurs amants, le cou encore ensanglanté.

Don Francisco de Rojas a fourni des sujets de pièces au théâtre français. Thomas Corneille lui doit le plan de *Don Bertrand du Cigarral* (*Entre bobos anda el Juego*); Scarron, *Jodelet, maître et valet* (*Donde no hay agravios no hay celos*); Rotrou, le dénouement de *Wenceslas*, pris dans *No hay padre siendo rey*); Le Sage, *Le traître puni* (*La trahicion busca el castigo*), *Le point d'honneur* (*No hay amigo para amigo*); il a en outre fait une nouvelle, dans *Gil-Blas*, de la pièce *Casrase por vengarse.* Ces emprunts n'ont guère été que des canevas remplis avec un goût sévère qui leur a valu un caractère d'originalité toute française.

Les éloges donnés au drame *Hormis le roi, personne*, également connu sous le titre de *Don Garcia del Castañar* par les critiques espagnols, présentent cette pièce comme un chef-d'œuvre. Ce serait le plus beau fleuron de gloire de Francisco de Rojas, et

elle seule suffirait pour le mettre au premier rang. On déclare qu'elle est hors ligne, que c'est une admirable création et qu'elle ne le cède à nulle autre en beautés ; aucune, assure-t-on encore, n'est plus goûtée ni plus populaire : elle l'est à ce point qu'il n'y a pas de jeune homme passablement élevé qui ne puisse en réciter un passage de mémoire. Il n'est pas de pièce de l'ancien répertoire, choisie parmi les meilleures, qui l'emporte sur elle en mérite littéraire; s'il fallait ne conserver que quatre pièces de l'ancien théâtre espagnol, elle serait l'une d'elles (1). Ces éloges sont-ils mérités? Le lecteur auquel cette traduction est soumise pourra peut-être en juger : la voici dans toute la naïveté de style des temps anciens, simplicité aujourd'hui disparue.

---

(1) Ces quatre pièces seraient : *la Tetrarca* de Calderon, *El desden contra el desden de Moreto, la Verdad sospechosa* de Alarcon et *le Garcia de Castañar* de Rojas.

HORMIS LE ROI, PERSONNE.

(DEL REY ABAJO NINGUNO) (1).

PERSONNAGES.

Don GARCIA, laboureur.
Dona BLANCA, sa femme.
TERESA, servante.
BELARDO, vieillard.
Le Roi.
La Reine.
Don MENDO, courtisan.
BRAS, valet de ferme.
Le Comte D'ORGAZ, ministre du roi, vieillard.
TELLO, son valet.
Deux chevaliers.
Musiciens.
Paysans.

PREMIÈRE JOURNÉE.

TOLÈDE, PALAIS DU ROI (VERS 1342).

LE ROI, *portant le cordon rouge, lisant un placet;* DON MENDO.

LE ROI.

Don Mendo, j'ai vu votre demande.

DON MENDO.

Dites ma plainte. Je vous conjure par elle de me faire chevalier du cordon rouge. Il s'est passé deux mois depuis que j'ai sollicité cette faveur une première

---

(1) Dans les éditions publiées pendant la vie de l'auteur, les scènes n'étaient point indiquées.

fois. Je vous ai servi dix ans dans ce palais, dix ans à la guerre, et vous avez exigé qu'il en fût ainsi pour mériter de porter un insigne que vous illustrez. Je trouve, quant à moi, Señor, que je puis l'obtenir. Autrement, ce serait demander une grâce pour subir un affront. Vous m'avez répondu que vous aviseriez. Je mérite vos bonnes grâces, et dans mon opinion, sans qu'il faille invoquer la noblesse de ma race.

LE ROI.

Don Mendo, appelez le comte.

DON MENDO.

Et quelle réponse faites-vous à ma prière?

LE ROI.

C'est bien, appelez le comte.

DON MENDO.

Le voilà qui entre.

LE ROI.

Éloignez-vous.

DON MENDO, *à part.*

J'ai demandé en toute confiance le cordon rouge, et je ne l'eusse pas fait si d'abord je ne m'étais interrogé sur mes droits.

(*Il se met à l'écart.*)

LE ROI, *au comte.*

Quoi de nouveau?

LE COMTE.

Dans Algésiras on redoute vos armes; Grenade et toute l'Afrique conspirent contre vous.

LE ROI.

Avons-nous de l'argent?

LE COMTE.

Vous verrez, Señor, par ce papier, qu'il se réduit au don considérable avec lequel le royaume vous vient en aide.

LE ROI.

Avez-vous fait l'enquête dont je vous ai chargé secrètement sur don Mendo, dans un but à moi connu? Est-elle terminée?

LE COMTE.

Oui, Señor.

LE ROI.

Qu'en est-il résulté? Faites-moi connaître la vérité.

LE COMTE.

Qu'il est aussi bon serviteur que moi-même.

LE ROI.

Les troupes avec lesquelles il a servi l'État suffiront-elles pour entreprendre cette campagne?

LE COMTE.

Vous serez, Alfonse le onzième, un frein pour réprimer l'arrogance du Maure.

LE ROI.

Je veux savoir, comte d'Orgaz, qui je dois récompenser de leurs services : lisez!

LE COMTE.

Puisse le royaume vous couronner en paix, sur les bords de l'heureux Génil aux sables d'or!

LE ROI.

Que Dieu vous garde, Mars chrétien! Don Mendo, lisez ce papier.

DON MENDO.

Il y est dit ce qui suit : « Pour votre expédition con-

tre Algésiras, voici ce que vous offrent vos vassaux, en hommes, argent et chevaux : Don Gil de Albornoz, dix mille hommes, qu'il nourrira ; celui d'Orgaz, deux mille soldats; celui d'Astorga, quatre mille, et les villes en solderont seize mille. Avec leurs hommes, jusqu'au Génil, marcheront les trois hermandades de Castille. Celui d'Aguilar avec mille chevau-légers, et mille ducats en argent. Garcia du Castañar livrera pour cette campagne cent quintaux de viande salée, deux mille fanègues de farine, quatre mille d'orge, quatorze grands tonneaux de vin, trois troupeaux de son bétail, cent soldats tout équipés et cent quintaux de lard. Si je donne aussi peu, dit-il, c'est que l'année n'a pas été bonne, mais j'offre de plus à Sa Majesté, si elle le veut, le cœur rustique d'un homme dévoué, qui, bien qu'il ne connaisse pas le roi, sait tout ce qu'il lui doit. »

LE ROI.

Quelle loyauté ! quelle richesse ! !

DON MENDO.

Castañar est un nom bien humble.

LE ROI.

Où réside cet homme ?

LE COMTE.

Que Votre Altesse l'apprenne donc. A cinq lieues de Tolède, votre cour et ma patrie, s'étend une contrée herbeuse nommée le Castañar, près de ces monts, dépendance antique de cette impériale Espagne ; c'est là que vit ce laboureur. Au pied d'une froide sierra s'élève un couvent de Saint-François d'Assise, sur qui se réflétèrent les plaies du Christ, car telle fut l'humilité de ce bienheureux qu'il établit toujours ses monastères au

pied des monts. Une vallée s'ouvre dans le voisinage, abondamment couverte de châtaigniers, ce qui lui a valu le nom de Châtaigneraie (Castañar), transmis au couvent et à la demeure de Garcia, où, comme un autre Abraham, il exerce la charité, et le ciel en favorisant ses récoltes la lui rend facile. Sa maison est bâtie près du couvent. Elle est divisée en trois parties, l'une pour sa famille, lieu de réserve où se trouvent les vins et les huiles, ainsi qu'un vaste trésor de grains. L'abondance de froment que Dieu lui envoie est si grande que les silos d'Espagne ne sont que des fourmilières à côté de ses greniers. Dans la seconde partie se trouve un jardin dont les fleurs, filles de la terre et du soleil, sont disposées en étoiles, si variées et si belles qu'il semble, à les voir briller, que la quatrième sphère a donné ses étoiles à cette cinquième (1). La troisième partie consiste en une salle entourée d'une galerie, appuyée sur trois arceaux en jaspe de Saint-Paul. Des balcons vert et or l'ornent, tandis qu'au-dessus du toit, couvert en ardoises, s'élèvent deux globes de fines émeraudes. C'est là qu'il vit, avec son épouse Blanca, de cette douce vie que donne la richesse unie aux délices de l'amour, ne disant rien d'une beauté qu'envierait la terre et dont il ne me convient pas de parler ici. Qu'il vous suffise de savoir que ces grands biens sont la moindre de ses félicités, comparés à son épouse. Il est très-dispos et s'exerce continuellement à la chasse, si vigoureux qu'il peut, dans une lutte, abat-

---

(1) *Quinta*, jeu de mots, signifiant tout à la fois cinquième et maison de ferme.

tre un taureau. Jamais il n'a vu votre visage, et il vous évite, parce qu'il déclare que le roi est comme le soleil, et que sa vue ne peut supporter tant de rayons. Tel est Garcia du Castañar, et je vous garantis, sur ma foi, que s'il faisait avec vous la campagne d'Algésiras, vous auriez à vos côtés la prudence qui tempère, la vérité sans voile, l'intelligence unie à la circonspection, un homme riche sans ambition, un conseiller sans obstination, un héros sans jactance et un laboureur sans malice.

LE ROI.

Homme vraiment remarquable !

LE COMTE.

Je vous assure qu'il réunit en lui toutes les qualités qui font à la cour un cavalier parfait.

LE ROI.

Et jamais il ne m'a vu?

LE COMTE.

Jamais.

LE ROI.

Eh bien, je le verrai. Je veux par moi-même m'assurer de ce qu'il vaut. Moi et don Mendo, seuls avec deux personnes, nous irons chez lui. La distance est courte. Que la fauconnerie se prépare pour que nous fassions croire que nous allons à la chasse ; je pourrai ainsi lui parler aujourd'hui même. En arrivant au Castañar, personne ne devra dire qui je suis. Que vous en semble, comte?

LE COMTE.

Cette précaution me semble ici nécessaire.

LE ROI.

Comte, donnez des ordres pour les chevaux.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

(*Il sort, la reine entre.*)

DON MENDO.

Son Altesse !

LA REINE.

Où donc allez-vous, Señor?

LE ROI.

A la recherche d'un trésor caché dont m'a parlé le comte.

LA REINE.

Loin?

LE ROI.

Au Castañar.

LA REINE.

Et vous reviendrez.....?

LE ROI.

Aussitôt que j'aurai éprouvé le métal dans un creuset.

LA REINE.

L'absence est un grand mal.

LE ROI.

Avant que le soleil couronne le sommet des monts je reviendrai, Señora, revivre près de mon ciel.

LA REINE.

L'absence, c'est la nuit.

LE ROI.

Vous êtes pour moi le jour.

LA REINE.

Vous, mon soleil.

LE ROI.

Et vous, mon aurore.

(*La reine sort.*)

DON MENDO.

Que répondez-vous à ma demande ?

LE ROI.

Je suis satisfait de votre noblesse élevée, et je placerai aujourd'hui même cet insigne sur votre poitrine. Je le donne, don Mendo, pour honorer un homme; en devient-il indigne, elle fait tache et change de couleur. Si j'accordais cette faveur sans qu'elle fût justifiée par le mérite, ma noblesse en serait blessée, et personne ne l'apprécierait plus.

(*Ils sortent.*)

AU CASTAÑAR.

DON GARCIA, *seul.*

O ma belle demeure, habitation d'un homme disgracié qui vit caché depuis le jour où le peuple castillan victorieux, avec une loyauté si opportune, couronna Alfonse au berceau ! C'est là que satisfait, sans désirer ni la cour ni la grandeur, et tout entier livré à la culture de ce domaine, j'abrite ma naissance, d'abord voyageur, puis hôte étranger, puis enfin fixé comme habitant. Ici, riche de biens, je possède une épouse adorée, en qui brille une noblesse éclatante, quoique la source en soit ignorée. Je ne sais rien de son origine, mais je connais ses vertus et j'idolâtre sa beauté. Elle habitait la maison d'un laboureur d'Orgaz, sage aux cheveux blancs. Je la vis, et elle me laissa tel, qu'en

été produit un coup de foudre, cendre le corps et saine l'apparence. Je consultai le comte sur mon mal, et comme il m'assura que dans ma belle épouse se cache un sang illustre, je me mariai et m'honorai en elle, ayant d'abord, comme il était juste, consulté la convenance avant de céder à la passion. Je vis heureux avec elle, bien que je ne sache pas qui elle est et qu'elle même ignore que son mari est noble. Ce secret appartient au comte, qui l'estime et qui l'aime. Blanca, mon épouse bien aimée, se distrait en ce moment avec des personnes simples d'esprit. Elle cueille le jasmin odorant pour en orner son beau front; mais tout annonce qu'elle approche, puisqu'un rire joyeux se fait entendre.

(*Doña Blanca paraît avec des fleurs; elle est suivie de Bras, de Teresa et de Belardo.*)

La Musique.

Elle est blanche comme le soleil,
Comme la neige, non.
Elle est belle et brille
Comme le soleil
Qui paraît le matin;
Comme le soleil
Qui réjouit nos champs;
Comme le soleil
Auprès de qui la neige est noire
Et (noire) la fleur de l'amandier.
Elle est blanche comme le soleil,
Comme la neige, non.

DON GARCIA.

Blanca, épouse chérie, tu es cruelle, songe que

pour donner la vie aux fleurs, tu me sépares de toi, qui es ma vie.

DOÑA BLANCA.

Comment donnerais-je la vie aux fleurs lorsqu'il m'arrive de les fouler aux pieds? Loin de toi, mes amours! ma vie est absente, et telle est mon affection, sachant combien elle est partagée, que, si tu perdais la vie, je voudrais que tu pusses vivre de la mienne.

DON GARCIA.

Il n'existe aucune faveur, aucun avantage qui soit quelque chose si je le mesure à mon amour.

DOÑA BLANCA.

Est-ce donc ainsi que tu m'aimes?

DON GARCIA.

Écoute (1) :

Le moissonneur n'aime pas plus la brise fraîche,
Ni mes semailles l'eau en avril,
Ni mes troupeaux l'herbe du paturage,
Ni les pasteurs les lieux ombragés;

Ni le malade la douce lumière du jour,
Ni les bouviers fatigués la nuit,
Ni les prés fleuris les clairs ruisseaux,
Plus que je ne t'aime, ma douce épouse.

Que si depuis le premier homme, jusqu'à ce jour,
On réunissait tous les amours et qu'on te les offrît,
Telle que je te vois, le mien devrait être préféré.

---

(1) Il n'est pas rare que dans es comédies espagnoles il y ait comme ici un échange de sonnets.

Et bien que je sache, ô ma Blanca, que tu agrées ma foi !
Et que je ne puisse t'aimer plus que je ne t'aime,
Je ne t'aime pas autant que tu mérites d'être aimée.

DOÑA BLANCA.

Les fleurs n'aiment pas plus la rosée
Que boit le soleil dans leurs calices odorants ;
Les bosquets, la neige fondue,
D'abord cristal, puis fontaine ;

La pierre aimantée, le nord glacé,
L'arc-en-ciel, le voyageur quand il pleut,
Une nuit obscure, la trahison odieuse,
Autant que je t'aime, mon doux époux.

Et si grand est mon amour qu'à ton nom seul,
Comme à quelque chose de divin, je voudrais
Élever des autels et l'adorer ; ne t'en étonnes pas,

Car si l'Être éternel ne m'était pas connu
Je ne t'adorerais plus comme homme
Mais te tenant pour Dieu, je t'adorerais comme tel (1).

BRAS, *à Teresa.*

Puisque Blanca et Garcia sont comme de vrais pigeons disons-nous aussi des douceurs ; d'ailleurs, depuis l'autre jour ta petite mine me chiffonne.

TERESA.

Et moi ta prestance, cher Bras.

BRAS.

Gage que je t'aime plus que tu ne m'aimes?

---

(1) L'hyperbole est poussée très-loin dans ces deux sonnets ; cette figure de rhétorique est particulièrement aimée des auteurs espagnols.

TERESA.

Gage que non?

BRAS.

Écoute, Teresa. Depuis que je t'ai vue sur le ruisseau et que je t'ai aidée à tordre les nappes de la table, si bien lavées et si bien tordues que, suivant ce que nous dit certain étudiant, les pauvres plaideurs ne le sont pas mieux, tu es pour moi aussi chère que pour un usurier est la vie d'un cavalier qui lance un juron de *por mi vida* (au moment de se battre).

(*Ils sortent. Entre Tello.*)

TELLO.

L'homme le plus heureux peut encore envier votre bonheur, señor Garcia; chez vous seulement règne le repos.

DONA BLANCA.

Qu'y a-t-il de nouveau, Tello?

TELLO.

Belle Blanca, de qui proviennent tant de jasmins qui parfument vos jardins, le comte vous baise les mains.

BLANCA.

Comment se porte le comte?

TELLO.

Bien à votre service, señora.

GARCIA.

Dites-moi, Tello, que se passe-t-il par là-bas?

TELLO, *à part, à Garcia.*

Ecoutez en secret. Le comte m'a ordonné de vous apporter, aujourd'hui même, et en toute hâte, cette

lettre, sans attendre de réponse. Sur ce, permettez-moi de partir.

DON GARCIA.

Ne vous reposerez-vous pas?

TELLO.

Pour vous, je resterais volontiers jusqu'à demain, mais les personnes qui viennent et qui sont tout près d'ici ne doivent pas me voir. Adieu!

(*Il sort.*)

DON GARCIA.

L'adresse est pour moi. Peut-être me gronde-t-il de la mesquinerie du cadeau que j'ai fait au roi? (*Il lit, bas.*) « Le roi, señor don Garcia, a vu votre offrande et, tout étonné, a demandé ce que c'était que votre seigneurie. Je lui ai parlé de vous comme d'un simple laboureur, sage et réservé. Il va secrètement s'assurer de ce que vous valez en prudence et en raison. Il ne faut pas que le roi sache qui vous êtes; car, quoique j'estime beaucoup la manière dont il gouverne, votre père l'a offensé et je sais que le souvenir qu'il en conserve l'irrite encore. Adieu! Je vous préviens que le roi est celui qui porte le cordon rouge. LE COMTE ORGAZ, votre ami. » — Roi Alfonse, si tu savais qui je suis, comment parviendrais-je à détourner de moi le châtiment qu'a pu mériter mon père mort?

DONA BLANCA.

Cher époux, silence et agitation sont des préludes de tristesse. Qu'as-tu?

DON GARCIA.

Le comte me prévient dans cette lettre que je vais recevoir quelques seigneurs.

DOÑA BLANCA.

Tu le peux facilement, car toute la maison est libre.

(*Entre Bras.*)

BRAS.

De quatre rayons de foudre portant des crins, comètes de race espagnole avec une queue, oiseaux, ou pour mieux dire, coursiers qui marchent bien et volent mal, quatre magnifiques seigneurs, qui paraissent être des chasseurs, mettent pied à terre dans la cour.

DON GARCIA.

Ne paraîs pas savoir que nous connaissions leur arrivée.

TERESA.

Quelle jolie tournure ils ont!

BRAS.

Pardieu, puisque ce sont des élégants.

(*Entre le roi sans cordon rouge; don Mendo seul le porte; deux chasseurs.*)

LE ROI.

Dieu vous garde, bons laboureurs!

DON GARCIA, *à part.*

Je vois celui qui porte l'insigne. (*Haut.*) Cavaliers de haute lignée, Dieu vous comble de biens et d'honneurs! Qu'ordonnez-vous?

DON MENDO.

Lequel de vous est Garcia du Castañar?

DON GARCIA.

Moi, qui suis à vos ordres.

DON MENDO.

Vous avez bon air.

DON GARCIA.

Dieu m'a fait ainsi.

BRAS.

Je suis son maître porcher, et je vaux beaucoup ; voyez si dans mon office je puis faire quelque chose pour vous, et je le ferai de mauvaise grâce, comme vous le verrez par l'œuvre.

DON GRACIA.

Va-t'en, animal.

BRAS.

Le mot animal est de trop.

LE ROI.

Quelle simplicité naïve!... que Dieu vous garde !

DON GARCIA.

Votre personne, dont j'ignore jusqu'au nom, me dispose à l'aimer.

BRAS.

Il est comme un bijou, et moi aussi je l'affectionne.

DON MENDO.

Donnant la chasse à un corbeau, nous sommes venus au Castañar; nous vîmes votre maison, et nous avons voulu la visiter, afin de nous reposer un instant pendant que le soleil quitte notre horizon.

DON GARCIA.

Pour un laboureur de montagne vous trouverez la maison grande, et cependant ce ne sera qu'un logis étroit pour des personnes telles que vous : la bonne volonté du maître suppléera à tout ce qui peut lui manquer.

DON MENDO.

Nous connaissez-vous?

DON GARCIA.

Non en vérité; jamais nous ne sommes sortis d'ici.

DON MENDO.

Nous faisons le service de la chambre du roi, tous les quatre, pour vous servir. Garcia, quelle est cette paysanne?

DON GARCIA.

Ma femme.

DON MENDO.

Jouissez mille ans d'une aussi honorable union, señora, et que le ciel vous donne plus d'enfants que vos mains ne confient de grains à la terre.

DOÑA BLANCA.

Ce ne serait pas peu, sur ma foi.

DON MENDO.

Quel est votre nom?

DOÑA BLANCA.

Blanca.

DON MENDO.

Il convient à votre beauté.

DOÑA BLANCA

Cela ne peut être pour qui expose sa figure en plein air.

LE ROI.

Et moi aussi, Blanca, je désire que vous viviez tous deux de longs siècles et que de vos fils vous voyiez plus de petits enfants que je ne vois d'arbres dans cette sierra, si bien que votre descendance trouve trop étroit tout le pays qu'on peut découvrir de ces montagnes.

BRAS.

Ne dites donc pas de pareilles extravagances; par-

ler ainsi, ce n'est rien dire. S'ils peuplaient ainsi toute la campagne, où donc mes porcs pourraient-ils trouver place (1)?

DON GARCIA.

Mes gens seront pour vous de rustique diversion, mais la circonstance le veut ainsi; acceptez sans façon un modeste régal dans ma demeure; prépare-le, chère Blanca.

DON MENDO, *à part.*

Nomme-la *feu*, Garcia, car elle me brûle le cœur.

LE ROI.

C'est noblesse que d'accepter une offre si courtoise.

DON GARCIA.

Avec la même bonne volonté je servirais Sa Majesté, bien que je ne l'aie jamais vue, et je la servirais avec affection.

LE ROI.

Avez-vous des motifs pour ne pas le voir?

DON GARCIA.

C'est là, Señor, une grande affaire; laissons cela pour un autre jour. — Toi, Blanca, avec Bras et Teresa, allez mettre sur la table quelques bagatelles.

(*Tous les trois sortent.*)

LE ROI.

Je sais que le roi a de vous connaissance.

DON MENDO.

Nous en portons tous deux témoignage.

---

(1) Bras fait une juste critique de l'exagération qui résulte des vœux que font ici le roi et don Mendo.

DON GARCIA.

Le roi.... d'un paysan ignorant (1)?

LE ROI.

Et il apprécie si fort l'offre que vous faites à la couronne d'aller en personne à la guerre d'Algésiras que, si vous vous rendiez à la cour, il vous donnerait à ses côtés le poste le plus envié du Palais.

DON GARCIA.

Que dites-vous? J'aime bien mieux pouvoir parcourir ces collines dès le lever de l'aurore, armé de l'arquebuse, suivant à travers le pâturage la compagnie de perdrix que font lever mes chiens, avec l'espoir d'en voir quelques-unes tomber sur la terre. Quand je les aperçois, semblables à une nuée grisâtre, battre l'air dans leur vol, me montrer leurs pattes rouges, et que j'ai pu en atteindre trois ou quatre, je jouis en regardant mes chiens tout essoufflés me rapporter les blessées, au son de ma voix qui les excite. Ils me les abandonnent encore palpitantes, et après les leur avoir ôtées de la gueule je cherche à découvrir par où le plomb a pénétré à travers la plume, puis je rentre au logis aussi fier que le comte, quand vainqueur, il revient de la guerre à Tolède. On les plume à la maison, on les flambe sur la braise; mises à la broche, avec six doigts de jambon, il suffit de trois à quatre tours pour en faire comme une pastille de feu et une cannelle du Brésil. Teresa s'en empare, les assaisonne avec huile, vinaigre et poivre et les met sans autre façon sur ma table bien dressée

(1) Don Garcia sait, par la lettre du comte d'Orgaz, qu'il est en présence du roi, mais il croit que don Mendo est le souverain réel.

où par la grâce de Dieu nous en mangeons, ma femme et moi, chacun une; car il n'y a rien qui soit meilleur que deux perdrix pour deux. Nous en détachons parfois un morceau, que nous donnons à Teresa, plutôt pour vexer Bras que pour la régaler. Puis je jette à mes chiens le squelette décharné, et je jouis lorsque j'entends le bruit qu'ils font avec leurs dents en brisant les os. Après avoir porté dans le cristal transparent, et d'une main sincère, une santé à ma chère Blanca, qui m'en rend raison avec l'eau d'une claire fontaine, nous quittons la table en causant de choses et autres, non sans avoir rendu grâce à celui qui nous donne la nourriture de chaque jour. Voilà la vie qu'on mène au Castañar et ce que les rois ne peuvent me donner, en honneurs et en richesses (1).

LE ROI.

Comment donc alors, si vous aimez tant votre habitation, avez-vous offert au roi d'aller à la guerre en personne?

DON GARCIA.

Vous ne le comprenez pas, pardonnez-moi; le roi est de tout homme d'honneur, lorsque la nécessité l'ordonne, le maître privilégié de la vie et de la fortune. Il veut à présent, d'un cœur brûlant de courage, aller en Andalousie pour extirper l'hérésie, sans armée et sans argent. C'est pourquoi, dépourvu de toute arrière-pensée d'ambition, je lui ai fait mes offres pour accom-

---

(1) Il est inutile de montrer combien ce long morceau est déplacé et combien ces perdrix pèsent lourdement sur le spectateur.

plir mon devoir et parce qu'il en a besoin. Comme une chose qui lui est due j'ai mis en outre ma vie à sa disposition, et n'ai pas attendu qu'il me la demande.

LE ROI.

Ainsi, la guerre terminée, vous ne resteriez pas au palais.

DON GARCIA.

Je vis ici plus au large et avec plus de tranquillité.

LE ROI.

Il est possible que le roi vous donne un poste des plus élevés.

DON GARCIA.

Serait-ce bien qu'il donnât à un paysan la place qu'un autre mérite davantage?

LE ROI.

Le roi peut choisir pour ami celui qu'il veut; c'est son droit.

DON GARCIA.

Bien que le roi puisse le faire, il ne l'obtiendrait pas de moi. C'est une amitié périlleuse, et je sais que celui qu'il aime est aussi celui qui a le moins de sécurité. J'ai toujours entendu dire que par là, l'homme aimé du roi court plus de risque que celui qui en est haï, parce que l'un se laisse aller à la confiance et que l'autre se tient sur ses gardes. J'ai eu un père, très-fidèle sujet, qui m'a dit souvent, me donnant de sages conseils, qu'il tenait pour certain qu'un roi est comme le feu, qui de loin réchauffe et qui brûle de près.

LE ROI.

Plus d'un disent aussi qu'il peut, comme Dieu, faire

avec l'argile que l'on foule aux pieds un homme illustre, vénéré des plus difficiles.

DON GARCIA.

Beaucoup l'ont fait d'argile qui plus tard l'ont brisé.

LE ROI.

C'est que l'œuvre était imparfaite.

DON GARCIA.

Parfaite ou imparfaite, que peut donner le rci à un homme qui ne désire rien?

LE ROI.

Des grâces.

DON GARCIA.

Et des châtiments.

LE ROI.

L'autorité.

DON GARCIA.

Et des soucis.

LE ROI.

La richesse.

DON GARCIA.

Et des envieux.

LE ROI.

La faveur.

DON GARGIA.

Et des ennemis. N'insistez pas sur cela ; je sais ce qui me convient, et je ne donnerais pas pour changer d'état un pouce de terre du Castañar, soit dit sans offenser en rien ces splendeurs royales; mais ce qui importe maintenant c'est d'ordonner la collation.

(*Il sort.*)

LE ROI, *à part.*

Le comte ne l'avait pas flatté; il est même au delà de ce que je croyais.

DON MENDO.

La maison est charmante.

LE ROI.

Tout à fait. Que trouvez-vous ici de mieux?

DON MENDO.

Si je dois confesser la vérité à Votre Altesse, c'est la beauté de la femme de Garcia.

LE ROI.

Elle est belle.

DON MENDO.

Elle est céleste. C'est un ange pur comme la neige.

LE ROI.

Serais-ce là de l'amour?

DON MENDO.

A qui la beauté peut-elle paraître mal?

LE ROI.

Couvrez-vous, Mendo! Que faites-vous? Je veux ici tenir mon rang secret.

DON MENDO.

Vous voilez complétement l'éclat de vos rayons, Alfonse, satisfait d'être vénéré pour vous-même, et cela, si complétement, que vous avez quitté le cordon rouge de votre poitrine pour mieux vous cacher et donner ainsi un nouvel éclat à ma personne.

LE ROI.

Couvrez-vous donc, il importe qu'on ne nous connaisse pas.

DON MENDO.

Me voilà donc richomme, et désormais, à compter d'aujourd'hui, je suis pour vous un grand d'Espagne (1).

LE ROI.

Puisque je l'ai dit, je ne peux pas retirer ma parole.

(*Vient doña Blanca.*)

DOÑA BLANCA.

Si vous voulez faire collation, entrez, Seigneurs, la table vous attend, couverte de fleurs comme un printemps.

DON MENDO.

Et que devez-vous nous donner?

DOÑA BLANCA.

Pourquoi voulez-vous le savoir? Vous mangerez ce qu'on vous donnera ou vous resterez à jeûner, puisque vous ne payez pas. Rien ne manque dans la maison d'un laboureur, Seigneurs: du fromage, du moût de raisin, des olives et du pain blanc, que Térésa et moi avons pétri, de plus une table bien dressée; tout cela donnerait de l'appétit à un mort. Il y a aussi le raisin précoce d'une jeune treille, et dans du miel blanc et vierge, des aubergines de Tolède, des perdrix marinées, puis une hure de sanglier, entourée d'une gelée de fruits; elle est laide à voir, mais il faut tirer parti de tout. Il y a encore un jambon cuit au vin et un saucisson épicé qui disposera à ce que l'on fasse raison d'un petit vin clairet; deux canards et de la viande salée de tous les animaux qui vivent dans ces montagnes. Les fibres de

(1) On sait que les grands d'Espagne ont seul le privilége de se couvrir devant le roi.

leurs chairs ressemblent pour la couleur à des œillets sans feuilles, rouges comme de la soie cramoisie, et si déliées qu'on pourrait les filer au rouet.

LE ROI.

Allons, Blanca.

DOÑA BLANCA.

Entrez, hidalgos, et bon profit.

(*Le roi et les deux chasseurs entrent.*)

DON MENDO.

Blanca, qui peut te voir sans désirer d'être ton amant?

DOÑA BLANCA.

Entrez, et taisez-vous, Señor.

DON MENDO.

Je donnerais tout ce dont tu viens de parler pour un plat que volontairement assaisonnerait ton amour.

DOÑA BLANCA

Dites-moi, courtisan au cordon rouge, ce qui dans ma maison vous plaît, pour que je le cuisine.

DON MENDO.

Ta main.

DOÑA BLANCA.

Un pied (1) de vache à la sauce tomate vous paraîtrait bien meilleur. Que Dieu sauvegarde ma main, *amen*, et qu'il ne vous plaise pas de la mettre en hachis! Personne n'aura le désir de hacher et rehacher menu comme chair à pâté la main d'une paysanne pour qu'un seigneur la mange.

---

(1) Les pieds de devant des grands animaux se nomment la main, *mano*.

DON MENDO.

Il suffirait d'un bon vouloir pour que mes lèvres la savourent.

DOÑA BLANCA.

Pardonnez-moi. Saint-Pierre est bien à Rome; et si vous ne le savez pas, apprenez Señor, que c'est à mon mari seul que je sers ce plat, et il me le paye bien, sans détours ni flatteries.

DON MENDO.

Moi, par ce que je suis et ce que je ressens, je te la payerais aussi.

DOÑA BLANCA.

Sur une meilleure marchandise exercez vos vaines tentatives. Les Gitanos n'acheteront jamais la femme de Garcia, car elle est rude et sauvage.

DON MENDO.

Et belle comme une fleur.

DOÑA BLANCA.

Si vous voulez savoir d'où je suis, d'Orgaz, Señor, pour vous servir.

DON MENDO.

Je soupçonne que tu es du ciel (pour la beauté) et de la montagne pour la rigueur.

DOÑA BLANCA.

Les femmes de mon pays ne sont pas des sottes; déjeunez, et bon appétit!

DON MENDO.

Tu ne me comprends pas, chère Blanca.

DOÑA BLANCA.

J'entends très-bien votre refrain. La femme d'Orgaz, sur ma vie, n'est pas de tous points stupide.

DON MENDO.

Par tes yeux aimés il faut que tu m'entendes, femme d'Orgaz!

DOÑA BLANCA.

Restons en paix ; entrez : tout le monde est déjà assis, et soyez plus courtois.

DON MENDO.

Et toi, moins sévère.

DOÑA BLANCA.

Puisque vous ne le voulez pas, attendez; hola! Garcia ; mon mari!

(*Don Garcia entre.*)

DON GARGIA.

Que voulez-vous, mes doux yeux?

DOÑA BLANCA.

Faites entrer ce seigneur, qui ne veut pas en finir avec ses contes à dormir debout (1).

DON GARCIA, *à part.*

Si le conte dont parle Blanca était de la part du roi un conte d'amour, je serais à tout jamais malheureux; mais Alfonse vient ici pour me faire honneur, cela ne peut être. Il ne pourrait pas rendre en méchanceté ce que je lui fais en bons offices. Sans doute il ne veut pas entrer, pour ne pas s'asseoir avec ses serviteurs; je veux le lui dire de manière à ce qu'il ne comprenne pas que je le connais. (*Haut.*) Entrez, Señor, et faites-moi la grâce de prendre ne fût-ce qu'une bouchée de la collation ; elle vous est offerte de bon cœur, sans la payer,

---

(1) *Cuento de calamos;* un conte qui ne finit jamais.

et qu'elle vous fasse plus de profit que le morceau (de la pomme) d'Adam.

(*Bras paraît portant un plat couvert contenant quelque chose à manger.*)

BRAS.

Un des cavaliers m'envoie vous dire qu'il vous attend.

DON MENDO.

Eh quoi, Blanca, es-tu donc si cruelle !

(*Il sort.*)

DOÑA BLANCA.

Ainsi m'aime Garcia.

DON GARCIA.

Est-ce donc le conte ?

DOÑA BLANCA, *à part.*

Il se montre opiniâtre, mais on peut compter sur la femme d'Orgaz ; elle saura répondre.

(*Elle sort.*)

BRAS.

Ils sont tous à table, et je veux, à l'écart et assis, manger ce que j'ai pris, sans que Térésa me voie. Qu'un homme se rassasie bien seul ! Bois ! Bras, bois !

UNE VOIX, *dans l'intérieur.*

Buvez !

UNE AUTRE.

Volontiers !

LE ROI, *aussi de l'intérieur.*

Cavaliers, déjà le soleil s'incline vers l'océan.

DON GARCIA.

Mangez encore. Il est de bonne heure, remplissez bien vos estomacs.

LE ROI.

Ces cavaliers veulent chasser l'oiseau en rase campagne.

DON GARCIA.

Vous pourrez alors revenir à la maison?

LE ROI.

Il n'est pas possible de vous obéir.

DON GARCIA.

Je puis offrir à chacun de vous un lit moëlleux avec des oreillers garnis de fleurs et des draps neufs de toile de Hollande.

LE ROI.

Votre désir serait pour nous un ordre, Garcia; mais nous ne pouvons y céder. Dès demain matin nous commençons tous notre service de la semaine auprès du roi; il faut nous rendre au Palais. Adieu, Blanca! adieu, Garcia!

DON GARCIA.

Que le ciel vous garde!

LE ROI.

Un autre jour nous parlerons plus à loisir.

(Il sort.)

DON MENDO.

Ma belle fermière, souviens-toi de ma souffrance.

DOÑA BLANCA.

Cavalier, c'est une histoire qu'il faut régler avec Garcia.

DON GARCIA.

Que dites-vous?

DON MENDO.

Que le ciel vous donne à tous deux vie et contentement.

DOÑA BLANCA.

Adieu, Señor, celui du conte.

DON MENDO.

Je me sens mourir ; adieu !

DON GARCIA.

Adieu ! Et toi, belle comme le jour, viens, viens au jardin, il donne une douce paix à ma vie, qui ne se consume ni dans les angoisses du solliciteur qui brigue la faveur mal assurée d'un maître indifférent, ni dans les honneurs qui tardent, ni dans l'espérance qui s'égare, ni dans l'ambition hautaine de celui qui avec un cœur de diamant cherche à la guerre un ennemi ou sur les mers l'étoile du Nord. Quelle envie pourraient éprouver ceux qui ce soir du Castañar se rendent à la cour ; et pourtant, j'en jure par tes yeux divins, Blanca, mon adorée, ce jour est celui où pour la première fois j'ai connu les ennuis.

DOÑA BLANCA.

D'ou naissent tes mécontentements ?

DON GARCIA.

De ce conte de courtisan.

DOÑA BLANCA.

Allons au jardin, frère. Tout cela ne sont que des contes sur des contes.

DEUXIÈME JOURNÉE.

(AU PALAIS.)

(*Sortent la reine et le comte.*)

LA REINE.

Votre étrange récit m'a attendrie, et je vous promets d'agir de manière à obtenir la grâce de l'un et de l'autre. Son Altesse m'a intéressée en faveur de Blanca et de Garcia, d'un côté la beauté et de l'autre le courage; puisque par un concours extraordinaire de circonstances ils se sont unis, les fils, comme les pères, paraissent nés sous une même étoile.

LE COMTE.

Il n'est pas bien avéré que le comte ait fait partie de la conspiration. Don Sancho de la Cerda étant parvenu à sortir de sa prison, se mit à fuir avec Blanca, alors âgée seulement de deux ans. J'étais en ce moment général sur la frontière d'Aragon, où la Cerda voulait se retirer avec sa fille. Après une longue journée, il tomba malade dans une petite bourgade, si malheureusement que, malgré mes soins, en deux jours, il paya sa dette à la mort; je lui fis donner secrètement la sépulture et, ému de pitié, j'ordonnai à un soldat de conduire l'innocente orpheline à Orgaz, et un laboureur l'éleva jusqu'au jour que Garcia l'épousa, cédant tout à la fois à mes conseils et à son amour. Sans doute le ciel a voulu que tous les deux se rapprochassent pour confondre avec leurs destinées le sang et la destinée de leurs parents.

LA REINE.

Je vous promets d'obtenir leur pardon.

(*Bras entre.*)

BRAS.

Pardieu, pour le chercher je me suis glissé partout comme un moine, sans appeler, et je l'ai enfin trouvé. Je baise les pieds et les mains à Votre Seigneurie.

LE COMTE.

Sois le bienvenu, Bras.

LA REINE.

Quel est cet homme?

LE COMTE.

Un valet de Garcia.

LE REINE.

Qu'il approche.

BRAS.

Quelle superbe beauté! C'est elle qui a des yeux! Mais si vous êtes la comtesse, vous devez avoir (en amour) un bien triste sort.

LE COMTE.

Quoi de nouveau par là-bas, mon garçon?

BRAS.

Comme au Castañar n'arrivent pas les estafettes de Milan, je ne sais rien de nouveau. Et par ici qu'y a-t-il sur la guerre?

LE COMTE.

Je m'occupe à réunir des fonds.

BRAS *remet une lettre et une bourse.*

Je vous les donne de bon cœur pour jouir de la paix dans mon pays; quand je dors en sûreté mon cœur se

dilate bien plus que si j'étais en Flandres derrière un rempart ou dans un char de la Manche.

LA REINE, *qui a lu la lettre.*

Il écrit bien ; d'un style grave et concis.

LE COMTE.

Il est distingué.

LA REINE.

A mon avis il faut l'être beaucoup pour trouver à la cour quelqu'un qui le loue.

(*Entre don Mendo.*)

DON MENDO.

Son Altesse vous attend.

LA REINE.

Le cordon rouge vous sied bien.

DON MENDO.

C'est par votre entremise que le roi m'a fait cet honneur.

(*La reine sort.*)

LE COMTE.

J'ai eu aussi quelque part dans cet heureux événement.

DON MENDO.

Vous me donnâtes ce cordon ; j'ai fait la demande et vous l'information. Hier, comte, j'ai accompagné Son Altesse, et il m'accorda cet insigne en allant au Castañar — (*à part.*), où j'allai libre et d'où je revins tout autre.

(*Tello entre.*

TELLO, *au comte.*

Le roi vous demande.

LE COMTE.

Attends-moi ici, Bras.

BRAS.

Lisez le petit billet.

LE COMTE, *à don Mendo.*

Veuillez entretenir cet homme jusqu'à mon retour.

BRAS.

Je suis de trop ici. Dépêchez-moi sans plus tarder. Le palais et ses odeurs sont faits pour les seigneurs, et non pour un grossier paysan.

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

(*Il sort avec Tello.*)

DON MENDO.

Je veux connaître cet homme.

BRAS.

Pourquoi ne pas parler! Comment vous êtes-vous trouvé au Castañar, hier soir, Señor?

DON MENDO, *à part.*

J'offrirai, dieu d'amour, mille holocaustes sur tes autels; si dans ce paysan je puis trouver un remède à mes maux. Ah, Blanca, que de tourments je ressens pour toi! Plût à Dieu que je ne fusse jamais allé au Castañar et que mes yeux ne t'eussent jamais vue. Plût à Dieu qu'avant d'accompagner Alfonse à ta demeure j'eusse reçu la mort, frappé par le fer recourbé de l'Africain; plût à Dieu, Garcia, que l'aspic beau et cruel que tu sers et qui cause ma douleur, je pusse aussi le servir! Je donnerais mon rang et ma fortune pour voir Blanca un seul jour, dussé-je même garder ses troupeaux.

BRAS.

Que diable avez-vous donc, Señor, vous sautez,

vous bondissez, vous avancez, vous reculez, vous êtes piqué de la tarentule ou vous êtes de amoureux.

DON MENDO.

Amour, puisque tu me donnes une boussole, je veux savoir de cet homme si je pourrais voir Blanca. — (*Haut.*) Comment te nommes-tu?

BRAS.

Moi! Bras.

DON MENDO.

D'où es-tu?

BRAS.

De la ville d'Ajofrin pour vous servir.

DON MENDO.

Et tu es de bonne souche?

BRAS.

Des Bras de Castille.

DON MENDO.

Je le sais déjà.

BRAS.

Oui, c'est vrai, je suis de vieille souche bien que peu riche puisque je proviens d'un Noël du jour de la Nativité.

DON MENDO.

Tu as bonne tournure.

BRAS.

Merveilleuse. Regardez quel pied parfait. Ne suis-je pas sain comme un néflier, et ces yeux est-ce du limon?

DON MENDO.

Et tu es très-discret, Bras.

BRAS.

Pour cela à l'extrême, persuadé que tout pauvre diable en sait plus que moi.

DON MENDO.

Si tu veux me servir à la cour, tu verras combien je t'apprécie.

BRAS.

Cavalier, bien que je sois un peu simple, je sais aussi raisonner; si vous avez quelque chose à m'ordonner tâchez un peu d'en finir (1).

DON MENDO.

Prends cette petite bourse, Bras.

BRAS.

Mais, pour Dieu, vous voulez vous moquer de moi. C'est pour voir si j'avance la main.

DON MENDO.

Ce sont des écus.

BRAS.

Je le crois; cependant, pour en être plus sûr, je veux voir au fond ce qu'il y a. C'est bien de l'argent, et je conclus de là que vous attendez de moi quelque chose, puisque vous me payez si bien pour me faire parler.

DON MENDO.

Je veux seulement que tu me dises comment je puis voir ta maîtresse.

BRAS.

Est-ce pour le mal ou pour le bien?

DON MENDO.

Pour lui dire ce que je souffre et que mon cœur l'adore.

BRAS.

Je vous plains par ce que je sens moi-même au cœur,

(1) Tâchez un peu d'accoucher; *acabe ya de parillo.*

tout rude qu'il est : l'amour l'a fait comme un crible. Je veux vous donner un moyen qui vous sera profitable. Cette nuit mon maître Garcia va à la chasse du sanglier. Blanca vêtue l'attend sans se garder, et si vous entrez par le balcon, vous la trouverez à moitié endormie : elle y reste jusqu'à l'aube à l'attendre. C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'on laisse sa belle au logis pour chercher ailleurs que cruelle.

DON MENDO.

Tu ne me trompes pas?

BRAS.

La chose est si certaine que de nuit, en certaines occasions, pour ne pas frapper à la porte et ne pas déranger Teresa, j'entre par le balcon, à l'aide d'une corde que Belardo laisse attachée aux barreaux de fer ; je grimpe comme une chèvre et je la trouve sans difficulté, seule, attendant Garcia jusqu'au jour, la tête appuyée sur l'un de ses bras.

DON MENDO.

Par toi, l'amour promet un remède à mes maux.

BRAS.

Qu'il le fasse donc !

DON MENDO.

Je t'offre un meilleur salaire.

BRAS, *à part.*

Cela n'est pas être un entremetteur.

DON MENDO.

Cette nuit, Blanca, j'entrerai pour te voir, foi d'Espagnol. Pour arriver au soleil il faut escalader jusqu'aux nues.

(*Il sort. Entrent le roi et le comte.*)

LE ROI.

L'homme est tel, que j'ai résolu, avec votre approbation, de l'emmener à cette campagne et de l'anoblir.

LE COMTE.

Il est prudent et courageux. En lui brillent les qualités convenables pour faire un capitaine, et je sais que sa sagesse et sa valeur suppléeront à ce qu'il lui manque en expérience.

LE ROI.

Puisque vous vous faites sa caution, mes gens l'accueilleront volontiers. On sait que vous ne proposez au roi personne qui n'ait du mérite. Faites-le venir demain, comte.

(*Il sort.*)

LE COMTE, *à part.*

Quoique vous vous en affligiez, je sais qu'à l'occasion vous faites voir quel est le sang qui coule dans vos (1) veines.

BRAS.

Dépêchez-moi donc, Señor; je n'attends plus que cela.

LE COMTE.

Bras, dites à Garcia que j'ai reçu l'argent qu'il a offert en don; vous pouvez partir sur cela; je le verrai bientôt, ou je lui répondrai un autre jour.

(*Il sort.*)

---

(1) Ferdinand IV, père d'Alfonse XI, était un prince cruel et emporté; après sa mort la régence fut très-agitée, et ce fut alors que le père de Garcia et celui de Blanca furent compromis. Alfonse fut aussi un affreux tyran.

BRAS.

Voilà un message bien insignifiant pour une si longue attente, et n'est-ce pas le cas de dire ici que long enfantement et accoucher d'une fille est la manière particulière de dépêcher les gens à la cour?

(*Il sort.*)

(*Don Garcia sort en tenue de chasseur avec poignard et arquebuse.*)

GARCIA.

Bois touffus, si riants le jour, combien vous êtes sombres lorsque Morphée plonge la nuit dans les eaux du Léthé jusqu'à ce que paraisse l'épouse de Tithon (1) couronnée de plumes et de roses! Alors vient Mars qui domine la vie et qui dispose l'esprit aux luttes sanglantes, faisant succéder la guerre à la chasse. Je suis la foudre vivante de vos hôtes farouches, et je m'essaye, excité par le sang qui coule dans mes veines, à devenir pour Algésiras la foudre du Castañar. Nourri dans vos grottes et dans vos solitudes, Alcide espagnol de ces monts, dans ma lutte contre les brutes qui les tyrannisent, chacun de mes doigts est une massue. Ce pays étant pour moi prodigue de chair et abondant en cire, je dois donner la mort aux loups et à l'ours, pour les punir de leurs vols et pour que le chevreau et la simple brebis n'aient pas à souffrir quand le pirate de la montagne se jette furieux sur le timide troupeau pour le dévorer; si j'accours au combat les chiens peuvent rester oisifs sur le lieu de la lutte et les bergers, confiants dans mon courage, étendre

(1) Le texte dit l'Épouse de Phaéton.

paresseusement leurs membres lorsque couchés, parmi les fleurs, le soleil ouvre leurs yeux. Si j'ai protégé le troupeau et attaqué le corsaire, leurs pieds, qui foulent la bande vorace, y trouvent au réveil plus de loups que d'herbe. Quel rucher, où se fabrique sans nulle défense, dans de vrais alvéoles, cette douce et blanche liqueur, mérite plus qu'on le défende contre les ours? C'est pour cela que, grâce au plomb à temps employé, les abeilles sur ces gais pâturages ont eu un ennemi de moins. Au moment même où le soleil allait disparaître, il s'empara de deux ruches et les porta près d'une fontaine aux eaux cristallines pour noyer les abeilles qui travaillaient à leurs rayons, afin d'avaler avec sécurité le miel mêlé à l'eau pure, mais il laissa troublée l'eau de cette claire fontaine (avec son sang). Cette nuit un sanglier est descendu vers ce paisible ruisseau, breuvage de cristal, à l'aide de la lumière que Cinthie emprunte à Apollon (1). Je le regardai face à face, pendant qu'avec ses défenses d'ivoire, véritables couteaux d'acier, il se faisait place à travers les cistes et renversait tout dans le sentier; mais une balle, prompte comme l'éclair, guidée par la lumière, lui traversa la tête, et l'écho répéta en même temps dans la vallée le bruit de l'explosion et ses cris de douleur. Quoique laids, ce seront deux trophées que je suspendrai à ma porte, après que Blanca aura de son petit pied foulé leur nuque velue; pour une telle faveur ils pourraient dire que, même après la mort, un cadavre peut avoir un sort heureux et que, dans les circonstances les plus dures, les brutes connaissent encore

(1) Cinthie pour la lune.

le bonheur. Mais un bruit m'annonçait qu'un sanglier venait à moi ; le voilà qui rebrousse chemin et fuit en toute hâte. Son oreille aura saisi quelque bruit lointain, car à très-grande distance il peut entendre la charge descendre dans l'arquebuse ou les plombs que sur la colline rassemble ma main. Lorsque la laie et le sanglier entendent siffler la balle ou vibrer la corde (de l'arc), ils ont des ailes pour fuir (1).

(*Don Mendo paraît suivi d'un valet portant une échelle.*)

DON MENDO.

Est-ce pour cela, amour-tyran, que tu m'as conduit de l'enceinte de Tolède dans ces montagnes, pour me perdre dans ce triste maquis ; mais que peut-on attendre d'un aveugle qui choisit pour guide un autre aveugle ! Je me suis muni d'une échelle avec l'intention de pénétrer dans ton firmament, Blanca, et je l'aurais prise encore si, au lieu d'être une rude montagnarde, tu étais une déesse dans le séjour du tonnerre, sans honneur et sans époux pour te protéger. J'agirais de même que dans ce sombre abîme si, belle Blanca, au lieu d'être une créature humaine, tu étais une pure étoile, bien que la terre se réduisît en poudre et que le ciel s'élevât en fumée.

DON GARCIA.

Le bruit que font ces gens est parvenu à ce vaillant animal avant d'arriver à mon oreille.

DON MENDO.

Pendant la lune d'octobre les chasseurs ont coutume

(1) Quel monologue ! 86 vers de 11 et de 8 syllabes, 13 de plus que le récit de Théramène dans *Phèdre*.

de se mettre à l'affût du sanglier. Je vais appeler. Holà! de la montagne!

LE VALET.

Holà! hao! ho!

DON GARCIA.

Peste soit d'eux! que cherchent-ils? Pourquoi appellent-ils ainsi?

DON MENDO.

Le Castañar est-il loin d'ici?

DON GARCIA.

En deux enjambées vous y serez.

DON MENDO.

Nous nous promenions dans ces montagnes, et nous avons perdu la route.

DON GARCIA.

Ce petit ruisseau suit le chemin.

DON MENDO.

Quelle heure est-il?

DON GARCIA.

Près de minuit.

DON MENDO.

D'où êtes-vous?

DON GARCIA.

De l'enfer; allez en paix, señor, et ne troublez pas davantage ma chasse; autrement je me fâcherai.

DON MENDO.

Jusqu'à quand la lune éclaire-t-elle?

DON GARCIA.

Jusqu'à ce qu'elle se couche.

DON MENDO.

Voyez ce que c'est que le paysan dans ses champs.

DON GARCIA.

Ce que le courtisan est à la cour.

DON MENDO.

Et en effet pourrait-on s'y tromper ?

DON GARCIA.

Et en effet il n'y a pas à s'y tromper.

DON MENDO.

Vous êtes terrible.

DON GARCIA.

Vous ne savez pas bien ce que c'est que de troubler un homme en pareille occasion.

DON MENDO.

Qui êtes-vous?

DON GARCIA.

La foudre de ces montagnes, Garcia de Castañar. Jamais je ne cache mon nom.

DON MENDO, *à part.*

Amour, puisque tu te fais miséricordieux, retiens-le ici pour qu'il ne contrarie pas mes projets, et que de retour chez lui il ne ruine pas mes espérances ; je veux voir Blanca, donne-moi tes ailes afin d'arriver plus vite. — (*Haut.*) Dieu vous garde.

(*Il s'en va.*)

DON GARCIA.

Bonne nuit. — Je viens de perdre une excellente occasion ; il n'est plus possible de la retrouver, et je vais rentrer chez moi en traversant le col de la montagne. Puisque je pars, sortez de vos grottes, couples féroces, descendez en paix dans le vallon, et vivez tranquilles cette nuit : votre plus grand ennemi s'éloigne et va reposer, non sur de durs rochers, mais dans un lit moelleux, après

avoir déposé ma fierté et changé mes manières, dans les bras de mon épouse. L'Argus de la nuit et le Polyphème du jour (1) les trouveront tendres ou farouches, car, à bien voir, en moi se cachent deux cœurs, l'un de cire molle, l'autre de dur acier; le doux pour mon logis, le rude pour la montagne.

(*Il s'en va.*)

AU CASTAÑAR, DANS LA MAISON.

(*Doña Blanca entre avec Teresa, qui met une bougie sur un meuble.*)

DOÑA BLANCA.

Cours rapide, froide nuit, pour qu'avec l'aurore mon Garcia revienne trouver le repos. Que ta lueur ramène plus vite le jour; que le ciel s'éclaire, et Phaéton, en m'accordant sa lumière désirée, verra dans son char la première amante qui abhorre la nuit.

TERESA.

Il vaudrait bien mieux, señora, attendre ton absent couchée, tes bras reposeraient bien mieux sur la fine toile de Hollande. Je vous assure, par mon *credo*, que si Bras était mon mari, et lui aussi n'est pas encore revenu de Tolède, je l'attendrais en ronflant.

DOÑA BLANCA.

Mes devoirs sont plus grands.

TERESA.

Et je lui donnerais des gourmades s'il faisait du bruit en rentrant. Si tu veux attendre ton mari jusqu'à

---

(1) La lune et le soleil.

ce qu'il rentre, du moins ne reste pas debout. Je vais aller appeler Belardo, pour qu'il t'entretienne pendant ta veille. Mais le voilà, il vient.

(*Belardo entre.*)

BELARDO.

Puisque je vois briller ici le soleil pendant la nuit, Castañar est devenu l'antipode de l'Espagne.

DOÑA BLANCA.

Belardo, asseyez-vous.

BELARDO.

Couchez-vous, señora.

DOÑA BLANCA.

Dans ce calme si un corps sans âme dormait, ce ne serait pas attendre l'aurore.

BELARDO.

Qu'attendez-vous?

DOÑA BLANCA.

Mon âme.

BELARDO.

Et je la blâme comme mal avisée, puisqu'elle va dès le crépuscule à la montagne et vous laisse là jusqu'au jour.

BRAS, *chante du dehors.*

Oui, je viens de Tolède,
Ma Teresa !
Oui, je viens de Tolède
Et non pas de France.

TERESA.

Allons, voilà mon gars qui revient.

BELARDO.

Je vais lui ouvrir la porte.

TERESA.

Avec ta permission, je veux lui demander par le balcon ce qu'il me rapporte.

BRAS.

Si le basilic est bon
Meilleure est la croix de Calibaja.

(*Teresa ouvre la fenêtre qui donne sur le balcon.*)

TERESA.

Comment arrives-tu, Bras?

BRAS.

En marchant.

TERESA.

Que me rapportes-tu de la ville comme preuve d'affection?

BRAS.

Je vais te le dire en chantant :

Je te rapporte de Tolède
Pour que tu te réjouisses
Un galant, ma Teresa,
Vert comme une noix.

TERESA.

Que le diable t'emporte mille fois! Voyez quel beau corset, quel riche collier!

DOÑA BLANCA.

Que te rapporte-t-il?

TERESA.

Un charmant cadeau. Un galant vert comme une noix.

DOÑA BLANCA.

Ce sera savoureux.

BRAS.

Eh bien, qu'est-ce donc, Teresa? Je suis mort? Comment, tu ne m'embrasses pas?

TERESA.

Certainement; pour les choses que tu me rapportes.

BRAS.

Femmes, vous êtes des démons. Qui aimes-tu le mieux?

TERESA.

Bras.

BRAS.

Donc je te rapporte ce que tu aimes le mieux.

DOÑA BLANCA.

Il a raison. Allons, asseyez-vous tous. Dis-nous ce que tu as vu à Tolède?

BRAS.

J'ai vu un tas de maisons et grand nombre de désœuvrés; dans des rues belles et laides de la boue à boisseaux, le ciel par échappées (1), et l'on assure qu'il a beaucoup de dédain sur de belles figures, des aubergines en été et des cousins en automne.

DOÑA BLANCA.

Et à la cour, rien de nouveau?

---

(1) *Ver el cielo por cerbatana.* Voir le ciel comme par une sarbacane, espèce de long tuyau étroit. Les rues de Tolède sont très-étroites.

BRAS.

Vous avez un désir malicieux d'entendre des satires, je le vois, mais ma plume n'est pas une plume de cour (1). On peut sur d'autres sujets, señora, vous divertir jusqu'à l'aube. Quant à l'absent, que Dieu le sauvegarde.

DOÑA BLANCA.

A celui de vous trois qui devinera mon énigme je donnerai un vêtement de drap, celui de couleur d'écarlate que j'ai fait l'an passé (2). Je demande donc à Teresa quel est l'oiseau sans mère, que le père ne peut voir, non plus que son fils, qui naît après la mort de son père?

BRAS.

Il doit avoir des guêtres et un caban.

DOÑA BLANCA.

La chose est claire; dites le mot les uns après les autres.

TERESA.

Le coucou.

BRAS.

La chouette.

BELARDO.

Il n'y a pas d'oiseau auquel se rapporte mieux tout cela que le phénix, puisqu'il naît des cendres de son père.

---

(1) Il y a ici un jeu de mots : *corte*, cour, et *corte*, taillé. Plume mal taillée pour parler de la cour.

(2) *Ojaño*, ce mot formé de *año*, année, ne se trouve pas dans les dictionnaires.

DOÑA BLANCA.

C'est en effet le phénix.

BELARDO.

J'ai gagné.

BRAS.

Et moi, comme toujours, j'ai perdu.

BLANCA.

Je ne puis te donner ce que tu ne mérites pas d'avoir.

BRAS.

Voyons! à celui qui me dira lequel de tous les vices est le plus coûteux je donnerai un petit goret.

BLANCA.

Je crois que c'est le jeu.

BRAS.

Tu te trompes, Blanca; c'est sûr.

TERESA.

Je dis, moi, que c'est l'amour qu'on a pour les femmes.

BRAS.

Tu te trompes aussi. Et toi, Belardo.

BELARDO.

L'homme qui aime la chasse est celui qui est exposé à faire la perte la plus irréparable, la plus grande et la plus douloureuse. La moralité de la fable d'Actéon le prouve.

BRAS.

Tu te trompes aussi. Pour moi, sans aucun doute, le vice le plus coûteux est celui de l'ivrogne, dont le vice ne peut se comparer avec nul autre, car, si pauvre

qu'il devienne, de tout ce qu'il a dépensé à boire, il ne peut rien recouvrer.

(*Don Garcia s'annonce du dehors par un coup de sifflet.*)

DOÑA BLANCA.

Entends-tu, Bras? Allons, mes amis, allez ouvrir, c'est mon âme. Garcia vient de bonne heure; plaise à Dieu que ce soit pour le mieux!

(*Elle va au-devant de lui.*)

DON GARCIA, *de l'extérieur.*

Bonne nuit, gens fidèles!

BRAS.

Soyez le bienvenu, señor.

(*Entrent don Garcia, qui dépose son arquebuse contre un meuble, puis Bras, Teresa et doña Blanca.*)

DON GARCIA.

Comment as-tu été reçu à Tolède?

BRAS.

J'ai remis ta lettre au comte, et il m'a dit qu'il te répondrait.

DON GARCIA.

C'est bien. Épouse aimée, n'auriez-vous pas été mieux couchée. Qu'attendiez-vous?

DOÑA BLANCA.

Que vînt le jour; attendre comme d'habitude faisait la déesse, mère diligente d'amour quand elle laissait là ses rets, afin que son chasseur trouvât dans ses bras délicats une plus douce prison; lien étroit d'amour qui retenait captif l'amant auquel elle donnait une part de son cœur et de sa couche; mais moi, avec des droits plus grands, chasseur qui l'emporte sur l'autre, je

ferai aussi des rets de mes bras, et pour que tu y tombes je mettrai, pour t'attirer, non un farouche sanglier, mais une tourterelle fidèle qui pleurait son époux. Tu vas céder à ces liens légitimes, et tes oreilles entendront sur le cirque de plume, non la voix des fauves de la montagne, mais de doux roucoulements. Je pourrais me plaindre de ce que tu t'éloignes la nuit pour chasser dans la montagne, mais je t'aime si tendrement que quand tu reviens je sèche mes larmes, et ma satisfaction est alors si grande que je devrais te remercier des soucis que tu me donnes.

DON GARCIA.

Belle Blanca, blanc rameau couvert en mai de fleurs, à côté des riches couleurs de ton teint le Guadarrama est la noire Ethiopie. Blanca, auprès de toi la flamme du brillant soleil est obscure et le cristal transparent une vile ardoise; tu es un miracle de beauté (1). Quand par nécessité je m'éloigne et que je te laisse affligée, il ne m'est pas possible de te dire combien je souffre de cette séparation; quand je reviens vers toi, repentant de t'avoir quittée, en vain ton cœur attristé se montrerait sans pitié, comment pourrait-il dans un bonheur ineffable punir un époux passionné? Nous sommes blessés par les mêmes flèches et enchaînés par les mêmes nœuds. La vigne et l'ormeau n'unissent pas plus étroitement leurs rameaux que nous nos cœurs, chère Blanca. Viens, rien ne plaît tant à l'amour que de prier l'amant qui a des désirs. Et bien que je n'apporte pas à cette lumière d'em-

(1) Il est difficile de pousser plus loin l'hyperbole. « Tu es, dit-il, le résultat le plus extraordinaire du pouvoir de la beauté. »

prunt le sanglier hérissé de poils, frappé avec mon arquebuse, ni l'ours voleur que j'ai vu s'emparer dans le verger de deux ruches, puis baigner son mufle dans le liquide sucré, je mets à tes pieds pour tapis, comme trophée, au lieu de sanglier et d'ours, beaux de leur laideur, une âme et des désirs passionnés. Et il me semble, Blanca, quand je songe à ce que tu vaux et à ce que je t'offre, que mon offrande est à peine digne toi.

BRAS.

Hein ! Teresa, vive Dieu !

TERESA.

Qui te prend donc, Bras?

BRAS.

Barrabas, jusqu'à ce que le curé nous donne à tous deux la bénédiction. Un mari assure son salut dans ce qui compromet le salut d'un autre, avec la peine à laquelle se condamne celui-ci, celui-là trouve son salut.

TERESA.

Comment donc?

BRAS.

En montrant de l'amour pour sa femme et en multipliant.

TERESA.

Ceci, Bras, c'est travailler dans la vigne du Seigneur.

BLANCA.

Déshabillez-vous, mon bijou aimé, pour que je vous donne, filé de ma main, un vêtement plus odorant que le romarin; et je vous jure qu'il est plus fin que ne l'est d'ordinaire la toile de Hollande. Quand le linge est blanc, les fleurs d'avril ne sont pas nécessaires pour le parfumer. — Venez, vous autres.

BRAS.

J'ai toujours entendu dire que l'on pouvait juger de l'amour d'une femme par le linge du mari.

TERESA.

Il est aussi reconnu dans la Sierra que celui qui va à la cour sans rapporter de joyaux à sa dame n'a ni amour ni honneur.

(*Ils sortent.*)

DON GARCIA, *seul.*

Que les riches et les puissants de la terre envient ma bienheureuse demeure couronnée de délices, si féconde en vrais plaisirs, que les divinités profanes et ambitieuses, convoitent mon sort heureux ; quand je vois Blanca, sa beauté n'est-elle pas le dernier terme du désir !

— Mais que vois-je, grand Dieu !

(*Don Mendo ouvre brusquement le balcon ; il voit Garcia, et se cache le visage dans son manteau.*

DON MENDO.

Vive Dieu !... Que vois-je ! c'est Garcia du Castañar ! Courage, mon cœur ! C'en est fait. Celui qui se confie à un vilain ne doit pas attendre un meilleur résultat.

DON GARCIA.

Hidalgo, s'il est vrai qu'on peut l'être quand on commet une action aussi basse, si quelque besoin pressant vous porte à me voler, dites-moi ce que vous voulez, et je vous promets, sur ce que je vaux, que vous quitterez ma maison, satisfait de ma propre main.

DON MENDO.

Laissez-moi sortir, Garcia.

DON GARCIA.

Non certes, pas avant que je sache qui vous êtes; montrez-moi votre visage à l'instant ou la balle de cette arquebuse ira traverser votre poitrine.

DON MENDO.

Faites attention de ne pas vous tromper en ce qui me concerne. Si je vous tiens pour mon égal parce que vous me dominez par la raison, je l'emporte sur vous en rang et en naissance. — (*A part.*) Que le cordon qui se croise sur ma poitrine porte témoignage de ce que je suis.

(*Il se découvre.*)

DON GARCIA, *qui croit reconnaître le roi, laisse tomber son arquebuse.*

(*A part.*) Dieu du ciel, c'est le roi, et il sait que je le reconnais. Honneur et loyauté! que faire? Où est le remède? Ce que voudrait l'honneur, ce que je dois au roi le défend.

DON MENDO.

(*A part.*) Que c'est bien là faire acte de vilenie. Il me craint ou me respecte. Auprès d'un homme de basse naissance ma force aurait pu suffire; et voilà donc celui dont le comte exaltait le courage; après tout c'est un vilain. — (*Haut.*) Vous me trouvez dans votre maison, je ne puis ni le nier ni fuir, mais si j'y suis entré cette nuit.....

DON GARCIA.

C'était pour me voler mon honneur. Est-ce donc ainsi que vous payez la dette de l'hospitalité que vous avez reçue de Blanca et de moi? Le monde pourra voir la différence de nos procédés : offensé, je vous vénère, et vous, qui n'avez reçu de moi que des preuves

de fidélité, c'est par des offenses que vous me récompensez.

DON MENDO.

Il ne faut pas avoir confiance dans ce paysan offensé, puisque je puis me défendre.

(*Il veut s'emparer de l'arquebuse.*)

DON GARCIA.

Que faites-vous? Laissez cette arquebuse à terre, et remarquez que si je m'y oppose, c'est que je ne veux pas que vous pensiez qu'elle influe en rien sur l'issue de cette affaire. Il me suffit de voir sur votre poitrine ce cordon rouge, entouré par le soleil de Castille; il brille, et mes yeux sont éblouis de sa lumière.

DON MENDO.

Vous m'avez donc à la fin reconnu?

DON GARCIA.

Jugez-en par les effets.

DON MENDO.

Celui qui est né ce que je suis ne peut donner satisfaction. Que faut-il faire?

DON GARCIA.

Partir et prier Dieu qu'il contienne vos désirs; surtout ne revenez pas au Castañar, puisque je ne puis confier qu'à Dieu seul le soin de me venger de vos folles entreprises.

DON MENDO.

Je vous tiendrai compte de cela, Garcia.

DON GARCIA.

Je ne veux point de vos faveurs.

DON MENDO.

Que le comte d'Orgaz ne sache rien de ce qui arrive.

DON GARCIA.

Je vous le promets.

DON MENDO.

Adieu donc !

DON GARCIA.

Qu'il vous garde et me mette ainsi que Blanca à l'abri de vos entreprises.

DON MENDO.

Votre femme....

DON GARCIA.

N'en dites rien, señor; vous seul avez tout fait. Je sais quelle femme j'ai.

DON MENDO.

Ah Blanca, je me meurs! Quel contraste! celui que j'ai offensé me ménage, et quand je t'adore tu me fais mourir.

(*Il va pour sortir.*)

DON GARCIA.

Où allez-vous ?

DON MENDO.

Trouver la porte.

DON GARCIA.

Vous n'y voyez plus. Quel aveuglement! C'est par ici que vous devez sortir.

DON MENDO.

M'avez-vous reconnu ?

DON GARCIA.

Je vous jure que si je ne vous avais pas reconnu vous seriez descendu bien plus vite. Mais prenez maintenant cette arquebuse, car je vous préviens qu'il y a des voleurs dans la montagne qui pourraient vous nuire, ne

sachant pas comme moi qui vous êtes. Descendez vite. — (*A part.*) Je ne veux pas que Blanca sache rien de cela.

DON MENDO.

Il est juste de vous obéir.

DON GARCIA.

Hâtez-vous, hâtez-vous, señor, point de paroles inutiles; mais prenez-bien garde en descendant. Je ne voudrais pas qu'en allant trop vite vous vous blessiez dans ma maison.

DON MENDO, *à part.*

Je suis mort !

(*Il sort.*)

DON GARCIA.

Descendez tranquillement; je tiens l'échelle.

Fortune, tu étais lasse de t'être fixée un instant ! Quel changement subit et cruel ! Sur cette mer, combien les vents ont vite changé ! Dans quel jour si parfaitement serein le ciel vient-il de lancer la foudre contre ma sécurité ! Mes malheurs sont certains; je ne puis douter de ce que je vois : le roi Alfonse, qui se cache, recherche mon épouse; malheureux que je suis ! hautement né comte de Castille, je suis devenu laboureur, simple paysan de ces montagnes, et maintenant je descends dans une plus vile condition. Ainsi le roi Alfonse récompense les services que je lui rends ! Taisons-nous ! Il y a plus du côté du malheur qui me poursuit que de sa faute, et d'un cœur affligé cherchons-en le remède; pour les âmes courageuses sont les peines et les dangers.... Quitttons le pays avec Blanca; qu'un autre royaume soit l'asile de son innocence et de mon honneur.....

Mais je ne pourrai pas donner les causes de ce départ, et l'on croira que le courage m'a manqué au moment de marcher contre Algésiras ; c'est certain....... Il vaut mieux dire au roi qui je suis; mais non, Garcia, cela ne vaut rien. Le roi te fera mourir pour mieux servir ses desseins. Si Blanca est son but, comment lui résister? Que faire alors? Les passions des rois n'ont pas la raison pour frein. Que Blanca donc meure et avec elle le déshonneur ! (*Il tire son poignard.*) Choisis, mon cœur, de tous les malheurs le moindre. Mon honneur te condamne à mort, et non pas la jalousie; au prix de ta vie, je me soustrais à l'infamie. Blanca, pardonne-moi si, tout en te déclarant innocente, je te donne la mort, seulement pour raison d'État. — Pourtant est-ce bien que, pour une cause pareille, un cavalier s'attaque à une innocente vie, et que le soin de mon honneur l'emporte sur la justice? Dois-je enfin, pour conjurer les maux futurs, rendre les malheurs si prochains? — Pourrai-je jamais, ma Blanca, être cruel au point de verser ton sang avec ce poignard (1)? Non, non, ne le crois pas, belle Blanca, ma main ne saurait briser le miroir de mes yeux. — Malheureux ! au lieu de songer à l'honneur, c'est sa beauté que je me rappelle. — Meure Blanca, et moi avec elle-même ! — Courage, mon cœur ! Entrons, et d'un seul coup éteignons deux vies; que le même fer traverse deux cœurs; que deux âmes s'exhalent en même temps; frappons, si le courage le

---

(1) Serai-je si cruel et si barbare de faire sortir les œillets de ce sein de jasmin ?

Ce long monologue, dans lequel il y a des beautés, est abrégé vers la fin.

permet et si, au moment de frapper, le fer n'échappe pas de ma main.

TROISIÈME JOURNÉE.

(*Le comte sur la route du Castañar.*)

LE COMTE.

Conduis les chevaux par la bride, Tello; je veux jouir à pied de cette belle matinée, puisque sur ce mont le jour a pris possession de l'horizon. Quelle délicieuse campagne! Toi qui la vivifies, tu mourras heureux, Garcia, puisque tu pratiques la philosophie et que tu possèdes une femme raisonnable entre toutes, Blanca en vertu, et de nom Cerda. — Mais si mes yeux ne me trompent pas, du milieu de ces taillis, une femme à demi vêtue et d'une beauté céleste se montre à moi; elle est belle et sans doute elle est malheureuse.

DOÑA BLANCA *paraît avec les vêtements en désordre; elle en porte quelques-uns sur les bras.*

Où vais-je ainsi sans haleine, fatiguée, sans protection, sans but, au milieu de ces épaisses broussailles? Pleurez, mes yeux, pleurez mon malheur, et pendant que je m'habille, dites, car je n'y résiste pas, paroles d'un cœur affligé : « Objet tendrement aimé, que Dieu dispose de nous. »

LE COMTE.

Quoique je ne le voie qu'imparfaitement, il me semble qu'elle ajuste ses vêtements; elle est seule et toute troublée. C'est un digne type de la race espagnole.

DOÑA BLANCA.

Un homme dirige vers moi ses pas.

LE COMTE.

Elle me paraît être une belle dame.

DOÑA BLANCA.

Cachons-nous derrière ces verts rameaux.

LE COMTE.

Femme, écoute; arrête-toi. Cruelle comme Diane, tu sors de la fontaine pour frapper le chasseur épris d'amour; ainsi tu fais des bêtes fauves.

DOÑA BLANCA.

Quel bonheur, c'est le comte!

LE COMTE.

Ma fille, belle Blanca, où vas-tu de la sorte?

BLANCA.

Je fuis mon époux et la mort; je fuis les douces chansons que faisaient entendre de mon balcon, en se succédant, les oiseaux, pendant mon sommeil. Ce n'étaient pas de sérieux épithalames, mais sans doute, comte, señor et maître, quelque oiseau de sinistre augure, qui de jour et nuit, au lieu de célébrer mon mariage, chantait ma mort. Mon bonheur s'est évanoui. Apprends comment, et sache que si tu vas à la maison tu trouveras mon époux mort. Cette nuit quand dans mon lit, douce couche, terme saint du désir et temple de l'hyménée, l'attendait mon amour, quand je l'appelais de tous mes vœux et que la maison reposait, je le vis entrer, sévère, brandissant contre moi son poignard. Je sortis à l'instant du lit comme celui qui voit devant lui briller la flamme. Dans mon trouble, cherchant mes vêtements, je pris cette jupe; vois quelle forte cuirasse de diamants

elle porte ; je passai une robe et c'est à peine si je pus en trouver les cordons et l'ouverture ; mais sans la vêtir complétement, je la mis sur moi et pendant que bien ou mal je l'arrangeais, il y eut une pause. Je lui demandai pourquoi tout cela, mais lui, presque mort, à tout ce que je disais ne répondait qu'avec de profonds soupirs exhalés de sa poitrine, laissant lire dans ses yeux une pitié mêlée de colère, si bien confondues que je doutais si ce que je voyais était de l'amour ou de la fureur. Il s'éloignait ou se rapprochait de moi, tantôt plus tendre et tantôt plus furieux, puis il s'écria d'un ton moitié aimant et moitié (bête) fauve : « Tu vas mourir et moi mourir après toi ! »

Il lève le bras, mais sa voix s'éteignit, et au moment de frapper, quand j'attendais la mort, je le vis tomber à mes pieds, comme la roche nue, quand poussée pa un vent impétueux elle descend dans la plaine ; insensible et muet, les pâles fleurs succédèrent sur les lèvres et dans les yeux de cette montagne vivante (1), aux rouges œillets ; avec ma bouche et ma main troublée je cherche en vain la chaleur au milieu de cette glace ; il fut ainsi un instant entre la vie et la mort, jusqu'à ce que j'entendis le bien-aimé de mon cœur, qui revenait à lui, me dire : « Va-t'en, Blanca, va-t'en malheureuse ! les biens et les maux se succèdent, et il n'y a pas d'action plus vile que de se soumettre à la fortune » ; et moi, pour lui obéir, je quittai la chambre et m'éloignai de mon époux, portant dans mes bras mes vêtements en dé-

---

(1) Membré, pourvu de membres ; Blanca continue sa comparaison avec le rocher détaché de la montagne.

sordre, tombant à chaque pas que je faisais, ne pouvant m'éloigner de cet époux si cher (1).

Tout ce que j'éprouvai alors de souffrances je te le raconterai un autre jour. A présent, va, secours mon âme, qui est en si douloureuse situation; je lui pardonne tout, car il n'est pas possible, señor, que son bras pût, sans motifs, s'élever aussi terrible contre moi. Qu'il suffise, pour le punir de son intention seule, comme à moi la douleur que j'éprouve, puisque mon époux gît, sinon mort du moins évanoui. Va le secourir, comte valeureux, parent qui me tiens lieu de père, et qui portes un diadème d'honneur sur ton front. Le blanc argent qui s'étale sur ta noble poitrine efface d'Espagne les vestiges mauresques sans qu'il en reste la moindre trace sur le sol; dirige tes pas où tu pourras, et s'il vit encore, guéris-le d'un emportement si cruel; sois, pour que je retrouve mon bonheur, s'il te parle de moi, un arbitre entre nous deux afin de nous rendre l'un à l'autre, et puisque le destin cruel a voulu que je trouve en toi un remède à mes maux, agis, avise, dispose. C'est un protecteur et non des voleurs avides de me dépouiller que ma bonne fortune fait paraître à mes yeux; car tu es, comte illustre, la gloire d'Illan, le lustre de Tolède et celui qu'il plut au sort de m'envoyer pour que celle qui a touché la mort pût trouver la vie.

LE COMTE.

Le cas demande beaucoup de prudence; c'est mon avis. Hola ! Tello, écoute ! (*Vient Tello.*)

---

(1) Il y a là une phrase de 56 vers, à peine coupée par des points et virgules, que nous supprimons.

Tu sais déjà, Blanca, qu'il est toujours sage de condescendre à mes désirs, ainsi sans me répliquer pars à l'instant, avec Tello et sans hésiter, sur ce cheval qui me sert docilement, dirige-toi vers Tolède. Il convient, Blanca, de prendre ce parti, et toi, Tello, conduis-la au palais et remets-la à la reine. Quant à moi, je vais au Castañar pour te secourir, et déjà mon cœur brûle d'arriver. Blanca, je serai pour toi un protecteur dévoué.

TELLO.

Allons, señora.

DOÑA BLANCA.

Mais, señor, je voudrais voir Garcia.

LE COMTE.

Je t'avertis qu'il importe que tu partes.

DOÑA BLANCA.

Il faut donc t'obéir ?

AU CASTAÑAR.

(*Don Garcia paraît tenant en main son poignard nu.*)

DON GARCIA.

Où vais-je, aveugle homicide ? Honneur, où me conduis-tu ? Sans l'âme de mon amour, sans le corps de ma vie. Adieu, moitié séparée de mon âme ! Soleil qu'un nuage éclipse ! Non, si mon épouse était morte, le jour n'aurait plus de lumière et je serais sans vie. Blanca morte, non, je ne puis le croire. Que le ciel ménage ses jours ! Bien que je l'abandonne comme époux, c'est comme amant que je la désire. Je veux la voir. Mais elle n'est pas dans son cabinet, et la porte de la cham-

bre est ouverte; le sang n'a pas taché la lame de mon poignard ; enfin je vis, et j'ai ainsi la preuve que mon épouse vit encore. Blanca vivante, malheur à moi ! Quand je suis sans honneur, me voilà comme un amant aveugle. J'ai été un lâche époux. Dans ma maison, convoitant mon cher trésor, j'ai vu le roi, et mon devoir était de le ménager ; je dus être miséricordieux pour lui et dois être cruel pour mon épouse. Autant de fois que j'ai voulu confier à l'acier le soin de mon honneur, autant de fois mon cœur a trahi ma main. Si elle est morte il est juste que je meure, si elle vit je dois mourir. Blanca, Blanca, que dois-je faire ? Mais que peux-tu me dire, puisque la mort est tout ce qu'il m'est permis de choisir. (*Paraît le comte.*)

LE COMTE.

Que Votre Seigneurie me dise donc contre quel cimeterre moresque elle a dégaîné cette nuit le poignard que je vois dans sa lâche main. S'est-il levé contre une faible femme parce que vous la croyez sans naissance ? Vous devez bien vous rappeler que quand il s'est agi de mariage je vous ai dit qu'elle était votre égale, et j'ai menti, car ce fut un infant, un de la Cerda qui fut son aïeul, et comte, son noble père. Sachant que le roi est venu vous voir et que sur ma proposition il vous fait chef de cette guerre et que j'ai l'ordre de sa part de vous mener à Tolède, vous avez regardé comme un affront d'être marié à une paysanne. Voulez-vous me payer par sa mort de ce que je fais pour vous, sachant que Blanca est la lumière de mes yeux. Vive Dieu ! ce fou payera de tout le sang de ses veines une seule goutte du sang qui sera versé.

DON GARCIA.

Dites-moi, Blanca, qu'est-elle ?

LE COMTE.

Votre femme, et cela suffit.

DON GARCIA.

Calmez-vous ! Qui vous a dit que je voulusse la tuer ?

LE COMTE.

Un ange que je trouvai à demi-nu dans la montagne, Blanca, qui dans ces halliers donnait des perles aux ruisseaux et de tristes soupirs à l'air.

DON GARCIA.

Où est Blanca ?

LE COMTE.

Au palais, séjour de son sang royal, où je l'ai fait conduire par un valet.

DON GARCIA.

Tuez-moi, señor, tuez-moi ! Blanca au palais, et je vis ! Offenses, honneur, chagrins, si bien conjurés contre moi, comment ne mettez-vous pas un terme à mes souffrances ? Mon épouse au palais, comte, et le roi, que Dieu garde, sachant que je suis sans naissance, m'envoie à Algésiras comme capitaine de ses troupes. Plaise à Dieu qu'il ne dédore pas par des affronts les honneurs qu'il me fait. Je me réjouirais et je remercierais le ciel que la femme que vous avez élevée dans Orgaz pour ma perte, ne fût pas de sang royal, mais bien une paysanne et nullement belle. Je lui rendrais grâce si, avant que l'amour eût attendri mon cœur, ce lâche poignard l'eût divisé en deux parts; vous n'auriez pas, comte, à la venger et moi à me tuer, mourant le premier des deux. C'eût été alors une mort agréable,

et je n'entendrais pas dire pour mon tourment qu'elle est sans défense dans un lieu où la puissance va lui livrer combat. Sachez que ma femme est un magnifique navire dont un corsaire veut s'emparer. Il le cherchait sur les mers, et le voilà dans les ports ennemis sans défenseurs qui le gardent, sans pilote qui le dirige, sans mât et sans timon ! N'ai-je donc pas lieu de craindre, comte, que par ruse et par surprise, le corsaire ne s'en empare, s'il le combat ? Je n'ai pas pu, faute de résolution, donner la mort à Blanca, et je devais le faire. Croyez bien que, quoique je le taise, le motif fut des plus graves. Je ne peux pas le dévoiler ; toutefois, songez que l'homme simple en sait plus dans sa maison que l'homme entendu dans la maison d'un autre.

LE COMTE.

Vous savez qui je suis?

DON GARCIA.

Vous êtes un Toledo et Illan par alliance.

LE COMTE.

Me devez-vous le respect?

DON GARCIA.

Oui, je vois en vous un père.

LE COMTE.

Suis-je votre ami?

DON GARCIA.

Rien n'est plus certain.

LE COMTE.

Que me devez-vous?

DON GARCIA.

Des bienfaits nombreux.

LE COMTE.

Vous savez mon amour pour la vérité?

DON GARCIA.

Il est grand.

LE COMTE.

Et ma valeur?

DON GARCIA.

Notable.

LE COMTE.

Vous savez que je gouverne un royaume?

DON GARCIA.

Avec une approbation suffisante.

LE COMTE.

Et bien, dites-moi ce que vous avez. Un cavalier si profondément affligé peut avoir en moi confiance. Fils et ami, que Votre Seigneurie me dise comme ami et comme fils, quels sont vos ennuis; racontez-moi vos souffrances et vos infortunes. Craignez-vous que Blanca ne vous offense? Quoique noble, elle est femme.

DON GARCIA.

Vive Dieu, comte, je vous tuerais si vous pouviez penser que le soleil ou l'or, dans leur extrême pureté, pour rendre raison de son honneur, sont des comparaisons exagérées ou même suffisantes!

LE COMTE.

Bien que vous parliez comme vous le devez, vous ne levez pas mes doutes sur les causes de votre douleur. Nous sommes seuls, parlez! Par la croix de cette épée, je veux lui venir en aide et la secourir comme si elle était ma fille. Pour défendre son honneur, je mettrai de côté l'affection et la pitié. Dites, êtes-vous jaloux?

DON GARCIA.

Je ne suis jaloux de personne.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, alors?

DON GARCIA.

Un mal si grand que vous ne pouvez y porter remède.

LE COMTE.

Que pouvons-nous donc faire tous deux, dans une circonstance si pressante?

DON GARCIA.

Le roi n'ordonne-t-il pas, comte, que vous me conduisiez à Tolède? Allons-y. Mais, dites-moi, sa majesté sait-elle qui je suis?

LE COMTE.

Elle ne le sait pas.

DON GARCIA.

Eh bien donc, comte, allons à Tolède.

LE COMTE.

Allons, Garcia.

DON GARCIA.

Passez devant.

LE COMTE, *à part.*

Ton honneur et ta vie sont menacés, Blanca. Un silence si obstiné prouve la gravité de la situation, puisque rien ne sort des lèvres.

DON GARCIA, *à part.*

Tu n'es pas au palais, Blanca? Tu n'y es pas allée? tu ne m'as pas délaissé? autrement ce qui était prévoyance naguères deviendrait maintenant vengeance.

(*Ils sortent.*)

AU PALAIS.

(*Entrent la reine et doña Blanca.*)

LA REINE.

Je m'engage à vous venir en aide, et croyez bien. comtesse, que je partage vos souffrances.

DOÑA BLANCA.

Comtesse? ce n'est pas à moi que s'adresse Votre Majesté; elle ne se rappelle pas qui je suis.

LA REINE.

Dona Blanca de la Cerda, ma cousine, venez dans mes bras.

DOÑA BLANCA.

Bien que je vous écoute, et que je sache que vous ne pouvez mentir, je vous déclare de nouveau, señora, que je suis une campagnarde, si humble que dans Orgaz j'ai été élevée pauvre et sans père.

LA REINE.

Née d'un père qui fut proposé pour roi de Castille. Vous êtes fille de Don Sancho de la Cerda et votre mari, Blanca, est aussi bien né que vous. Puisque vous voilà plus tranquille, restez au palais jusqu'à ce que le comte revienne. Ne dites pas qui vous êtes. Je vais donner des ordres pour vous caser. (*Elle sort.*)

DOÑA BLANCA.

A qui jamais, ciel injuste, le destin cruel a-t-il prodigué tant de maux et tant de biens que je goûte si peu? Je ne pourrai vivre avec un mal si cuisant. Le plaisir ne donne pas la vie; la douleur donne la mort. Ah, cher époux, que je te cause de chagrins! Plus le malheur

pèse lourdement sur le cœur, moins les yeux ont de larmes. (*Vient Don Mendo; Blanca se voile le visage.*)

DON MENDO.

Villageoise, qui dans la grâce imite avril en fleur, enlève de devant tes yeux ce léger tissu nuageux, à moins qu'en pleurant tu ne veuilles border de mille perles la toile de Hollande. Qui es-tu? La reine te met sous ma garde, et moi je t'attends.

DOÑA BLANCA.

Allons, seigneur, qui portes le cordon rouge.

DON MENDO.

Ma belle villageoise, est-ce que par hasard tu me connais?

DOÑA BLANCA.

Oui; mais je suis dans un état tel que c'est à peine si je me connais moi-même.

DON MENDO.

Depuis le jour, fatal pour moi, où je te vis, ce cœur t'adore et cherche à se mettre à tes pieds.

DOÑA BLANCA, *à part.*

Ce malheur seul te manquait encore, Blanca.

DON MENDO.

Cette nuit, sur les ailes de l'amour, j'entrai dans ta maison pour te voir. Tu as changé ce que mon sort avait d'heureux, et cependant ma confiance est restée la même. Je rencontrai là ton mari, qui me résista avec courtoisie.

DOÑA BLANCA.

Comment! que dites-vous?

DON MENDO.

L'amant qui va chercher le bonheur ne le trouve

pas, si ce n'est à présent comme moi, et par hasard.

DOÑA BLANCA.

Je sais maintenant, cavalier, que vos folles entreprises sont cause de mes chagrins; mais je veux souffrir et me taire. (*Entre don Garcia.*)

DON GARCIA, *qui croit toujours que don Mendo est le roi.*

J'attends ici le comte d'Orgaz; mais que vois-je?

DON MENDO.

Mon amour te tiendra compte de ta douleur.

DOÑA BLANCA.

Vous enlèveriez plutôt la majesté à une étoile que non pas la splendeur à mon honneur.

DON GARCIA, *à part.*

Ah, valeureuse femme; ô majesté tyrannique!

DON MENDO.

Allons, Blanca, sois moins cruelle.

DOÑA BLANCA.

J'ai un époux.

DON MENDO.

Et moi le pouvoir. Mes bras, qui te feront honneur, valent bien mieux que les siens.

DOÑA BLANCA.

Il n'en serait rien; bien ou mal né, le plus indigne mari l'emporte sur le meilleur galant.

DON GARCIA, *à part.*

Mais comment un cavalier peut-il souffrir une pareille offense? Le roi croit que je ne le connais pas; je me montrerai pour m'opposer à lui.

DON MENDO.

Comment! tu veux résister?

DOÑA BLANCA.

Avec une ferme résolution.

DON MENDO.

Qui jamais a vu tant de cruauté!

DOÑA BLANCA.

Rome, à qui elle valut dans les anciens âges un si grand renom.

DON MENDO.

O que de sottes résistances! Qui peut s'opposer à mes desseins?

DON GARCIA.

Moi, qui dans ma position et mon désespoir ne veux céder qu'à la foudre du ciel qui est au-dessus de tout pouvoir humain. Je sais que le remède que je cherche ne peut me donner aucune sécurité, car ici, pour mon malheur, si mon amour élève une barrière, le respect en élève une autre.

DOÑA BLANCA.

Garcia, cher époux!

DON MENDO, *à part.*

Dissimuler est sagesse.

DON GARCIA.

Ah! fatale beauté! ô pouvoir obstiné!

DOÑA BLANCA.

Grand fut mon bonheur!

DON GARCIA.

Mon malheur l'est davantage!

DOÑA BLANCA.

Je demande grâce à mon amour.

DON GARCIA.

Je demande vengeance au ciel, puisque dans mes

tourments et mes inquiétudes, mon honneur ne trouve pas de remède. Mais, j'en connais un, suis-moi, Blanca, au Castañar.

DON MENDO.

Elle doit rester en mon pouvoir jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. On m'a dit qu'il convient que je la garde dans l'intérêt de votre commune tranquillité.

DON GARCIA.

Mille grâces pour la faveur qu'elle reçoit de vous; mais il n'est pas juste que vous gardiez qui se doit garder de vous; il n'est pas raisonnable et jamais on n'a vu le loup garder le troupeau, ni l'ours les ruches. Bientôt, pour mon malheur, aveuglé par vos désirs, vous serez, si Blanca ne s'éloigne de vous, l'ours affamé et le loup vorace, poussé vers le rapt et entraîné vers le crime.

DOÑA BLANCA.

Donnez-moi mon congé, seigneur.

DON MENDO.

Blanca, tu es sous ma responsabilité, tu ne dois pas t'en aller.

DON GARCIA.

Mon dévouement ne méritait pas cet affront.

DON MENDO.

Il doit en être ainsi.

DON GARCIA.

Cette rigueur tient de l'injustice.

DON MENDO, *à part.*

Pour qu'elle reste au palais, je dois recourir à la reine. (*Haut.*) Vous ne devez pas sortir d'ici. Songez que celui qui l'ordonne en a le droit. (*Il sort.*)

DON GARCIA.

Que le ciel me donne la patience, puisque le courage me manque; si je veux m'occuper du soin de mon honneur il faut se soustraire à l'obéissance. Qui jamais se vit en pareille extrémité! Faut-il recourir à l'homicide? mais l'âme éparée du corps, mes peines seront éternelles. Il y a des maux qui ne cessent pas, même après la mort.

DOÑA BLANCA.

Garcia, que le ciel te conserve; Phénix, vis éternellement, et que moi je meure, objet innocent de tes peines. J'aurai pour consolation, ton amour étant cause de ma mort, d'être encore vivante dans ton cœur après t'avoir quitté.

DON GARCIA.

Ne puis-je donc en effet partir d'ici? Hélas, non! celui qui le défend en a le droit.

DOÑA BLANCA.

Pars, et si tu regrettes de n'avoir pu briser nos nœuds, si je n'ai pas laissé ma vie dans tes bras, c'est à tes pieds que je la mets. Je sais qui tu es, et puisque par ma mort ton honneur est sauvé, que ta main enhardie ennoblisse l'acier qui doit sauver un cavalier: tue une malheureuse. Je veux que tu me donnes la mort; c'est de ta main que je l'implore; si je t'ai craint tyran, je ne te redoute plus comme époux. Je viens à toi pour fortifier ton courage. Cette nuit je craignais de te perdre, à présent je partage ta douleur; tu ne dois pas vivre sans honneur, et puisque je vais mourir pour que tu vives, je désire seulement que tu me saches gré de ma mort.

DON GARCIA.

Je sais bien que tu es innocente, et en vain tu prétends sauver mon honneur; comme tu n'es pas coupable, tu ne peux me disculper. Je serais d'autant plus affligé de ta mort, que je me trouverais moi sans honneur et toi sans faute. L'amour se révolte contre ta mort, et l'honneur contre ta vie; et c'est en vain que l'amour m'accuse lorsque l'honneur m'absout. D'un côté je vois la raison, de l'autre la grandeur du dévouement. Te tuer est cruauté, me venger trahison. Mes souffrances sont telles et tels mes malheurs, que les uns égalent les autres et que, pour mon tourment, ils s'unissent afin de se compléter, si variés qu'ils me tourmentent de mille manières, sans que je puisse trouver un allégement pour aucune. Dans une telle conjoncture, je dois, Blanca, te demander conseil; mais si tu dois mourir, quel remède m'apporteras-tu, quand le remède lui-même est pour moi une cause de souffrance?

DOÑA BLANCA.

Si je dois mourir, mon Garcia, ne tarde pas à me donner la mort, autrement ce serait cruauté.

DON GARCIA.

Épouse bien aimée, hélas! deux sentiments contraires (sont en moi).

DOÑA BLANCA.

Allons, allons!

DON GARCIA.

Attendons celui qui pouvait nous défendre de retourner au Castañar. Éloigne-toi et dissimulons.

(*Viennent le roi, la reine, le comte, don Mendo et une suite.*)

LE ROI, *s'adressant à la reine.*

Blanca et Garcia au palais? Je suis si content de cela, que je veux, dès aujourd'hui même, qu'ils reçoivent de votre main et de la mienne ce qu'ils méritent.

DON MENDO.

Il n'est pas convenable que celui qui par scrupule n'a pas satisfait à son honneur soit chargé de celui des autres. Croyez-moi, puisque Votre Majesté a confiance en moi.

LE ROI, *à part.*

C'est avoir peu de bon vouloir. (*Haut.*) Voilà Blanca et Garcia. — Approchez ; je veux que vous jugiez de mon affection pour tous les deux.

DON GARCIA.

Cavalier, que Dieu vous garde, laissez-nous d'abord nous mettre aux pieds de Sa Majesté.

DON MENDO.

Voilà le roi, Garcia.

DON GARCIA, *à part.*

Oh ! mon honneur infortuné, dans quelle erreur es-tu tombé ! (*Haut et troublé.*) Qu'à tous les deux Votre Majesté tende la main, señor, cette faveur non méritée..... que vous pouviez bien....

LE ROI.

Éloignez-vous ; laissez ma main, votre visage a perdu ses couleurs.

DON GARCIA, *à part.*

L'homme qui est bien né les conserve mal quand il a perdu l'honneur. (*Haut.*) Or, apprenez un secret, vous êtes un soleil, et comme je me suis prosterné devant vos rayons, mon visage en montre clairement les effets.

LE ROI.

Êtes-vous offensé?

DON GARCIA.

Et je vois mon offenseur; c'est là ce qui me trouble.

LE ROI.

Quel est-il?

DON GARCIA.

J'ignore son nom.

LE ROI.

Faites-le-moi connaître.

DON GARCIA.

Je le ferai. (*A part, à don Mendo.*) Ici, dehors, je veux vous parler pour une affaire importante, et le roi ne doit pas être présent.

DON MENDO.

Je vous attends dans l'antichambre.

(*Il sort.*)

DON GARCIA.

Courage, mon cœur, courage!

LE ROI.

Où allez-vous, Garcia?

DON GARCIA.

Exécuter ce que vous avez ordonné, puisque vous n'êtes pas mon offenseur. (*Il sort.*)

LE ROI.

Ce qu'il me dit m'attriste et il me tarde de savoir le nom de l'auteur de cette offense.

DON GARCIA, *de l'intérieur.*

Voilà ce que c'est que l'honneur, cavalier.

LE ROI.

Arrête, vilain!

DON MENDO.

Je suis mort !!

DON GARCIA *paraît, rengaînant son poignard ensanglanté.*

Je ne suis pas ce que tu crois, Alfonse, je ne suis pas vilain, et ce n'est pas sans motif que j'ai violé l'immunité de ton palais auguste. Sous ce vêtement coule un sang généreux qui ne connaît que les manières et la franchise des montagnes.

Don Fernando, l'ajourné, fut ton père, qui, quoique mort jeune, étonna le monde. Tu avais un an quand tu le perdis ; c'était alors que le Maure campait en Asie et qu'il commençait à fonder l'empire de Turquie. Les Laras et les de la Cerda étaient tout puissants en Castille, et ils pouvaient prétendre à la couronne, quoique les Castillans t'eussent proclamé leur roi. Le bruit courait à la cour que le comte Garci-Bermudo, arbitre absolu de la paix et de la guerre, en raison de ton jeune âge et pour mettre un terme à des troubles sans nombre, avait conçu le dessein d'élire pour roi un prince de ton sang qui fût adulte, et l'on prétend qu'il proposa don Sancho de la Cerda. Ce bruit était-il fondé ou non, c'est ce que je ne veux ni nier ni soutenir, pour ne rien dire contre la vérité ; mais ceux qui gouvernaient, afin d'empêcher que le ruisseau ne devînt un Danube, l'étincelle une foudre ou la faible tige un tronc robuste, emprisonnèrent le comte au château de Burgos. Don Sancho, avec une fille de deux ans, prit la fuite et se cacha, n'ayant pas, quoiqu'il fût innocent, confiance dans tes juges. Ainsi tout à coup fut dissipé le nuage qui menaçait ta couronne. Le comte, mon père, demeura prisonnier à l'Alcazar de Burgos. Sa femme, qui était proche,

vint à la ville avec un fils qui allait toucher à son premier lustre ; elle demanda de nuit aux gardes la permission de le voir, et elle put l'obtenir, sinon avec ses larmes, du moins avec son or. « Cher époux, dit-elle, je ne viens pas t'affliger quand le bourreau t'attend, mais finir tes malheurs et te donner la liberté. » Elle tira de sa blonde chevelure une lime pour limer les fers de ses pieds. L'ayant délivré, elle lui remit de grandes valeurs, qu'elle avait réalisées, le couvrit de son manteau, et il put passer avec son fils à travers les gardes sans être reconnu. Pendant que pour fuir il fatiguait des chevaux andaloux elle arrangea le lit de manière à faire croire (afin de gagner du temps) qu'il y avait un homme dedans. La tromperie fut reconnue, et elle resta prisonnière jusqu'à ce qu'elle sortît de la prison pour la tombe. Le comte s'arrêta au milieu des rochers nus des monts de Tolède ; là, se dérobant aux poursuites de ceux qui le cherchaient de divers côtés, il vécut dans une profonde caverne, ses chaussures changées en sandales de jonc, la soie de ses habits en peaux d'animaux. Un jour il se vit dans l'eau cristalline d'un ruisseau qui, du haut d'une roche, tombait dans un précipice, à l'aspect de ce sauvage couvert de peaux de bêtes, la barbe et les cheveux en désordre, il ne se reconnut pas, et se cherchait en vain dans son portrait cet homme changé en une sorte de brute. En hiver, avant que l'équinoxe du printemps vînt couvrir la terre d'un tapis bigarré de fleurs, sa douce parure, il mangeait le fruit grossier de quelque arbre sauvage, buvait de l'eau claire, conservée dans une outre, et un doux lait dans des vases grossiers. A l'aide de la faible lumière qui entrait par

l'ouverture de cette obscure caverne qui date du déluge universel, il enseignait les belles-lettres à son fils, qui, passant des livres à l'exercice de la chasse, faisait une rude guerre aux sangliers du voisinage, et revenait à la caverne couvert de leur sang. Le père avait le visage couvert de rides, quand faible, mais non caduc, la mort l'appela. Il dit alors au jeune homme : « Le comte Orgaz est ici près; il est urgent que tu ailles le trouver; tu lui diras qu'il vienne avec un religieux; que c'est un parent et un ami qui veut le voir avant de mourir. » Je parlai au comte et il se disposa au départ, sans rien demander de plus au messager. Il vint à la caverne avec le religieux, et trouva le comte très-affaibli. Le mourant, voyant que son hôte le regardait attentivement, lui dit : Tu as devant toi, comte d'Orgaz, un foudre dissous en fumée, une statue réduite en poudre, un Nabuchodonosor abattu; ce jeune homme est mon fils, et alors il posa sur ma tête sa main débile. Je suis le comte Garci-Bermudo. Que ce fils ait en toi et en ces joyaux un recours contre les destins; je te substitue tous mes droits sur lui. Alors dans les bras du religieux, pâle et les yeux troublés, la mort délivra l'âme des nœuds étroits qui la tenaient unie au corps. Nous le portâmes de nuit au Castañar, pour qu'elle nous prêtât son deuil; les escarboucles des cieux nous tinrent lieu de flambeaux. Là, avec mes richesses, j'achetai des terres, j'élevai une maison et me mariai avec Blanca, ainsi qu'il plut à l'amour et au comte. Je vivais exempt d'envie entre le soc et la charrue, à l'abri de ta colère, jusqu'à ce que dans mon logis vint, hier soir, cet hôte parjure qui, auda-

cieusement, arrêta ses yeux lascifs sur Blanca. Croyant que c'était toi, je le respectai, la loyauté tempérant la colère. (Aussitôt que je le connus) je me souvins de mon sang, et je déposai la crainte contre laquelle je lutte depuis si longtemps. L'honneur voulait être vengé, je saisis le poignard étincelant et je perçai son cœur. Vois-le mort! Je crois que tu me tiendrais pour infâme si celui que j'accuse de cette insulte t'était montré autrement. Bien qu'il soit de haute naissance, un de tes grands, le premier dans tes grâces et le second de ton empire, que je sois ce que je suis, voilà mon délit. Voilà l'offenseur injuste et le bras qui l'a frappé. Que le bourreau vienne et l'abatte. Mais aussi longtemps que mon cou restera attaché sur mes épaules robustes, je ne permettrai jamais que l'on m'outrage; hormis le roi, personne!

LA REINE, *au Roi.*

Que dites-vous de cela?

LE ROI.

Je suis vivement ému.

DOÑA BLANCA.

Qu'importe que je perde la vie! Je suis la fille infortunée de don Sancho de la Cerda. Si mon époux doit mourir, que les deux moitiés meurent ensemble.

LE ROI.

Qu'est-ce de tout cela, comte?

LE COMTE.

Des choses vraies qu'il était de toute nécessité de faire connaître.

LA REINE.

Je me suis engagée à obtenir leur pardon.

LE ROI.

Venez dans mes bras, Garcia; donnez-moi les vôtres, Blanca. C'est à vous, comte, que je veux confier le soin de conduire cette guerre.

DON GARCIA.

Que le tambour sonore se fasse entendre! Je suis contre le Maure, la foudre partie du Castañar. Il verra dans ses plaines courir des flots de sang (1), donnant ainsi fin et commencement à mes hauts faits.

---

(1) *Mares de Carmin :* des mers de carmin, à cause de la couleur du sang.

SUR LA PIÈCE

HORMIS LE ROI, PERSONNE,

OU GARCIA DEL CASTAÑAR.

Pour juger équitablement cette pièce il faut faire la part du temps. Le goût, même en Espagne, s'est épuré; les énormités de l'ancien théâtre ne sont plus de mise. On cherche la simplicité et le naturel, malheureusement aux dépens de l'originalité. Pour donner un rang à don Francisco de Rojas il faut le comparer aux grands tragiques ses contemporains, et il ne perd ni ne gagne à la comparaison, ayant les mêmes défauts et les mêmes qualités, avec une versification plus facile et plus harmonieuse, qualité précieuse que ne peut conserver la traduction. Cette réserve faite, c'est au plan qu'il faut d'abord s'adresser, puis aux personnages et à la manière dont l'auteur les fait agir et parler. Le plan est régulier et sagement conduit. — Il y a, ce qui importe peu, unité de temps et d'action. Le caractère principal offre un type parfait de l'honneur castillan avec sa roideur et ses exagérations. don Garcia amoureux ne veut se marier avec celle qu'il aime qu'après s'être assuré qu'il ne se mé-

s'alliait pas; jaloux, la main près du poignard, il se contient, croyant à l'inviolabilité du roi, sur lequel reposait à tort sa jalousie, et il laisse sortir impuni du domicile conjugal, où s'était introduit de nuit, celui qu'il croyait être le monarque. La parole donnée à don Mendo, qu'il prend pour le roi, de ne rien divulguer de son algarade, il la tient religieusement, et même quand il suffirait d'un mot pour justifier sa conduite envers sa femme. Les côtés faibles du rôle consistent dans les longues tirades que débite Garcia, dans la forfanterie, avec laquelle lui-même se pose en Hercule exterminateur des fauves de la montagne, dans la rigueur dont il use envers dona Blanca, qu'il est sur le point de sacrifier pour sauvegarder son honneur, qu'il croit en danger. Celle-ci est une épouse soumise, qui peint trop vivement les douceurs de la couche nuptiale. Don Mendo, épris d'une subite passion pour dona Blanca, est l'homme le moins capable du monde de réussir auprès d'une femme, telle qu'elle soit. Il est fou dans toute la rigueur du mot, et le prouve par des actes insensés. Il ne peut ni amuser ni intéresser le spectateur. Le roi et la reine sont deux bons époux d'habitudes bourgeoises. Cependant ce roi, Alfonse XI, n'était rien moins que débonnaire; l'histoire lui donne le surnom de Vengeur. Il régnait en 1312, et le siége de Tarifa eut

lieu en 1340, ce qui donne la date exacte de l'époque où l'on suppose que se passent les événements de la pièce. Le comte d'Orgaz, premier ministre, est le personnage obligé de toute comédie ou tragédie espagnole; c'est lui que l'on qualifie de *viejo* et de *barba*. Il est l'ami de Garcia et celui de Blanca, et connaît leur origine. Sa conduite est pleine de mesure et de dignité. Le *gracioso* Bras (Blas) débite des inconvenances et souvent des grossièretés. Il devient odieux quand il donne à don Mendo, pour de l'argent, les moyens d'arriver de nuit jusqu'à la femme de son maître; c'est avec une candeur non pareille et sans recevoir la punition de sa perfidie qu'il les trahit. Teresa, personnage subalterne, aime Bras avec sincérité et candeur.

Dans cette pièce, comme dans bien d'autres, il faut, pour se complaire à sa lecture, accepter de nombreuses invraisemblances. Est-il naturel que don Garcia, qui s'est établi au Castanar, à quelques lieues de Tolède, où sans doute il vendait ses récoltes, n'ait jamais vu la figure du roi, quoiqu'il dût chercher à l'éviter, étant le fils d'un conspirateur? Est-il naturel que don Mendo s'éprenne si instantanément d'amour pour dona Blanca et qu'il cherche à la faire dévier de ses devoirs, quand il est témoin de l'amour des deux époux? Est-il naturel que don Garcia se décide

si vite à sacrifier une épouse vertueuse pour sauvegarder un honneur que la vaillante femme était si capable de bien défendre! Est-il naturel que don Garcia, après avoir poignardé don Mendo, l'arme encore fumante de sang, débite au roi, épouvanté de ce meurtre, une tirade de deux cents vers?

Malgré de nombreuses qualités qui rachètent ces fautes, on doit encore regretter la longueur de plusieurs monologues, la puérilité des détails, l'obscurité de certaines phrases, l'enflure et le mauvais goût de certaines autres. Le tableau de l'amour de Blanca pour son mari n'est pas suffisamment voilé. Pour que le développement des sentiments affectueux touche il faut soigneusement éviter l'exagération. On manque le but quand il est dépassé aussi bien que quand on s'est arrêté en route.

L'action, du reste, est bien conduite et parfaitement agencée. Le dénouement qui amène la mort tragique de don Mendo, poignardé par Garcia, n'a rien qui semble hors de vraisemblance, quoiqu'il soit plus facile à comprendre qu'à excuser; mais l'injure était grave et le châtiment mérité, surtout si l'on se rappelle à quels excès conduit la jalousie dans les pays méridionaux. Le rôle de don Garcia, admirablement soutenu, a un caractère de grandeur qui touche. C'est bien là

le Castillan, fier, noble, fidèle à ses affections, implacable dans ses haines; un peu matamore dans l'expression, quoique véritablement courageux, de ce courage qui a la main pour interprète et le cœur pour soutien. Blanca est une femme un peu romaine, très-digne de Garcia; faible en amour, elle sait être forte dans le malheur. Ce couple remplit bien la scène et lui imprime un caractère de grandeur que ne sauraient effacer quelques excentricités de langage et de situation.

Telle qu'elle est, cette pièce ne saurait être représentée avec succès sur un théâtre français. Nous savons mieux dialoguer que les Espagnols et nous nous préoccupons davantage de plaire aux spectateurs sur lesquels nous voulons peser le moins possible. Toutefois il nous semble que si Le Sage avait fait pour cette pièce ce qu'il a fait pour plusieurs des comédies de Rojas, il eût présenté sur la scène un caractère très-digne d'intérêt.

La moralité de la pièce n'est pas facile à découvrir. Don Mendo, qui a voulu séduire une femme honnête, est puni, mais puni par un assassinat, et ce procédé sommaire ne se saurait être approuvé. Don Garcia frappe à coup sûr l'homme qui a voulu séduire sa femme; s'il l'eût tué lorsqu'il le surprenait violant le domicile conjugal, il serait excusable. Il ne peut l'être lorsque son

ennemi se trouve dans le palais du roi et qu'il succombe avant d'avoir pu se mettre en défense. Au reste combien est-il de pièces, dans quelque théâtre national que ce soit, qui puissent justifier le fameux *castigat ridendo mores* de Santeul? Toutefois ce drame méritait les honneurs de la traduction ; il est un spécimen fidèle de l'ancien théâtre espagnol, et l'on peut dire de lui, sans risque d'être démenti : *ab uno disce omnes.*

Cette comédie, écrite de verve, est sans analogue dans l'ancien théâtre espagnol. Il n'y a point d'intrigue et l'action se déroule sans laisser à l'esprit rien d'imprévu. La donnée principale est établie sur la mobilité du caractère de la femme. On croirait que l'auteur s'est inspiré de ces deux vers de François I[er], si fréquemment cités :

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie.

Malgré la bizarrerie et l'absence de toute intrigue, c'est une composition amusante. Le dialogue est animé et semé çà et là de saillies originales. Les personnages conservent bien leur caractère et agissent en conséquence ; à la représentation, les spectateurs devaient les trouver plaisants et ils les accueillaient avec un rire franc et joyeux. Les commentateurs qui parlent de cette pièce en jugent ainsi. L'isolement dans lequel elle se trouve de toutes les autres compositions dramatiques du siècle de Lope de Vega nous a décidé à la traduire et à la mettre sous les yeux du lecteur, qui devra se rappeler l'époque à laquelle elle fut composée.

CE QUE SONT LES FEMMES.

(LO QUE SON MUJERES.)

COMÉDIE

DE DON FRANCISCO DE ROJAS Y ZORILLA.

PERSONNAGES.

SERAFINA.
RAFAELA, sa suivante.
DON ROQUE.
GIBAJA, gracioso.
INESICA.
DON PABLO.
DOÑA MATEA.
DON MARCOS.
DON GONZALO.
ESTEBAN } valets.
JACOBO }

La scène se passe à Madrid.

REMARQUES DIVERSES.

1. La sœur cadette est toujours qualifiée de doña Matea et non pas Serafina, qui est l'aînée; il serait difficile de dire pourquoi.

2. Doña Matea, qui n'a que quinze ans, se montre en amour beaucoup trop savante. Pour mettre en relief tous les caractères, l'auteur les a forcés, au point d'en faire parfois des caricatures; cependant ils se soutiennent très-bien.

3. Il est d'usage de rappeler dans le cours de la pièce le titre sous lequel elle est donnée. On peut en avoir ici la preuve, on répète plusieurs fois *Lo que son mujeres*, ce que sont les femmes, à la fin du 2e et du 3e acte, entre autres.

PREMIÈRE JOURNÉE.

CHEZ SERAFINA.

(*Sortent Serafina et Rafalea.*)

SERAFINA.

Qu'on la fasse à l'instant partir pour le couvent. Il ne faut pas qu'elle reste une heure de plus dans cette maison.

RAFAELA.

Je comprends que ta mauvaise humeur soit fondée, mais enfin, quoique doña Matea se montre un peu trop disposée en faveur des hommes, elle est pourtant ta sœur.

SERAFINA.

Amoureuse et laide, cela se comprend-il ?

RAFAELA.

Calme-toi !

SERAFINA.

Et comment veux-tu que je ne m'effraye pas en voyant que jamais elle n'a pu voir un homme sans qu'il lui plaise ! Le petit pour sa grâce, le grand pour sa prestance, le sans-soin pour son laisser-aller ; le propre comme soigneux, l'avare comme prévoyant ; le vaillant

pour son audace, et le lâche pour sa prudence ; le bavard parce qu'il est facétieux, le réservé parce qu'il est timide. Elle croit à l'éloquence chez le grand parleur, à la discrétion chez le taciturne ; elle prend la vanité pour une juste estime de soi et l'importunité pour de la persévérance. Jamais elle ne rencontre un homme sans se montrer touchée. Certes il n'y a qu'un couvent capable de calmer ce grand amour de l'humanité (1).

RAFAELA.

Mais señora....

SERAFINA.

Je n'ai jamais vu de ma vie une laide plus disgracieuse. Elle a, ma sœurette, de rares qualités pour être adorée : cadette, pauvrette, laidronnette et amoureuse ! Il est certain qu'un couvent calmera ce grand désir de plaire.

RAFAELA.

Je ne vois pas qu'elle ait beaucoup d'inclination pour la vie de réfectoire (2). Crois-moi, marie-la avec quelque petit propriétaire, et tu auras produit en lui donnant un mari avare plus que ne produiraient tous les couvents du monde.

SERAFINA.

Il n'y a rien à répliquer, qu'elle le veuille ou non : un couvent.

RAFAELA.

Fais attention....

---

(1) Molière, Misanthrope, acte II, scène v.

(2) *Yo no la veo con hambre de refitorio* : je ne lui vois pas une grande faim de réfectoire.

SERAFINA.

Qu'on me jette dehors cette niaise.

RAFAELA.

Je n'ai rien à dire ; mais elle n'est pas encore levée.

(*On frappe.*)

SERAFINA.

Qui est-ce ?

RAFAELA.

Un homme qui a cherché pendant toute la matinée l'occasion de te parler.

SERAFINA.

Qu'aucun homme n'entre ici pour me parler.

RAFAELA.

Je crois que si tu le voyais il te plairait.

SERAFINA.

Te semble-t-il que ce soit quelque manière de galant.

RAFAELA.

Chacun de ses pieds mesure une demi-aune et ses jambes une aune et demie ! Pour le dédommager il a une figure de demi-chapon. C'est un homme tout démoli.

SERAFINA.

Je ne veux pas qu'un homme complet prononce même mon nom.

RAFAELA.

Il ne vient pas en qualité d'homme, puisqu'il est enchaponné. Te montrer si cruelle envers les hommes, ce n'est pas bien.

SERAFINA.

Allons, je me sens de bonne humeur, qu'il entre donc, et nous rirons de lui.

Entre GIBAJA (1).

Que le ciel garde ce qui procède de lui-même, cette figure, qui porte écrit que vous êtes son œuvre la plus charmante. Pour que chacun puisse en juger la perfection, il a voulu qu'il suffise de deux regards, l'un sur vos lèvres divines, où naît si naturellement le corail, l'autre sur vos joues de nacre, qui rougissent de honte, sachant vos dents si égales, si parfaites et si bien rangées, que pour vous ce sont autant de perles. Que l'on dise, si la chose est possible, ce qui l'emporte en perfection, de la nacre ou du jasmin, de vos dents ou de vos lèvres si pures, qui s'enflamment comme si vous aviez couru. Un regard aussi est dû à vos yeux, dont les cils s'attachent au bord de vos paupières, surmontées de deux sourcils richement garnis. Ces yeux donnent la mort, et qui jamais eût pensé que ceux qui tuent fussent les mêmes que ceux qui peuvent guérir !

SERAFINA.

Par ma vie, ai-je assez les oreilles fatiguées d'entendre tant de folies sur le jasmin, tant de sottises sur le corail et la nacre, avec une kirielle d'extravagances sur les dents et les perles ? — Qui êtes-vous ?

GIBAJA.

Señora, un homme si scrupuleux que je fais sacrement de tous ceux que j'estime.

SERAFINA.

Je ne vous comprends pas bien.

GIBAJA.

Je suis un homme qui, pour donner à ses amis un

(1) Cette tirade, de mauvais goût, n'est pas traduite littéralement.

bon jour avec sa bonne nuit, s'en donne sans cesse de mauvaises.

RAFAELA.

C'est un métier couci-couci ?

SERAFINA.

Expliquez-vous donc.

GIBAJA.

Je vais m'expliquer. Je suis...

SERAFINA.

Quoi ?

GIBAJA.

Un marieur.

SERAFINA.

J'entends, un entremetteur pour le divin (1). Que venez-vous faire dans cette maison ?

GIBAJA.

Vous marier. Car on m'a dit que vous aviez toute la beauté et la grâce, quatre mille ducats et plus de rente.

RAFAELA.

Hélas ! point de bijoux, point de riche avoir; rien autre chose que trois mille ducats de dettes.

GIBAJA.

Je vous garantis, avec toute certitude, que vous avez en moi la trompette qui vous en vaudra plus de vingt-cinq mille.

SERAFINA.

Comment vous nommez-vous?

GIBAJA.

Gibaja.

---

(1) *Alcahuete por lo divino.* Pour un mariage régulier.

SERAFINA.

Une chaise au seigneur Gibaja; (*à part*) je veux m'amuser un instant de ce marieur.

GIBAJA.

Je vous jure que vous pouvez en blancheur rendre quatre points à l'hermine même. Quel mari voulez-vous que je vous donne? J'ai trente prétendants soigneusement choisis au lumignon d'une lampe (1).

SERAFINA.

Vous pouviez choisir plus proprement. Et ce métier est-il productif ?

GIBAJA.

Cette année n'est pas encore finie.

SERAFINA.

Les femmes se marient-elles à présent?

GIBAJA.

Il y a, par-ci par-là, quelques petits mariages de veuves.

SERAFINA.

Et de filles?

GIBAJA.

Il y en a eu ; mais maintenant assez peu, car il n'en reste presque plus.

SERAFINA.

Vous mariez donc beaucoup?

GIBAJA.

Continuellement.

---

(1) *Escojidos à Moco del candil* : choisis au champignon de la lampe. *Moco* signifie aussi mucus.

SERAFINA.

Et comment les trompez-vous ?

GIBAJA.

En les mariant.

SERAFINA.

Je voulais dire seulement comment les mariez-vous?

GIBAJA.

Facilement ?

SERAFINA.

Comment.

GIBAJA.

Je vais vous le dire.

SERAFINA.

Mentirez-vous ?

GIBAJA.

Ce n'est pas ici le cas.

SERAFINA.

Commencez donc.

GIBAJA.

Je commence. Premièrement, je tiens registre de tous ceux qui vont régulièrement à Saint-Sébastien les jours de fête et les dimanches ; qui assistent aux premières représentations ou qui, sans avoir ni charge ni procès, passent tout leur temps dans la cour du Palais (de justice). — Ainsi que de ceux qui fréquentent le Prado et la porte d'Atocha. Au nom de chacun d'eux, pour les désigner, je mets un signe du zodiaque. Si c'est un brave, je dessine un lion à côté de son nom, tandis que le poltron a les poissons à côté du sien ; au mari complaisant, le taureau ; au mari malheureux, le bélier. Est-il de méchante race, je lui donne le scorpion ; a-t-il des

manières gracieuses, les gémeaux; me semble-t-il homme seulement de nom, la vierge. Celui qui est mal en santé a le signe du cancer. S'il est très-riche et qu'il vienne des Indes, le verseau. J'attribue les balances à celui qui est né dans le commerce; à celui qui est contrefait, le signe du sagittaire, et si le pauvre diable s'est marié avec une jolie femme, celui du capricorne qui convient, tout à la fois, au mariage et à la pauvreté.

Si j'entre dans quelque maison de célibataire, je lui propose à l'instant, dans mon style, des fiancées telles que Dieu seul peut les faire. Si l'une d'elles n'est que médiocrement belle, belle je la fais, lui persuadant bien que sa beauté est sa dot, et qu'il se trouvera dans Madrid pour adorer ses charmes une foule de riches et généreux amants. Quand elle est pauvre, je la dis noble et j'affirme que j'ai vu ses titres de noblesse, écrits sur parchemin en lettres d'or. Quand elle est riche et sans naissance, je la propose avec ce refrain que l'argent vaut qualité, et je lui dis : Cher señor, sachez que *Don Avoir* est un cavalier de très-bonne race. Est-elle laide, et mon homme me paraît-il froid, je lui fais comprendre qu'il en vivra avec plus de sécurité (1). Je dis de la grande qu'elle n'en aura que plus de facilité pour faire sauter les enfants; de la petite que moins on a de femme et mieux cela vaut, enfin que si la prétendue a quelque pécadille à se reprocher, le mariage effacera tout. J'agis de la même sorte auprès de la jeune

---

(1) Cette tirade de plus de 160 vers a été abrégée à partir de cet endroit. On ne pourrait la tolérer sur un théâtre français.

fille, je lui dis : Allons, señora, grâce à Dieu, j'ai trouvé pour vous un parti digne de votre mérite. Et quel homme, señora, quel homme ! — Je lui dis alors qui c'est, et j'entasse, au sujet de cet homme intime, mystère sur mystère. Celui qu'elle rejette comme trop vieux était présenté par moi comme ayant fait ses preuves, mais les fiancées comprennent qu'un homme neuf vaut bien mieux. Si je propose un prétendu de mœurs légères, je l'assure que, las de perdre et d'aller de tripot en tripot, il désire une femme qui lui apporte quelque petit capital pour vivre tranquille et se débarrasserde ce vice pernicieux. Est-il laid, j'affirme qu'ainsi doivent être les hommes; est-il borné, qu'elle pourra en faire de la cire et des mèches (1). Est-il emporté, brutal, sans pitié, je dis qu'il faut bien, corps de Christ, qu'il y ait un parfum d'homme dans la maison. Je persuade au prétendu et à la future qu'ils sont riches tous les deux et tous les deux amoureux l'un de l'autre, quoiqu'ils ne se soient jamais vus ; j'assure à la demoiselle que le fiancé meurt d'amour; au fiancé que ce mariage est écrit dans le ciel. Je leur pose la question du mariage, et quand ils se sont vus, après deux visites, ils disent *oui* et je leur demande un bijou que je vais vendre ou quelque pièce d'étoffe dont je me fais un vêtement; puis je les laisse ensacrémentés, et je me retire parfaitement célibataire, tandis qu'ils demeurent mariés et repentants.

---

(1) *Hacer del cera y pabilo*, faire de lui de la cire et des mèches, tout ce qu'elle voudra; des choux et des raves, comme on dit en français.

SERAFINA.

Ami, je veux vous gronder, car votre récit implique contradiction; (avec vos desseins sur moi) comment croire que vous serez vrai et marieur?

RAFAELA.

Bien que je me plaise à penser qu'il te parle avec sincérité, Serafina, l'apparence de la vérité peut cacher le mensonge. Ne laisse pas de voir si tout cela n'est pas un jeu. D'ailleurs s'il te dit à présent la vérité, ne peut-il pas mentir plus tard?

SERAFINA, *à Gibaja.*

Tu parles bien; mais comme je sais que tu veux me tromper, quand tu diras la vérité, je ne te croirai pas.

GIBAJA.

C'est sincèrement que je veux te marier, et nous devons tous deux être sincères.

SERAFINA.

Mon aïeul, que Dieu lui fasse miséricorde! a fondé par testament un majorat, dont par bonheur hérita mon père, et moi de lui, après sa mort, en qualité d'aînée; il n'a pas voulu qu'il fût partagé entre les autres filles. Mais cet héritage ne sera à ma libre disposition que si je me marie, autrement il m'échappe.

GIBAJA.

C'est dire qu'il faut se marier.

RAFAELA.

Avec qui?

GIBAJA.

Suivant son goût. Ne veux-tu pas te marier, Serafina?

SERAFINA.

Sans doute.

GIBAJA.

Avec un homme.

RAFAELA.

Ne le nomme pas!

SERAFINA.

Où trouverai-je un homme qui me paraisse même tel quel? Je n'en vois aucun qui soit à mon gré; tous me semblent mal. Peste soit d'eux tous!

RAFAELA.

Tels qu'ils soient, ta sœur les aime également.

SERAFINA.

Elle ignore par quels vils moyens ils nous trahissent.

GIBAJA.

Pour te satisfaire, je puis te donner un lettré de grand renom.

SERAFINA.

Bien lourd?

GIBAJA.

Pas trop.

SERAFINA.

Je jouirais de bien peu de tranquillité si je me mariais avec lui. Ce serait une guerre qui durerait toute la vie.

GIBAJA.

Un élégant, à la belle chevelure, me promet mille doublons si vous l'aimez.

SERAFINA.

N'y touchons pas, de peur de gâter son toupet.

GIBAJA.

Je crains fort de ne pas trouver un mari qui te convienne.

SERAFINA.

Je désirerais un homme de poids, un homme des temps anciens!

GIBAJA.

Comment avez-vous dit?

SERAFINA.

Que je voudrais un homme extraordinaire, et non pas de ceux qui appartiennent au vulgaire des humains.

GIBAJA.

Le prétendant de Tolède est bon, mais il tient de son âge certaine infirmité. Ah! voulez-vous un montagnard d'excellente figure ou bien cet autre, quelque peu vieux, natif de Jaraïzejo, un village d'Estramadure? Le régidor de la Mora vaudrait mieux, s'il était riche. Je vais parler tout à l'heure avec celui de Talavera, car il me semble répondre à votre désir capricieux. Chacun de ces hommes vient pour vous demander en mariage. Que l'un d'eux vous plaise, et je disposerai tout pour qu'il vous fasse la cour.

SERAFINA.

Tous les quatre me semblent matière à risée; faites-les venir.

GIBAJA.

Je vais aller les chercher; mais pour les attirer ici que dois-je leur dire?

SERAFINA.

Que c'est un essai. Je suis sûre de bien rire en voyant entrer un prétendu des plus compassés qui se contredira sur tout ce qu'il pourra m'adresser de paroles, en feignant de m'adorer. Après avoir dit bien des maladresses, il sortira très-content de sa personne, se croyant

tout heureux quand il aura gagné la rue parce que je l'aurai regardé trois fois de profil. Qu'ils se présentent donc, le moment est favorable.

GIBAJA.

Comment doivent-ils venir, señora?

SERAFINA.

L'un après l'autre et tous aujourd'hui.

GIBAJA.

Avant que cela se termine, comment ne songez-vous pas à me donner quelque joyau pour à-compte?

SERAFINA.

Gibaja, quand je me marierai.

GIBAJA.

Ce n'est pas donner que de faire de pareilles promesses. Ce qui ne fleurit pas à temps ne produit pas de fruits. Enfin si un de mes prétendants vous agrée, que puis-je espérer de vous?

SERAFINA.

Je vous donnerai cent doublons pour l'homme qui me plaira.

RAFAELA.

Après une pareille promesse, comment ne pas penser qu'il s'en ira content?

GIBAJA.

Je n'aurai pas les cent...

RAFAELA.

Combien?

GIBAJA.

Seulement quatre-vingt-dix-neuf.

SERAFINA.

Je suis sincère.

GIBAJA.

Comme vous l'êtes toutes. Le temps me le dira.

SERAFINA.

Allez-vous-en, petit chien de toutes les noces; à la fin vous m'ennuyez.

GIBAJA.

Je passe sur ces mépris, mais, pour Dieu, je me vengerai de vous.

SERAFINA.

De quelle manière?

GIBAJA.

Si je vous marie.

(Il sort.)

SERAFINA.

Fût-il un Adonis, aucun homme ne pourra me plaire. — Mais que devient donc doña Matea?

DOÑA MATEA, *qui entre.*

La voilà, doña Matea.

SERAFINA.

Est-ce une heure pour vous lever, señora?

DOÑA MATEA.

Votre grâce va-t-elle déjà me quereller?

SERAFINA.

Il est dix heures.

DOÑA MATEA.

Et quand il les serait; allez-vous me mesurer les heures comme vous me mesurez les vêtements?

SERAFINA.

Voyez un peu la très..... la très-courtoise!

DOÑA MATEA.

La quoi?...

SERAFINA.

La très-cavalière.

DOÑA MATEA.

Je ne suis en rien cadette pour la liberté du langage.

SERAFINA.

Qui croirait qu'une née plus tard pût parler comme une aînée! Je vous ferai entrer au couvent.

DOÑA MATEA.

Et quel couvent sera plus rigoureux que votre maison?

SERAFINA.

Un couvent dans lequel vous serez sœur laie.

DOÑA MATEA.

Votre grâce a de l'intelligence.

SERAFINA.

Et vous vous flattez d'en avoir.

DOÑA MATEA.

Ce fut une grave parole que celle que vous avez dite sur ma figure.

SERAFINA.

Je la tiens pour dite et puis, après?

DOÑA MATEA.

Rien, si ce n'est que vous n'êtes pas aussi belle que vous le croyez. C'est la vanité qui vous sauve.

SERAFINA.

Elle ose ternir cette blancheur!

DOÑA MATEA.

C'est vrai, vous êtes blanche; on ne peut le nier; mais ne sait-on pas que les blanches sont comme les pièces de monnaie qui s'usent par l'usage.

SERAFINA.

Oui, mais use-t-on ce qui est laid?

DOÑA MATEA.

Vous ne pouvez me refuser de la grâce!

SERAFINA.

Non.

DOÑA MATEA.

Alors comment puis-je être laide?

SERAFINA.

Et cependant, celle qui s'éprend de tout le monde n'est aimée de personne.

DOÑA MATEA.

Étant malheureuse en amour, c'est aussi par là que je suis belle.

SERAFINA.

Hélas! elle veut se croire malheureuse ni plus ni moins que si c'était un personnage!

DOÑA MATEA.

Si vous êtes ma sœur, ne voudriez-vous pas que je me dise heureuse?

SERAFINA.

A celle de tous, point de réponse.

DOÑA MATEA.

A celle de personne, je demande la paix.

SERAFINA.

Ne dit-elle pas que tous les hommes lui plaisent?

DOÑA MATEA.

Qui le nie? Chacun d'entre eux a en soi quelque bon côté. De plus, je les aime par une inclination qui m'est naturelle. Mais jusqu'à présent il n'en est aucun qui ait mérité mon amour.

SERAFINA.

Voilà un grand malheur!

DOÑA MATEA.

N'y a-t-il pas, señora, des femmes qui se fardent? d'autres qui font les réservées? N'en est-il pas qui parlent avec recherche? Ne connaît-on pas des donzelles qui, la nuit de la Saint-Jean, écoutent ce qu'il est honteux d'entendre? Est-ce que j'ai ces travers? Est-ce que je tombe dans ces fautes? Aimer les hommes est le faible de toutes les femmes, et il est facile de tolérer que je sois une au milieu de tant d'autres. Voir les hommes d'un œil favorable n'est pas se montrer facile ni blesser la pudeur. C'est preuve de bon naturel, et bien qu'il y ait quelques inconvénients pour une femme de ne pas être estimée ce qu'elle vaut, bien que cette froideur lui pèse, ce qu'elle a de bienveillance dans le cœur la dédommage suffisamment.

SERAFINA.

Me nieras-tu que ce sont des traîtres?

DOÑA MATEA.

Qu'ils le soient ou non, que m'importe; ce ne sont pas mes vassaux.

SERAFINA.

Qu'ils sont faux?

DOÑA MATEA.

Ce ne serait pas bien, si des hommes que j'estime je voulais faire une monnaie.

SERAFINA.

Qu'ils n'accomplissent pas leurs promesses?

DOÑA MATEA.

Plût à Dieu, ma sœur, qu'il en fût ainsi de leurs œuvres!

SERAFINA.

Nieras-tu que dans toutes leurs actions les hommes sont doubles?

DOÑA MATEA.

S'il en est ainsi ils dureront davantage.

SERAFINA.

Me nieras-tu.....

DOÑA MATEA.

Me nieras-tu qu'ils nous recherchent, qu'ils nous courtisent, que pour nous ils bravent les disgrâces et s'exposent à la mort. Pour quel homme dans une querelle une femme a-t-elle perdu la vie? Leurs honneurs, leur sang, leur fortune, tout est à nous.

SERAFINA.

Et toutes sont à tous.

DOÑA MATEA.

Je les aime, en ce qui me touche, parce qu'il faut que j'obéisse à ma destinée. Bénévole est la planète qui m'incline vers les hommes et bénévole une étoile dont l'influence me domine.

SERAFINA.

Taisez-vous, Matea! Un couvent va vous mettre à l'abri de toute cette bénévolence.

DOÑA MATEA.

Je veux me marier, señora.

SERAFINA.

Avec quelle dot? Qui voudra au lieu de la fortune se contenter de la noblesse? Pensez-vous à votre beauté pour vous marier? ou bien espérez-vous qu'un heureux hasard vous.....

DOÑA MATEA.

La laide a foi en elle, et non pas la belle.

SERAFINA.

Holà! mettez cette sœur sur un pavois.

DOÑA MATEA.

Aujourd'hui je serais aussi belle que toi si...

SERAFINA.

Achève!

DOÑA MATEA.

Si j'étais née la première.

(*Elles sortent; entre Gibaja.*)

GIBAJA.

Puis-je maintenant entrer?

RAFAELA.

Attends, et j'irai avertir ma maîtresse. Que faut-il lui dire?

GIBAJA.

Qu'elle vienne ici.

RAFAELA.

Nous allons avoir une fameuse soirée. Et les prétendus?

GIBAJA.

Tu les verras.

RAFAELA.

Combien sont-ils?

GIBAJA.

Je n'en emmène que quatre pour choisir.

RAFAELA.

Quatre? Je vais le lui dire.

GIBAJA.

Dis-lui que je suis ici.

RAFAELA.

N'y aura-t-il pas pour moi quelque petit fiancé par-dessus le marché.

GIBAJA.

Es-tu quelque peu honnête?

RAFAELA.

Un peu.

GIBAJA.

Es-tu laborieuse?

RAFAELA.

Moi?

GIBAJA.

Es-tu bien née?

RAFAELA.

Non.

GIBAJA.

As-tu de l'argent?

RAFAELA.

Pas davantage.

GIBAJA.

Propre?

RAFAELA.

Avec un seul vètement.

GIBAJA.

Pourrai-je dire que tu es donzelle?

RAFAELA.

Ceci est beaucoup demander.

GIBAJA.

Tu ne manqueras pas de mari?

RAFAELA.

Dis, comment?

GIBAJA.

De bonne pâte. Que veux-tu de plus?

RAFAELA.

Si la chose est possible, qu'il ait beaucoup à travailler et toujours dehors.

GIBAJA.

A présent, Rafaela, la malice féminine est connue, et tous les maris ont les yeux ouverts.

(*Viennent Serafina et doña Matea.*)

SERAFINA.

C'est Gibaja?

RAFAELA.

Oui, señora.

DOÑA MATEA.

J'espère que je verrai ces prétendants.

SERAFINA.

Ce quadrille d'amoureux vient-il?

GIBAJA.

Comme à une noce.

SERAFINA.

Qu'ils entrent donc!

GIBAJA.

Écoute d'abord. Celui que tu vas voir le premier est régidor de la ville de Zamora. Tu liras facilement sur son visage la bizarrerie de son caractère et la singularité de ses manières.

SERAFINA.

Que fait-il?

GIBAJA.

Il s'attriste de tout.

SERAFINA.

Ce sera très-amusant de le voir et de lui parler.

GIBAJA.

Il est là, dans l'antichambre.

SERAFINA.

Qu'il vienne donc, ce morose !

GIBAJA.

La couleur de son teint annonce sa mauvaise humeur.

SERAFINA.

Finis-en ; appelle-le.

GIBAJA.

Ainsi ferai-je. — Don Marcos !

DON MARCOS.

Señor ! (*Il entre.*)

RAFAELA.

Jésus ! quel homme !

GIBAJA.

Vous avez devant vous Serafina, une grande dame.

DON MARCOS.

Est-il convenable qu'une femme se nomme Serafina ? J'ai cherché ce nom dans les litanies des Saints sans le trouver, et j'étais décidé à ne voir ni à ne parler à cette Serafina dont le nom étrange n'est connu que dans Alger.

SERAFINA.

Vous vous y ferez.

DON MARCOS.

Je tâcherai qu'il en soit ainsi.

SERAFINA.

Donnez une chaise au seigneur don Marcos !

(*On va apporter une chaise.*)

DON MARCOS.

Attendez, attendez, ne l'apportez pas !

SERAFINA.

Pourquoi ne voulez-vous pas une chaise?

DON MARCOS.

Jolie demande ! parce que, avant qu'ils me l'apportent et que vous vous asseyiez, il faut du temps. Que doit faire celui qui va s'asseoir? que devons-nous faire nous-mêmes? Il faut que vous arrangiez vos falbalas, que je relève mon épée. Si bien que pendant tout cela on pourrait faire quatre ou six visites. Que l'on se serve donc d'une chaise, corps de Christ, quand on le juge nécessaire et que celui qui ne veut pas s'asseoir fasse debout sa visite.

SERAFINA.

Ne vous asseyez donc pas !

DON MARCOS.

Ainsi fais-je.

SERAFINA.

Comment allez-vous ?

DON MARCOS.

Autre vieillerie ! Que l'on voie un homme rubicond, bien portant, gros et gras, on lui demande comment se porte votre grâce? — et l'autre répond : — Et vous comment cela va-t-il? Puis on s'informe des enfants et de la femme. — Ne demande donc pas, imbécile, ce qu'il t'importe peu de savoir. Si c'est là un usage courtois, il est fort ennuyeux de s'y soumettre.

SERAFINA.

L'habitude de trouver bien les choses ne vous a pas pris à la gorge.

DON MARCOS.

Il y a pourtant parfois des choses qui me plaisent.

SERAFINA.

Suis-je vôtre?

DON MARCOS.

Vous ne pouvez y prétendre. Je suis franc; pardonnez-moi.

SERAFINA.

Ne me direz-vous pas pourquoi? qui est-ce qui vous déplaît en moi?

DON MARCOS.

Toute votre personne.

SERAFINA.

Voilà qui est poli.

DON MARCOS.

Je ne veux pas pour femme légitime une personne aussi belle que vous, señora. Car je penserais que si elle ne regardait pas les autres, les autres la regarderaient. On se marie pour le repos et non pour les soucis; je veux prendre une ménagère qui ne soit pas laide à ce point de me disposer à aller courtiser mes voisines, ni si belle que mes voisins se plaisent à la regarder. Pour qu'elle soit à ma guise, je veux pour elle quelque laideur et quelque beauté, car c'est uniquement pour moi que je veux une femme pour ma femme.

SERAFINA.

Ainsi donc je suis trop belle?

DON MARCOS.

Je vous entends; vous voulez à présent des louanges, et moi je ne loue que quand c'est nécessaire. — Que le ciel vous garde! (*Il sort.*)

SERAFINA.

Un instant; hé! don Marcos.

GIBAJA.

Il est parti.

DOÑA MATEA.

Cet homme m'a cassé bras et jambes.

RAFAELA.

Veux-tu te marier avec celui-là?

SERAFINA.

Seulement à l'entendre je gagnerais son humeur. J'espère que les autres seront gais et point du tout mélancoliques.

GIBAJA.

Écoute, je vais t'en présenter un de caractère tout différent.

SERAFINA.

Explique-toi?

GIBAJA.

Je l'ai laissé dans le vestibule de cette maison. Quoiqu'il entende et qu'il voie, c'est un homme indifférent à tout, comme il est en ce moment indifférent à toi-même. Il ne se tourmente de rien, ni de la faim, ni de la soif; avoir ou n'avoir pas lui est égal. Il ne se loue pas plus de la fortune pour ce qui lui arrive d'avantageux, qu'il ne se plaint d'elle quand elle lui est contraire.

SERAFINA.

Si celui qui sort est un Héraclite, celui qui va venir est un Démocrite. Fais-le entrer.

GIBAJA.

Je vais lui faire signe de monter; il vient.

SERAFINA.

C'est l'homme d'Estramadure ; celui de Jaraïcejo?

GIBAJA.

Lui-même.

SERAFINA.

Hidalgo ?

GIBAJA.

Comment ne le serait-il pas?

SERAFINA.

Et convenable de manières?

GIBAJA.

N'est-il pas d'Estramadure ?

SERAFINA.

Il ne vient pas.

GIBAJA.

Le voilà qui entre. C'est don Roque.

Vient DON ROQUE.

Et qui serait-ce ?

SERAFINA.

Une chaise à don Roque ?

(*On va pour la chercher.*)

DON ROQUE.

Un homme assis parle plus commodément.

SERAFINA.

Ne la donnez pas!

DON ROQUE.

Vous avez raison. Un homme assis parle plus qu'il ne faut. — Comment votre grâce se trouve-t-elle?

SERAFINA.

(*A part.*) Celui-là est plus poli. — (*Haut.*) A vous servir ; avec une petite santé, et vous comment êtes-vous?

DON ROQUE.

Je suis comme il vous plaira que je sois, señora. Ce bon Gibaja dit qu'il m'estime fort, et il m'a conduit ici pour que je puisse voir si vous me plaisez. Vive Dieu! vous êtes belle, et je me réjouirai dans l'âme de recevoir tout de suite votre main, si cette main doit être à moi. J'ai déjà aimé dans ce monde; je sais comment on aime et, par a, b, c, le métier de galant. A présent que je vous aime, si vous m'aimez, ma Serafina, je serai payé de mon amour, et bien au delà, si j'unis nos deux affections. Vous me donnerez la vie et je serai heureux de vous la devoir.

SERAFINA.

Vous parlez peu, mais, dans ce que vous dites, bien clairement. Pourtant, qui peut espérer d'obtenir un prix, sans l'avoir mérité? Ne voyez-vous pas que celui qui n'a pas éprouvé mes rigueurs ne saurait avoir mon amour? C'est aussi me juger trop facile. Retirez-vous donc, señor don Roque, car je ne veux pour maître que celui.....

DON ROQUE.

A l'instant même je vais m'en aller. — Faut-il qu'un homme meure parce que vous ne l'aimez pas? Autant je sais ce que vous valez, autant vous devriez m'apprécier ce que je vaux.

SERAFINA.

Non pas en vous accordant des faveurs.

DON ROQUE.

Et n'en est-ce pas une que de me détromper.

SERAFINA.

Celui qui sait attendre a seul du mérite.

DON ROQUE.

Eh bien donc j'attendrai, s'il le faut, pour vous posséder.

SERAFINA.

Combien?

DON ROQUE.

Une, deux, trois heures.

SERAFINA.

Il n'y a personne qui me mérite. Ne vous en allez-vous pas?

DON ROQUE.

Vous avez raison; dois-je continuer d'aimer qui ne veut pas m'aimer?

(*Il fait une fausse sortie.*)

SERAFINA.

Vous êtes fatigant.

DON ROQUE.

C'est vrai.

SERAFINA.

Ennuyeux.

DON ROQUE.

Certainement.

SERAFINA, *à part.*

Il va sortir et sans aucun regret. — Ne partez-vous pas?

DON ROQUE.

Pas encore.

SERAFINA.

Suis-je belle?

DON ROQUE.

Vous l'êtes.

SERAFINA.

Et je vous plais?

DON ROQUE.

Beaucoup.

SERAFINA.

Et si je vous aime, m'aimerez-vous?

DON ROQUE.

Comme moi-même.

SERAFINA.

Vous serez constant?

DON ROQUE.

C'est dans ma nature.

SERAFINA.

Eh bien, maintenant que je sais que vous m'aimez, partez tout de suite.

DON ROQUE.

Je vous rends grâce.

(*Il sort.*)

SERAFINA.

Je n'ai jamais vu d'homme plus sans souci.

GIBAJA.

Il est bien tel que je vous l'ai dépeint.

DOÑA MATEA.

En vérité le flegme de cet homme a pour moi du prix.

SERAFINA.

Jésus, que les hommes sont mauvais!

GIBAJA.

Le troisième attend; veux-tu le recevoir?

SERAFINA.

D'où est-il?

GIBAJA.

De Cangas, un village, un bourg de la montagne (des Asturies). Noble comme le roi, il porte l'habit de l'ordre de Santiago.

SERAFINA.

A-t-il des manières galantes ?

GIBAJA.

Non, quoique assez bonnes pour un vieux.

SERAFINA.

Est-il intelligent ?

GIBAJA.

Il se perd dans son latin.

SERAFINA.

Comment cela.

GIBAJA.

Quand il sera près de toi, tu ne comprendras pas la moitié de ce qu'il te dira.

SERAFINA.

Pourquoi ?

GIBAJA.

Il a étudié la philosophie et la théologie à l'université de Salamanque et, sans qu'il sache pourquoi, il fait de latin et d'espagnol un mélange à deux pour trois ; quand il s'y est enfoncé il cite à tort et à travers quelque passage de l'Écriture, que ce soit bien ou mal à propos.

SERAFINA.

Un sot qui ne sait pas le latin n'est jamais un grand sot. Fais-le venir.

GIBAJA.

Il est bien.

SERAFINA.

Appelle-le.

GIBAJA.

Tu désires le voir ?

SERAFINA.

Oui, pour en rire.

GIBAJA.

Señor don Pablo.

DON PABLO *entre.*

Ecce quem amas.

SERAFINA.

Quel original !

RAFAELA.

Il tient du prodige.

DON PABLO.

Quoique dans ce vestibule j'aie langui durant une heure pour que vos justes dédains repoussent ma prière, je la tiens comme bien employée, puisque votre merveilleuse beauté est au-dessus de tout ce que j'en espérais. Le temps passé à vous attendre, belle dame, a donné un charme de plus au plaisir de vous voir. Le pasteur et le marin ne sont point touchés de voir le soleil; ils savent l'instant où il va se lever pour éclairer la terre, la mer et les cieux; ils l'apprécieraient bien plus s'il se faisait davantage attendre.

RAFAELA.

Tu mens, Gibaja; cet homme est prudent et sensé.

GIBAJA.

On ne voit maintenant que la surface; le fond est lourd et insupportable.

DON PABLO.

Quand on donne la thériaque, afin de guérir un malade, pour qu'elle opère plus sûrement on y ajoute un poison. Il va droit au cœur, mais au lieu d'agir mortellement, grâce à la thériaque, il guérit le patient et conserve la vie, de sorte qu'il est prouvé que le poison est un remède capable de guérir un malade. Ceci posé, écoute à présent l'analogie. Le poison c'est l'amour qui détruit ce qu'il y a en nous d'énergie, mais quand il s'accompagne du respect, des égards et de la réserve, ces qualités opèrent comme la thériaque qui est un contre-poison; ajoutons-y une juste défiance de sa valeur personnelle, et l'on comprendra comment celui qui aime peut résister aux tourments de l'amour et se rattache à la vie par l'espoir de triompher un jour de sa belle (1).

SERAFINA.

Il parle bien.

GIBAJA.

Attendez le dessert pour avoir du meilleur.

DOÑA MATEA.

Il sait beaucoup pour être de cape et d'épée.

SERAFINA.

C'est grand dommage vraiment que cette prestance, que cette science, cette aisance de manières avec une noble origine soient restées pendant un si grand nombre d'années sans emploi. Vous êtes, m'a-t-on dit...?

DON PABLO.

De Cangas.

(1) Ce couplet de mauvais goût n'est pas traduit très-littéralement.

SERAFINA.

Et quelle fortune?

DON PABLO.

Petite, certainement; mais je suis bien né, et l'habit que je porte le prouve. — *Quis est ista*?

GIBAJA.

Volaverunt!

SERAFINA.

C'est ma sœur.

DON PABLO.

Elle est donzelle?

SERAFINA.

Et telle elle restera.

DON PABLO.

Aussitôt que je l'ai vue, j'ai reconnu qu'elle était votre sœur.

SERAFINA.

A quoi?

DON PABLO.

La chose est bonne! Parce qu'elle vous ressemble.

SERAFINA.

Vous avez la vue courte.

DON PABLO.

Nego.

SERAFINA.

Regardez-moi bien.

DON PABLO.

Elle vous ressemble.

SERAFINA.

Vous êtes assommant.

DON PABLO.

Domina, nescio quid dicis.

SERAFINA.

Dites mieux, vous êtes un sot. Comment pouvez-vous comparer un autre astre à moi, qui suis l'objet de votre amour?

DON PABLO.

Verbi gratia.

SERAFINA.

Je ne veux admettre aucune comparaison.

GIBAJA.

Pourquoi ne pas l'entendre?

SERAFINA.

Qu'il dise vite.

DON PABLO.

La lune ne ressemble pas au soleil. N'est-il pas plus beau que la lune? Qu'importe que celle-ci veuille l'imiter, puisqu'elle ne peut réchauffer avec ses tièdes rayons, tandis que le soleil nous brûle avec les siens. *Matea ergo quid interest ut sit tuæ lucis exemplum, si sunt tua radia solis et sunt lunæ radia ejus.* Qu'importe que doña Matea soit lumineuse comme toi, si ses rayons sont ceux de la lune et les tiens ceux du soleil!

SERAFINA.

Et que diront les étoiles de Madrid si j'accorde qu'elle ne soit qu'une lune?

DOÑA MATEA.

En est-ce assez pour mon malheur d'être ainsi comparée à la lune, sans le mériter?

SERAFINA.

Vous consentiriez à être lune à condition d'être pleine lune.

DOÑA MATEA.

Il faudrait se résigner même à être lune à son déclin.

DON PABLO.

Bene dixit.

SERAFINA.

Ce que je souffre avec cette sœur cadette est incroyable, et je veux y mettre ordre.

DOÑA MATEA.

C'est un mariage que je veux.

SERAFINA.

N'y comptez pas.

DON PABLO.

Ici s'adapte parfaitement un passage de saint Paul.

SERAFINA.

Gibaja, délivre-moi de cet homme.

GIBAJA.

Écoute d'abord ce passage, tiré de saint Paul.

DON PABLO.

Il est emprunté à l'épître aux Éphésiens (*ad Ephesios*).

SERAFINA.

Tout ce que vous me dites ne sont que des extravagances, des *adefesios* (1). Allez-vous-en d'ici.

DON PABLO.

Jam obedior. En faveur de ma docilité ne ferez-vous rien pour moi?

---

(1) Il y a ici un jeu de mots : *Adefesios*, extravagances.

SERAFINA.

Pour Dieu, si vous ne sortez.....

DON PABLO.

Irata est.

SERAFINA.

Je vous tuerai.

DON PABLO.

Timeo et eo. M'aimerez-vous?

SERAFINA.

Si vous vous en allez.

DON PABLO.

Et quand vous reverrai-je?

SERAFINA.

Quand vous aurez appris l'espagnol.

DON PABLO.

Songez...

SERAFINA.

Je ne veux rien entendre.

DON PABLO.

Quare, cur, quoniam vel quia?

SERAFINA.

Quel homme est-ce là! Au nom du ciel, don Pablo, allez-vous-en.

DON PABLO.

Je m'en vais donc.

SERAFINA.

Partez!

DON PABLO.

Laus Deo! (*Il sort.*)

SERAFINA.

Gibaja, j'ai le vertige!

GIBAJA.

Je vais tout de suite te porter en terre.

DOÑA MATEA.

Que de choses cet homme apprendrait à sa femme!

SERAFINA.

Je suis morte!! Celui qui reste est-il pareil?

GIBAJA.

Il en est tout l'opposé; car il ne sait parler ni latin ni espagnol.

RAFAELA.

Quel homme est-ce?

GIBAJA.

Écoute de toutes tes oreilles. En voici le portrait. Celui qui attend dans la cour pour t'être présenté le dernier est un cavalier de Talavera, homme considérable et bien posé. Il est ramassé de sa personne, traîne ses paroles et son rabat jusque près de terre. Sa taille est quelque peu épaisse, avec une ceinture d'importance. Si le soulier est camus, le chapeau est aquilin. Il porte une large dague, attachée à la sévillane, un pauvre pourpoint avec de gros bouillons qui entourent les manches, et un manteau sans pèlerine qui lui descend jusqu'aux pieds. Sa tournure appelle la disgrâce et sa roideur la colère. Il a une moustache qui monte jusqu'aux yeux et une oreille qui va jusqu'aux tempes. Son teint est celui d'un homme effrayé, cru d'un côté et cuit de l'autre. Voilà ce qui se rapporte à l'extérieur, mais le parler est encore pire.

SERAFINA.

Comment donc parle-t-il?

GIBAJA.

Si tu veux bien l'écouter, il te parlera de diverses manières en petits dictons vulgaires, qu'il croit de lui, et qui sont connus de tous.

SERAFINA.

Sont-ce des proverbes?

GIBAJA.

Non pas, de petits dictons, pas davantage. Sa tournure et sa conversation te donneront un grand plaisir.

SERAPHINA.

Qu'il entre donc.

GIBAJA.

Holà, hé ! señor Gonzalo !

(*Don Gonzalo entre.*)

DON GONZALO, *qui s'arrête un instant.*

Comment diable ; elle ne me dit rien.

RAFAELA.

Quelle figure étrange !

DON GONZALO.

Par le Dieu saint, señora, vous êtes belle, une fois et une fois encore plus belle que personne. Avec ce charmant visage vous l'emportez sur toutes celles qui voudraient vous le disputer. Quelle blancheur ! Quelle taille ! Pour moi, par votre prestance, vous êtes du plus grand prix, et puis quels yeux..... Je ne sais où j'en suis ; et ce front, puis-je ne rien dire de sa beauté sereine? N'est-ce rien que cette petite bouche ; ce nez n'est-il pas bien fait ? Quant aux mains, foi de chrétien, elles l'emporteraient sur quiconque voudrait les égaler, de dix doigts et une palme. Pour peu qu'un homme vous voie, c'est à en devenir fou. Vous avez l'honnêteté et la pu-

deur. Le pied serait-il laid? Point du tout; et la chevelure, ne doit-on pas l'admirer comme une chose rare? Ce qu'on ne sait pas, que sera-ce, si ce n'est au gré de mes désirs?

DOÑA MATEA.

Il est ingénieux et n'oublie rien.

SERAFINA.

Quel désordre dans tout ce qu'il entasse!

DON GONZALO.

Ho! ho! Les paroles ne sortent guère de sa bouche.

SERAFINA, *à part.*

Je vais essayer de le congédier à sa manière.

DON GONZALO.

Pour Dieu, parlez!

SERAFINA.

Seigneur don Gonzalo, vous vous exprimez si bien qu'il n'y a plus rien à ajouter. Tant de génie et une si bonne race! Ah, si l'on faisait ce qu'on veut! mais pour une première fois vous avez dit tout ce qu'on peut dire, et je vous donne ma parole que si je choisis un mari, je tâcherai que vous soyez cet homme.

DON GONZALO.

M'aimez-vous?

SERAFINA.

Oui, en manière de plaisanterie, et je me retire pendant que va cuire le repas des noces.

DON GONZALO.

Enfin, belle maîtresse, m'aimerez-vous?

SERAFINA.

Nous verrons; tout cela est pour rire; viens, Gibaja.

GIBAJA, *à part.*

Je t'attends. Hé bien, que t'en semble?

SERAFINA, *à part.*

Il est très-mal.

DOÑA MATEA, *à part, à Sérafina.*

Tu le vois, don Gonzalo a de la grâce dans le genre ennuyeux.

DON GONZALO.

Une personne telle que vous ne se trouve pas dans la rue.

SERAFINA.

Non, par ma foi.

DON GONZALO.

Que dites-vous de ma taille; n'a-t-elle pas quelque chose, la... de... répondez.

SERAFINA.

C'est une tournure charmante!

DOÑA MATEA.

Elle dispose à aimer.

SERAFINA.

Tout cela deviendra ma conquête. Vous n'avez rien dit de mes yeux.

DON GONZALO.

Les yeux sont pour voir.

SERAFINA.

Comment vous sentez-vous?

DON GONZALO.

Je suis comme aveugle.

SERAFINA.

Est-ce de me regarder?

DON GONZALO.

Pourrait-il en être autrement?

SERAFINA.

Qui est-ce qui vous tourmente?

DON GONZALO.

Un je ne sais quoi.

SERAFINA.

Est-ce au fond de l'âme?

DON GONZALO.

Peste! Cette petite mine est à faire mourir.

SERAFINA.

Me quittez-vous enamouré?

DON GONZALO.

Ho!

SERAFINA.

Allez, et revenez me voir.

DON GONZOLA.

A l'instant; sus!

SERAFINA.

Viens, Matea; adieu!

DON GONZALO.

En avant!

DEUXIÈME PARTIE.

CHEZ GIBAJA D'ABORD, PUIS CHEZ SERAFINA.

DON ROQUE.

Voilà la Cave-Basse, et ce doit être ici la maison de Gibaja. Il m'a dit qu'il m'attendrait chez lui à huit

heures. Je vais m'assurer si c'est bien là sa chambre. Hola ! hola ! la maison.

INESILLA, *de l'intérieur.*

Qui est-ce?

DON ROQUE.

On a déjà répondu. Est-ce ici que demeure le señor Gibaja?

INESILLA.

Il est sorti.

DON ROQUE.

Pour aller où, señora?

INESILLA.

A la grande place; mais il a dit qu'il allait rentrer.

DON ROQUE.

Comment ! il est déjà sorti pour s'occuper de mariage.

INESILLA.

Entrez, et asseyez-vous.

DON ROQUE.

Volontiers.

(*Il entre par une porte et sort par l'autre.*)

Certainement cette chambre serait commode si elle était meublée : chaises, lit, buffet. Il devra mal en arriver à la bourse de ceux qu'il marie, s'il compte sur eux pour son ameublement.

(*Entre don Marcos.*)

DON MARCOS.

Je suis si malencontreux que sans nul doute Gibaja m'aura déjà trouvé femme. Il m'a dit de me lever matin et de venir chez lui. Je me tiens pour marié. Gibaja n'aurait pas osé me demander si tôt, lui qui sait

que je n'ai jamais fini ma toilette avant midi. S'il est chez lui, je saurai tout à l'heure à quoi m'en tenir.

DON ROQUE.

Il n'est pas à la maison, mais il va rentrer.

DON MARCOS.

Je vais donc l'attendre.

(*Entre don Pablo.*)

DON PABLO.

Pax Christi! Est-ce ici que demeure un marieur?

DON ROQUE.

Oui, señor.

DON PABLO, *à part.*

Pourquoi m'aura-t-il fait venir?

DON MARCOS.

Il tarde bien. Est-ce qu'il aurait changé d'avis?

(*Entre don Gonzalo.*)

DON GONZALO.

Il m'a dit de me rendre ici. Ce doit être sa chambre; attendons-le.

DON ROQUE.

Puisqu'il y a des chaises, s'asseye qui voudra.

DON PABLO.

Sede apud mihi.

DON MARCOS.

Que faire de mieux que d'attendre?

DON ROQUE.

Quel temps charmant!

DON PABLO.

Agréable pour tout le monde.

DON MARCOS.

En voilà une! et Madrid est plein de boue. N'ayant rien à dire, on s'en prend au temps.

DON ROQUE.

Comme aujourd'hui la grande place était remplie de monde! C'était un jardin avec toutes sortes de fruits.

DON MARCOS.

Que l'on s'avise de s'adresser pour en acheter à quelque fruitière fûtée, et l'on verra ce que coûte le fruit.

DON ROQUE.

O grand Madrid!

DON MARCOS.

Cet homme tourne au démon.

DON ROQUE.

Ce que je tiens à louer dans Madrid, c'est d'abord la friperie. Un étranger, tel qu'il soit, s'il a de l'argent, trouve pour se vêtir une quadrille de revendeurs qui l'habillent depuis les bas jusqu'à la golille, et pourvu qu'il ait sa bourse, on ajuste le tout, tant bien que mal.

DON MARCOS.

Le susdit accoutrement est médiocrement bien taillé. Quant à être cousu, Dieu le sait!

DON GONZALO.

L'opinion que je professe est qu'ils donnent à chacun le vieux pour du neuf.

DON ROQUE.

Écoutez une autre merveille! On peut voir sur la place de la Cebada, entre autres choses que je tais, certaines boutiques de vieux fer, en forme de tentes mobiles. Tout ce qu'elles renferment ne vaut pas six

réaux et cependant le marchand de cette vieille ferraille déjeune, dîne et soupe chaque jour, lui, sa femme et ses enfants, à l'aide de ce commerce.

DON PABLO.

Je vois toujours ces tentes, et par ma foi toujours avec les mêmes marchandises; j'ai beau regarder, rien ne change.

DON MARCOS.

Ce qu'on achète là, on le jette aussitôt.

DON ROQUE.

Et sans doute il faut bien que quelqu'un de la famille le ramasse.

DON MARCOS.

La nuit ils le cherchent dans la rue.

DON ROQUE.

Les yeux ne peuvent tromper; que celui qui achète y regarde de près.

DON MARCOS.

Ce qui me donne de l'humeur, c'est qu'il n'y ait rien qui soit bien ce qu'on annonce. Les petits pains de Fregenal, plats comme une semelle, sont vendus dans la boutique sous le nom de pains mollets et comme vin, dans toutes les tavernes, une eau écumeuse qui en a la couleur; au lieu de pigeons, dans les gargotes, on vous donne, bien empâtés, quelque paire de moineaux. — Quand je pense qu'un homme ne peut rien acheter sous son vrai nom! Si pour faire un vêtement léger, je demande dans le magasin du taffetas ordinaire, il faut, pour que le marchand ne me fasse pas mauvaise mine, que je le qualifie de taffetas double. Si j'accepte sous ce nom le taffetas ordinaire et qu'ensuite je veuille avoir

du gros de Naples, on me donne de la marceline que l'on dit être la plus belle du monde; pour lui le taffetas double est de la moire. Si je demande quelque garniture un peu étrange, on me propose de la patte d'araignée, et si c'est quelque parement à la vieille mode, on me dit : Voulez-vous de la dent de lapin? En écoutant ces noms dans leur jargon, je crois toujours qu'on me vend tout autre chose que ce que je veux.

DON ROQUE.

Il y a un moyen bien simple de remédier à tout cela.

DON MARCOS.

Indiquez-le-moi, et j'en userai.

DON ROQUE.

En n'achetant rien.

DON GONZALO.

Et en allant tout nu.

DON MARCOS.

Il vaudrait bien mieux ne pas s'habiller tous les jours.

DON ROQUE.

Regardez donc quelle charmante créature traverse la rue.

(*Ils regardent.*)

DON GONZALO.

Elle vient par ici.

DON MARCOS.

Elle a l'air un peu niais, et pour mon compte je préfère, fût-elle merveilleuse, l'intelligence à la beauté.

DON PABLO.

Vous n'en jugez pas bien.

DON MARCOS.

Je suis dans le vrai.

DON PABLO.

Sic argumentor.

DON MARCOS.

Parlez!

DON PABLO.

Avec la belle on jouit par tous les sens, quand on la possède; tandis que la laide, avec tout son esprit, ne peut charmer que l'oreille (1).

DON MARCOS.

Le plaisir que donne la beauté peut être goûté en une seule fois, tandis que personne n'a pu jouir en une seule de l'intelligence. C'est par l'ouïe que l'on va droit à l'âme; c'est là que le charme de la parole agit. Il est toujours différent de lui-même, tandis que la beauté est toujours la beauté. Comment pouvoir, de même appétit, manger constamment le même mets?

DON PABLO.

Celui qui aime aime pour la possession; personne n'a de l'amour seulement pour entendre la voix de l'objet aimé. Le désir naît de l'amour. Celui qui est épris s'efforce de plaire, et celui qui plaît veut posséder. C'est là le but vers lequel tendent les désirs. Les vœux ne sont-ils pas permis? l'espérance n'est-elle pas licite? C'est pour elle qu'on aspire à la beauté. Personne ne se tiendra pour satisfait d'entendre seulement son amante. Les autres sens ont leurs exigences. Il s'ensuit que sans beauté il ne saurait y avoir d'amour; d'où je

---

(1) Ce couplet est abrégé.

conclus que mieux vaut une belle sans esprit qu'une laide intelligente.

DON ROQUE.

Que c'est bien dit!

DON GONZALO.

Il conclura.

DON MARCOS.

Ce qui m'étonne toujours, c'est qu'il y ait tant de gens qui se contentent du bruit, sans tenir compte des raisons qui leur sont données.

DON ROQUE.

C'est juste.

DON MARCOS.

Écoutez-moi. Celui qui aime une beauté et qui désire la posséder ne l'aime pas pour elle-même, mais seulement pour lui, rien de plus; tandis que celui qui se contente d'adorer sa dame aime avec délicatesse et vérité. L'un veut jouir par tous les sens et ne cherche que le plaisir, l'autre fonde son amour sur l'esprit et se tient pour satisfait de ce qu'il entend; il aime uniquement pour aimer. Si une beauté doit me rendre grossier dans mes désirs, l'intelligente qui les épure ne vaut-elle pas mieux? L'amour que j'aurai pour elle ne sera-t-il pas supérieur à celui que j'aurai pour moi?

DON PABLO.

Ainsi dans le plaisir on ne s'aime pas.

DON ROQUE.

Il en est ainsi.

DON MARCOS.

On doit plus d'estime à celui qui aime pour aimer.

DON ROQUE.

Ce n'est pas mal dit.

DON PABLO, *à don Gonzalo.*

A laquelle des deux manières donnez-vous la préférence?

DON GONZALO.

Moi! de par tous les saints, à la belle.

DON MARCOS, *à don Roque.*

Et vous, laquelle estimez vous davantage?

DON ROQUE.

Moi, toutes les deux pour varier.

DON PABLO.

Aimer encore ce qu'on a possédé, c'est avoir plus de constance.

DON ROQUE.

Oui, bien plus!

DON MARCOS.

Démocrite du diable, ne nous laisserez-vous pas en paix!

DON PABLO.

Taceas, pour l'amour de Dieu.

DON GONZALO.

Laissez-le donc jeter en l'air ses paroles.

DON ROQUE.

Ils parlent bien.

DON MARCOS.

Peste soit de ce terrible homme!

(*Entre Gibaja.*)

GIBAJA.

Que la paix soit dans mon logis.

DON MARCOS.

Et ne faut-il pas aussi qu'elle soit ailleurs?

GIBAJA.

Don Roque.....

DON ROQUE.

Maître Gibaja.

GIBAJA.

Don Gonzalo.....

DON GONZALO.

Me voilà.

GIBAJA.

Don Pablo.....

DON PABLO.

Idem per idem.

GIBAJA.

Don Marcos.....

DON MARCOS.

Était-ce l'heure? Vous m'avez causé deux ennuis en un même temps : me lever de bonne heure et me faire attendre.

GIBAJA.

J'ai besoin de vous quatre.

DON MARCOS.

Nous voilà tous; parlez.

GIBAJA.

Il vous souvient du jour où, confiants, vous avez voulu explorer l'océan de la beauté et de l'ouragan devant lequel vous avez fui tous les quatre, ayant perdu tout espoir d'arriver au port.

DON MARCOS.

Ce fut ainsi.

GIBAJA.

Vous savez aussi combien à chacun de vous le soleil de Serafina fut défavorable.

DON MARCOS.

Achève donc, et gagnons le rivage, car déjà je sens que vient le mal de mer.

GIBAJA.

Je voulais doubler le cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes de l'amour, mais je trouvai la mer orageuse ; la grande Serafina.....

DON GONZALO.

Je sais depuis déjà longtemps que c'est le cap des Tempêtes.

DON ROQUE.

Ne devons-nous plus naviguer?

DON PABLO.

Qu'a-t-elle dit de moi?

GIBAJA.

De toi bien peu de chose, si ce n'est que tu étais un niais avec ton latin, et qu'elle ne pourrait supporter tes citations, faites à tort et à travers. Elle veut, dit-elle, chercher quelqu'un qui puisse te dégrossir, parce que tu es un peu commun et qu'elle ne saurait s'éprendre d'un petit hobereau des Asturies qui n'a pour assaisonner l'amour que les fines reparties d'un paysan montagnard (1).

DON GONZALO.

Et de moi?

---

(1) *Patan,* sobriquet donné aux Asturiens.

GIBAJA.

De toi un peu moins. Elle dit que t'entendre parler en termes de rufien était une chose très-fatigante; mais cependant elle revient à toi par un côté.

DON GONZALO.

Dis, lequel?

GIBAJA.

Elle prétend que si on égalisait tes épaules et que l'on repoussât ta tête de quatre doigts plus en arrière, que si l'on abaissait ta taille d'une palme et qu'en même temps on la rendît plus déliée, enfin que si l'on mettait tes jambes où sont tes pieds et tes pieds où sont tes jambes, il n'y aurait pas à la cour de cavalier plus parfait.

DON ROQUE.

Et de moi?

GIBAJA.

De toi, que tu étais un homme sans caractère; elle se demande à quoi peut servir une bonté pareille et que devant se donner toute entière, elle n'aurait rien en échange de ce qu'elle donnerait. — Quant à don Marcos, elle le trouve tellement irritable qu'elle lui conseille d'aller se faire guérir chez le D[r] Antonio Martin.

DON MARCOS.

Me suis-je donc tant fâché contre elle? Serait-ce, peste soit d'elle! parce que j'ai vu sa robe entièrement ouverte sur la poitrine, ou bien n'aurais-je pu regarder sans colère l'échancrure de son épaule qui montrait si clairement qu'elle est femme; ou bien encore serait-ce de l'avoir vue si blanche, n'appréciant pour me vêtir que la toile qui conserve son lustre. Enfin si je me suis irrité de peu, je pouvais m'irriter de beaucoup.

DON ROQUE.

Elle me fait un crime de ce que j'ai été calme, plaignez-vous-en, señora! Si elle savait que je ne fais pas plus de cas de sa divinité que de ses faveurs, que dirait-elle de plus? et si elle apprenait que je ne donnerais pas un réal pour qu'elle soit belle ou laide, favorable ou défavorable, ne tenant nullement à obtenir d'elle aujourd'hui ce qu'elle me refusait hier!

DON GONZALO.

Elle me reproche le langage vulgaire dont je me suis servi quand je lui ai dit : Señora, comblez mes désirs, et voilà. Si je songe à la grâce avec laquelle je lui ai parlé, je me demande ce qu'elle eût dit si je me fusse exprimé comme un coureur des rues. Quand on pense comme elle, il faut ronger sa chaîne et ne pas se marier.

DON PABLO.

Et moi, je suis tombé en disgrâce parce que je lui ai parlé latin. Qu'eût-ce donc été si je lui avais cité un passage du Cantique des cantiques que j'ai été sur le point de chanter, et si je lui avais cité, quand je la vis hésiter, le *nescitis quid petatis?* ce qui pourtant était chose naturelle. Mais une petite citation ou deux, sans aucun lien, ressemblent à ces villages de montagne sans voisinage. Je vous le demande à vous tous qui m'écoutez, qu'importe à cette señora que Dieu ait dit : *crescite et multiplicamini*, croissez et multipliez. C'est pour multiplier et non pour autre chose que chacun se marie. Je vous le laisse à penser. Est-ce que les lettres latines causent la stérilité? Qu'elle dise si, quand viendra la vieillesse, elle ne regretterait pas le latin que j'aurais pu lui enseigner. Savoir le latin me donne-t-il sur elle le moindre avantage?

Elle dira que si je lui parle dans cette langue elle ne me comprendra pas; elle se trompe. Un homme, parlât-il une langue qu'il aurait inventée, sera toujours compris de la femme, et lui, pourra ne pas la comprendre parlât-elle sa langue maternelle.

GIBAJA.

Aux grands maux les grands remèdes. Allons, allons, aiguisez vos esprits et que, pour Dieu, ils sachent bien couper : sachez que cette folle est tombée dans une autre manie.

DON MARCOS.

Dites-nous laquelle?

GIBAJA.

Donner chaque jour une heure entière d'audience. Elle l'accordera à tous ceux de ses amants qui ont des prétentions sur elle, mais le résultat sera toujours le même. Aujourd'hui, de neuf à dix, dans l'antichambre de son logis, elle vous recevra. Quelqu'un de vous, suivant le langage du poëte, a-t-il été blessé par les flèches de l'enfant-dieu, ou, pour parler avec plus de réserve, quelqu'un en tient-il, manière discrète de ne pas dire ce qui en est? — Ho! ho! vous ne répondez pas. Parmi vous quatre n'y a-t-il pas même un seul amoureux! Amoureux favorisé, je sais bien qu'il n'en existe pas un seul.

DON MARCOS.

Pour moi, je ne tiens à elle que par entêtement.

DON PABLO.

Ego quoque.

DON GONZALO.

Et moi non autrement. De ce qu'elle ne m'aime pas je soupire si peu que peu.

DON ROQUE.

Si elle m'aime je l'aimerai; si elle ne m'aime pas, je ne me tuerai pas pour cela.

GIBAJA.

Voulez-vous tous les quatre, et dans un même esprit, aller à l'audience des amants?

DON MARCOS.

Et que ferons-nous là?

GIBAJA.

Je vais à l'instant vous le dire. S'il est vrai que vous vouliez triompher de cette dame obstinée, il faut changer de style. Vous, don Marcos, bien que vous puissiez avoir de l'humeur, il faudra savoir souffrir et vous taire; ne vous impatientez qu'en dedans, paraissant trouver bon ce qui est mal. Le monde a plus de six mille cinq cents lieues, supposez que vous parveniez à faire beaucoup de réformes, sachez qu'il vous en restera plus encore à faire. Pour vous, don Roque, tâchez de ne pas rire de tout, et soyez moins Démocrite que vous ne l'êtes d'ordinaire; de même que je recommande à don Marcos de paraître moins Héraclite. Ami Gonzalo, il faut laisser le bas langage et ne plus vous servir de ces petits dictons auxquels personne n'entend rien. Vous êtes de Talavera, où l'on parle si bien qu'il ne doit pas vous être difficile de parler plus au clair et avec des expressions plus choisies. Quant à vous, don Pablo, sachez que, pour plaire aux dames, il ne faut pas se servir du latin qu'elles n'entendent pas, ni même du roman, mais bien de la langue ayant cours. Ainsi, changeant de style, je vous conseille de vous présenter hardiment devant Serafina. J'ai in-

venté un stratagème à l'aide duquel je prétends qu'elle vous recherche tous les quatre, sans savoir quel est celui de vous qu'elle aime ou qu'elle préfère. Donnez-moi votre parole que vous vous laisserez tous gouverner par moi et que vous ferez ce que je vous prescrirai de faire.

DON MARCOS.

Je vous l'accorde.

DON PABLO.

Mais vous ne nous dites rien de ce stratagème.

GIBAJA.

Vous le connaîtrez bientôt; toutefois sachez qu'il la soumettra.

DON MARCOS.

Je ferai ce que vous ordonnerez, non par amour, mais par esprit de vengeance. Je paraîtrai calme à l'extérieur; quant à l'intérieur, c'est autre chose.

DON ROQUE.

Je serai heureux de la voir souffrir, soyez-en sûr.

DON GONZALO.

Je vous promets d'être un modèle de beau langage.

DON PABLO.

Je parlerai comme dans un désert, sans m'arrêter sur la route (1).

---

(1) *Yo hablare como en desierto.*
Por nor tocar en lugar.
Lugar signifie passage d'un livre, citation et village. Il y a ici un jeu de mots.

GIBAJA.

Passez donc dans cette chambre, où chacun devra écrire un placet.

DON ROQUE.

Pour Serafina?

GIBAJA.

Sans doute. Il est bien entendu que personne ne se fâchera contre celui qui l'emportera sur les autres.

DON GONZALO.

Nous le comprenons ainsi.

GIBAJA.

Jurez-le.

TOUS.

Nous le jurons!

DON PABLO.

Oh! *quam jucundum* sera, *fratres, habitare in unum!*

GIBAJA.

Vous ne pouvez donc pas laisser là votre latin!

DON ROQUE.

Que c'est bien dit!

GIBAJA.

Ni vous changer votre manière.

DON GONZALO.

C'est tomber dans la même boue.

GIBAJA.

Encore!!

DON MARCOS.

Ils sont vraiment incorrigibles. Qui pourrait vouloir se joindre à des hommes de si peu.

GIBAJA.

Et ce n'est pas là s'impatienter?

DON MARCOS.

Il n'y aura rien de tel? Tu verras si je suis fidèlement tes recommandations.

DON PABLO.

Tu vas trouver en moi un autre homme.

GIBAJA.

Entrez donc! Guerre à Serafina!

DON MARCOS.

C'est toi qui nous commanderas.

DON ROQUE.

Es-tu soldat?

GIBAJA.

Je l'ai été.

DON PABLO.

Où donc?

GIBAJA.

Vous le saurez bientôt.

DON GONZALO.

Les marieurs servent dans la guerre du mariage.

(*Tous sortent.*)

CHEZ SERAFINA.

(*Entrent Serafina, doña Matea et Rafaela.*)

RAFAELA.

Comment ta retenue ordinaire a-t-elle pu donner dans cette folie?

SERAFINA.

Neuf heures sont-elles sonnées?

DOÑA MATEA.

Pas encore.

SERAFINA.

Il n'est donc pas encore l'heure d'ouvrir l'audience?

DOÑA MATEA.

De pareilles bizarreries n'ajouteront rien à l'éclat dont tu brilles. Donner une audience à des amants! certes la chose est rare.

SERAFINA.

C'est vrai. Les accabler de mes dédains, voilà la seule victoire que je veuille obtenir. Ma gloire consistera à les voir souffrir. J'espère vaincre dans cette lutte entre amants et par ce rare caprice me singulariser dans Madrid.

DOÑA MATEA.

Avec de plus mauvais traitements et de pires manières il est des femmes qui tourmentent leurs amants, il n'en est aucune qui se moque d'eux tous.

SERAFINA.

N'est-ce rien que de voir ces personnages, pleins de présomption, venir vous courtiser à l'aide de paroles étudiées qui tiennent lieu de raison? n'est-ce rien que de voir au coin de la rue celui qui se sent épris de vous, poser amoureusement la main sur son cœur; que de voir un soupirant tendre et barbu, avec une toute petite larme à l'œil! C'est à désopiler la rate (1). Je ris sans contrainte de ceux qui dans leurs ardeurs soupirent en regardant le ciel. Et si j'en viens à ce qu'ils disent, aurons-nous assez ample matière! Quel chapelet de sottises déroule celui qui aime! Hier un de ceux-là

---

(1) *A quien mil canas no quita....* à qui n'en lèverait-il pas mille cheveux blancs....

louait ma main, qu'il trouvait belle, et débita sur chacun de mes doigts une extravagance. Un autre alla jusqu'à me dire, feignant une grande douleur, que cette même main était comme le pilon d'un mortier qui mettait les cœurs en capilotade. Un autre de ces insensés comparait sottement mes lèvres à du velours incarnat; il en est un, tout à fait chauve, qui prétendait, sans se gêner le moins du monde, que ma chevelure était merveilleuse pour faire une perruque. — Prenez garde, s'écriait l'un d'eux, avec vos dents vous me mordez au cœur. Ceux que je parais disposée à écouter favorablement qualifient mon front de siége de l'amour; ils disent que mes cheveux ont un reflet divin; que mes yeux rendraient en éclat des points au soleil; que mes sourcils sont deux arcs avec lesquels Amour lance ses flèches; que l'heureux possesseur de mes dents et de ma bouche aura tout à la fois la perle et l'œillet. J'en passe, et des meilleurs. Sache donc, Rafaela, que celui qui parle mal me fait rire et rire encore plus celui qui parle bien. Rien qu'à les voir je sens que l'indifférence me gagne et paye leur amour; il ne m'est donc pas difficile de repousser leur prière. Ce ne serait pas assez pour les punir de ne les entendre ni de ne les voir; pour les punir encore davantage il faut les voir, les entendre et les planter là.

RAFAELA.

Ce singulier plaisir de femme va te valoir un éternel renom.

DOÑA MATEA.

Quelle satisfaction peut avoir celle qui dédaigne les hommes? Qui pourrait ne pas voir avec plaisir un ca-

valier d'agréable tournure marcher fièrement comme s'il allait dépaver la rue? Quelle est celle qui ne se sentirait émue en le voyant saisir avec grâce et résolution le fer avec lequel il frappe et tue le taureau ou bien quand, en combat singulier, il s'escrime avec le fleuret ou mieux encore avec l'épée? Pourquoi, s'il t'ennuie de les entendre, leur permettre de paraître à tes yeux, sans que ton oreille soit touchée de leurs paroles? Si elles sont trompeuses est-ce mieux que de cacher qu'on peut aimer et de se faire un plaisir du tourment des autres? Tu peux récompenser celui qui feint, en songeant combien lui coûte la feinte, et pardonner à l'infidèle en voyant tout ce qu'il fait ensuite pour rentrer en grâce. Celui qui te quitte ne te quitte pas pour t'offenser, mais uniquement par besoin de changement. S'il s'adresse à une autre femme, ce n'est pas qu'il te haïsse. Aimer est une chose et changer une autre. Sera-ce parce que tu as démérité, non, non, c'est inconstance. Que plus tard il revienne repentant vers son amante, quels transports! quelle vivacité dans ses désirs!! Il ne faut pas, ma sœur, s'étonner ou se tourmenter de toutes ces choses. Crois-moi, aime les hommes, ce sont de belles créatures (1).

SERAFINA.

Et les tourments de la jalousie, ne doit-on pas les redouter?

DOÑA MATEA.

Si la jalousie n'existait pas, que serait-ce de l'amour?

---

(1) *Bellos animales*, de beaux animaux, dit le texte.

SERAFINA.

Eh quoi, as-tu donc pour eux tant d'affection?

DOÑA MATEA.

Certainement.

SERAFINA.

Je suis lasse de toi à ce point de vouloir te marier pour qu'ils me vengent.

DOÑA MATEA.

Je te saurai gré de te venger ainsi.

SERAFINA.

Sans doute je veux te marier ; mais qui voudra de toi?

DOÑA MATEA.

Pour que je m'établisse et que tu sois vengée, il suffira de me donner un de tes amants de rebut.

SERAFINA.

Comment celui qui adora mes charmes pourra-t-il t'aimer?

DOÑA MATEA.

Par une multitude de raisons que pourrait fournir le besoin de changer.

SERAFINA.

Vous prenez trop de licence, et je ne comprends pas comment une...

RAFAELA.

Señora, il est neuf heures.

SÉRAFINA.

Voilà l'instant de l'audience. Ouvre, on peut entrer.

RAFAELA.

J'entends du bruit dans l'antichambre.

GIBAJA, *de l'intérieur.*

L'audience, l'audience!

RAFAELA.

Tu vas avoir aujourd'hui bien des choses à dépêcher.
(*Entre don Roque.*)

DON ROQUE.

Déjà le soleil en riant fait naître
L'aube
Qui reçoit ses teintes pourprées
De la lumière du soleil.
L'aurore qui dore la campagne
Rit et pleure,
Et moi, qui suis encore dans les ténèbres,
Je viens voir, en présence de votre lumière,
Rire, pleurer et se lever,
Le soleil, l'aube et l'aurore.
(*Entre don Marcos.*)

DON MARCOS.

Déjà s'émaille le vert tapis
De la prairie;
Déjà, plus diligente, coule
La claire fontaine.
La rose odorante s'épanouit
Plus vite;
Et moi, belle Serafina,
Uniquement pour vous, je viens voir,
S'émailler, couler, fleurir,
La prairie, la fontaine et la rose.
(*Entre don Gonzalo.*)

DON GONZALO.

Déjà plus sonore et plus suave
Est le chant de l'oiseau;
Sans brouillards et sans nuages,
Naît le jour.

Le vent plus doux se calme
Et devient plus léger.
Pour moi qui suis à tout insensible,
Je viens devant vous
Pour entendre, voir et s'apaiser
L'oiseau, le jour et le vent.

RAFAELA.

C'est un tout autre style que celui d'hier; l'amour les améliore.

SERAFINA.

Quand donc, mes seigneurs, la matinée finira-t-elle? Nous avançons vers midi et je voudrais que des talents aussi distingués que les vôtres dirigent leurs pensées, s'ils le peuvent, vers cette partie du jour.

(*Entre don Pablo.*)

DON PABLO.

En s'évanouissant s'est embrasée
L'aube;
Vaincu par l'éclat (de tes yeux),
Le soleil fuit;
L'aurore blessée ne sait plus
Où pleure sa rosée;
Et bien que nous touchions au midi,
C'est en m'exposant à l'ardeur de ses feux, que je viens [voir]

(*Tous ensemble.*)

S'embraser, fuir, s'évanouir
L'aube, le soleil et l'aurore (1).

(*Vient Gibaja.*)

---

(1) Ces quatre dizains sont une sorte de composition nommée *Glosa*, Glose.

GIBAJA, *à part.*

Je puis me flatter que ma petite leçon a parfaitement réussi. Ils sont devenus tout différents de ce qu'ils étaient ; puisse aussi Serafina n'être plus la même !

SERAFINA.

Approchez, don Pablo.

DON PABLO.

Je suis un soldat de la milice d'amour. Pour fendre et braver les vagues écumeuses, je me suis embarqué dans le golfe des dames pour les Indes de Porto Rico. Bien que je sache que je ne mérite pas d'être admis à l'honneur de te servir, j'ai gagné le port de la Médiation (1), dangereusement blessé dans ton escadron. Animé par l'espoir de gagner une palme, j'ai reçu deux blessures, l'une dans l'âme et l'autre dans le cœur. J'ai laissé tous les autres services, et je demande uniquement que tu tiennes compte du temps pendant lequel je t'ai servi.

SERAFINA.

Retirez-vous ; vous êtes trop vieux.

DON PABLO.

Je n'attendais pas une autre récompense.

SERAFINA.

Par ma foi, il a parlé en langue vulgaire.

DON PABLO.

Señora, puisque je ne puis être agréé, exaucez les vœux exprimés dans cette supplique.

---

(1) En *las Terceras. Tercera,* médiation.

SERAFINA.

On l'examinera plus tard.

DON PABLO.

Examinez-la tout de suite.

SERAFINA.

C'est bien!

GIBAJA, *bas à don Pablo.*

Tu viens de te conduire admirablement.

SERAFINA.

Cet amant parle bien et avec convenance.

GIBAJA.

Vos rigueurs l'ont rendu circonspect.

SERAFINA.

Elles sont d'un grand enseignement. Quand je saurai ce qu'il demande, je lui accorderai quelque faveur.

GIBAJA, *à don Marcos.*

Allons, approchez; que craignez-vous?

RAFAELA.

Venez, don Marcos.

DON MARCOS.

J'arrive. Ne fuyez pas celui qui espère obtenir de vous d'aimables trophées. Repousser tous les vœux serait d'un orgueil insensé. Je ne voulais pas aimer et cependant j'aime; je voulais vaincre et j'ai été vaincu. J'étais né pour voir la lumière, je la vis et je devins aveugle. Sachez gré à celui qui meurt de sa blessure et qui se plaint sans avoir de courroux; ma plainte est un hommage rendu à celle qui a fait la blessure. Mon âme est satisfaite d'avoir vu la lumière et c'est en vainqueur que j'ai perdu la vue. Pour tempérer mes

maux je demande seulement que vous m'accordiez ce que porte cette supplique.

SERAFINA.

J'aviserai.

GIBAJA, *à part.*

Cela ne va pas mal !

RAFAELA, *à part.*

Notre mélancolique est un tout autre homme.

SERAFINA, *à part.*

Il me demande sans doute la faveur d'espérer.

RAFAELA.

A vous, don Gonzalo.

DON MARCOS, *à part, à Gibaja.*

Ai-je parlé à votre gré?

GIBAJA, *bas.*

Vous avez dit tout ce que tous deux vous deviez dire.

DON MARCOS, *à Gibaja.*

Pour Dieu, qu'il me soit permis de me fâcher contre moi-même.

DON GONZALO.

Puisque moi, belle Serafina.....

(*Il se trouble.*)

GIBAJA, *à part.*

J'ai pourtant travaillé à le faire parler en beau style.

DON MARCOS.

Mais voilà que la parole lui manque tout à fait; elle s'en va aux cinq cents diables.

DON GONZALO.

L'amour que j'éprouve est une honte...

GIBAJA, *à part.*

Je désespère qu'il parle bien. (*Haut.*) Vous vous trompez.

DON GONZALO.

Rien ne me vient à l'esprit. (*Il se trouble de plus en plus.*) Je dis que j'étais confiant et que celui qui a de la confiance... Pardonnez-moi, ma reine, si je dis peu et si je dis mal.

SERAFINA.

Je suis terrifiée de voir un homme éprouver un si grand trouble.

DON GONZALO.

Cette supplique vous dira, señora, ceci et puis cela; mes pensées s'y déroulent toutes, délicates comme un fil.

SERAFINA.

Et ce fil est solide?

RAFAELA.

Jamais l'amour ne pourra amender un langage trivial.

DON GONZALO.

Vous y verrez où mon ardent amour aspire. Tout ce que je dis dans cette supplique n'est peut-être qu'un songe?

SERAFINA.

Cette nuit je réfléchirai à cela tranquillement.

DON GONZALO.

Ce sera vouloir apprécier mes vœux les yeux fermés.

GIBAJA, *bas.*

Tu débites mille sottises.

DON GONZALO.

Que les bouches se taisent donc et que le papier parle.

SERAFINA.

Alors donnez-moi la supplique.

DON GONZALO.

La voici. (*Il la lui donne.*)

DON MARCOS, *bas, à Gonzalo.*

Vive Dieu! vous n'avez dit qu'un tas de bêtises.

GIBAJA.

Don Roque, dédommagez-nous-en.

RAFAELA.

Don Roque, approchez.

DON ROQUE.

J'arrive, heureux mille fois d'arriver, quoique ce soit en amant craintif qui ose vouloir conquérir l'impossible. J'ai évité les feux que lancent ardents deux beaux yeux. Quand se fait-il que celui qui frappe le caillou n'obtienne pas d'étincelles? mais ici l'amant s'adresse à des difficultés insurmontables. On ne peut vaincre ce qui ne résiste pas ni triompher de ce qui est inexpugnable.

GIBAJA, *bas.*

Cela va bien!

DON GONZALO, *à part.*

C'est un vrai démon!

SERAFINA.

Il ne restera pas court.

DON ROQUE.

Mes désirs sont sincères, mon amour ne feint pas. Il craindrait que le mensonge n'agisse sur la vérité comme

le fil d'une épée qui l'ensanglanterait. Oh ! si le maître que j'adore permettait à mes yeux de verser des larmes pour me soulager, ma douleur s'écoulerait dans leurs liquides courants. Les paroles que profère la langue sont rudes à l'oreille, les larmes sont courtoises.

SERAFINA.

Qui vous empêche de pleurer!

DON ROQUE.

Personne que je sache.

GIBAJA, *à part.*

Il se perd. Secourez-le, don Marcos.

DON MARCOS.

Comment le pourrait-il s'il lui arrive, comme à moi, que son ingrate maîtresse nourrisse son amour d'une rigueur qui en veut à sa vie ?

SERAFINA.

Celle que vous aimez vous interdit les larmes; comment cela?

DON MARCOS.

De cette manière. Le cœur est le réservoir des larmes; il a trois clefs et les deux yeux en sont les deux fontaines. L'amour a l'une de ces clefs et la douleur une autre ; mais ces larmes sont un trésor du plus haut prix, et pour que ce réservoir le garde mieux, la cruauté a une troisième clef, plus grande que les deux autres. C'est vous qui avez celle-là, et quand la douleur veut ouvrir, elle ne le peut. L'amour le tente aussi vainement. — Peu importe donc que l'amour et la douleur essayent leurs clefs, puisque la cruauté s'oppose à ce qu'ils réussissent ; la cruauté, toujours obstinée et rebelle

qui ne veut pas que la douleur s'adoucisse, ni que l'amour se console (1).

DON GONZALO, *bas.*

Il a trouvé tout cela sur le bout de la langue.

DON ROQUE, *bas.*

C'est un habile homme.

GIBAJA, *bas.*

Il a tout sauvé.

DON ROQUE.

Un prétendant d'amour vous offre sa supplique. Si vous voulez savoir ce qu'elle contient, lisez-la.

(*Il la lui donne.*)

SERAFINA.

Je vais agir de même à l'égard de vous quatre, et pour que vous n'ayez pas à souffrir de l'attente, je prononcerai sur les quatre suppliques en même temps.

(*Elle en donne une à Matea.*)

Matea, lis celle-ci.

(*Elle en donne une autre à Rafaela.*)

Toi, Rafaela, celle-là. La troisième sera pour Gibaja, et je garderai la dernière pour moi.

RAFAELA.

Comment procéder?

SERAFINA.

Les lire toutes en même temps et prononcer à la fois sur elles.

---

(1) Il est inutile de faire remarquer combien ce couplet et plusieurs autres de cette scène sont entachés de mauvais goût.

DOÑA MATEA, *lit.*

Don Marcos désire, puisque vous ne l'aimez pas, que vous lui donniez pour femme Matea.

SERAFINA.

Matea?

DON MARCOS.

Oui, señora.

SERAFINA.

Et celle-ci?

RAFAELA.

Don Pablo fait la même demande, et don Gonzalo également.

SERAFINA.

Et don Roque, Gibaja?

GIBAJA.

La même chose.

SERAFINA.

Ce n'est pas possible!

DOÑA MATEA, GIBAJA *et* RAFAELA.

Lis!

SERAFINA.

Combien ils étaient trompeurs, ces faux amants!

DON PABLO.

J'ai dit que la supplique dirait où vont mes désirs.

DON MARCOS.

Elle a transmis mes chastes vœux.

DON GONZALO.

La mienne vous fait connaître à quoi je prétends.

DON ROQUE.

Ne t'offense pas de voir celui qui a été blessé par tes dédains, chercher un remède à son mal.

SERAFINA, *à part.*

Leurs paroles agissent sur mon cœur brûlant comme le fer qui frappe le caillou et qui en tire des étincelles; elles sont nombreuses, mais elles n'y mettront pas le feu.

GIBAJA, *à part.*

La petite purgation n'a pas encore opéré suffisamment; il faut faire agir maintenant la jalousie.

SERAFINA, *à don Pablo.*

De sorte, seigneur soldat d'amour, que vous serviez dans la milice de ma sœur, et que je n'étais qu'une métaphore prudente, trouvée au profit de doña Matea.

DON PABLO.

Pardonnez-moi si j'en conviens.

SERAFINA.

L'aurore, l'aube et le soleil, la prairie, la rose et la fontaine; le réservoir du cœur avec ses trois clefs, que tiennent en main l'amour, la douleur et la cruauté, tous vos compliments les plus verdoyants étaient pour elle.

DON MARCOS.

Oui, señora.

SERAFINA.

Est-ce ainsi?

DON ROQUE.

Personne ne peut le nier.

DON GONZALO.

Je l'atteste.

SERAFINA.

Et vous, don Marcos, n'avez-vous pas déclaré mille fois que vous étiez épris de mes charmes?

DON MARCOS.

Et quand je vous en ai fait l'aveu, avez-vous écouté avec bonté les vœux d'un amour honnête? Je soutiendrai, contre qui voudra, que celui qui aspire à vous, cherche à saisir le ciel avec ses mains, et que celui qui voit vos joues, s'assurera que, soit tempérament ou résolution chagrine, vous ne pouvez les toucher avec votre main de neige, sans qu'elle ne les glace ou qu'elle n'en soit glacée. J'ai dû résister à l'inclination qui me dominait, et chercher un autre maître. Faites que votre sœur agrée mes vœux; il ne serait pas convenable que l'on ait confessé la douleur, si l'on ne guérissait pas la blessure.

SERAFINA.

Que dites-vous de cela, Matea?

DOÑA MATEA.

Que deux fois vous m'avez offert de me donner un mari, si quelqu'un se présentait; or, comme il s'en trouve qui me désirent, accomplissez votre promesse.

SERAFINA.

Et quel est celui que tu choisis?

DON GONZALO.

Si par hasard don Gonzalo méritait de...

(*Tous supplient doña Matea.*)

DON MARCOS.

Si tu agréais mon choix...

DON ROQUE.

Si ma persévérance te touchait...

DON PABLO.

Si une inclination véritable devait être couronnée...

DOÑA MATEA.

Donnez-moi les suppliques?

GIBAJA.

Les voilà.

SERAFINA.

Que veux-tu faire?

DOÑA MATEA, *qui devient grave.*

Rendre un arrêt.

RAFAELA.

Elle va se prononcer.

DOÑA MATEA.

C'est une grande résolution. Écoutez, don Marcos.

SERAFINA.

Avant tout, laisse que je prononce sur eux. (*Elle arrache les suppliques des mains de sa sœur.*) Comment, insolents que vous êtes!

DON MARCOS.

Señora!...

SERAFINA.

Comment, moi présente, vos viles passions préfèrent un autre maître? Comment, perfides...

GIBAJA, *bas.*

Cela prend.

SERAFINA

A la cour d'amour, si ce dieu se perd comme enfant, vous vous perdez comme impolis. Sortez, don Marcos.

DON MARCOS.

Comme ce n'est pas l'objet de mon choix qui me dédaigne, ta colère ne saurait m'offenser.

DOÑA MATEA.

Don Marcos, revenez me voir.

SERAFINA.

Sortez, don Roque.

DON ROQUE.

Et que fera pour moi celle que j'adore et pour laquelle je souffre?

DOÑA MATEA.

Je ferai en sorte que vous ne souffriez pas.

SERAFINA, *à don Pablo et à don Gonzalo.*

Qu'attendez-vous?

DON PABLO.

Que tu m'accordes...

DON GONZALO.

Que tu consentes...

SERAFINA.

Partez vite.

DON PABLO.

Que celui qui aime...

DON GONZALO.

Que celui qui souffre...

DOÑA MATEA.

Je me souviendrai de vous deux.

SERAFINA.

Et je puis entendre tout cela!

DON PABLO.

Si je t'offense...

SERAFINA.

Ne me parlez pas davantage.

DON GONZALO.

Si je te fâche...

SERAFINA.

Tais-toi ou je te tuerai.

DOÑA MATEA.

Señora, si être plus heureuse ne te fait pas...

SERAFINA.

Sors d'ici, traîtresse. (*A part.*) Tous me délaissent.

DON ROQUE, *à part.*

Elle est punie.

SERAFINA.

Élevez donc des cadettes dans votre maison!

DOÑA MATEA.

Rien de si beau que le bonheur!

GIBAJA, *bas.*

L'œuf est éclos.

DON PABLO, *à part.*

Qu'elle souffre en jalousie ce qu'elle a fait souffrir en dédains.

DOÑA MATEA, *à part.*

A compter d'aujourd'hui, je serai plus heureuse.

SERAFINA.

Femmes, tous les hommes se ressemblent.

DON PABLO.

Hommes, toutes les femmes sont les mêmes.

SERAFINA.

Ce sont des traitres.

RAFAELA.

Des trompeurs.

DON MARCOS.

Abhorrées, elles adorent.

DON PABLO.

Adorées, elles abhorrent.

SERAFINA.

Femmes ce que sont les hommes!

DON MARCOS.

Hommes ce que sont les femmes!

TROISIÈME JOURNÉE (1).

CHEZ SERAFINA.

Viennent Rafaela et Serafina en toilette très-négligée, les cheveux dénoués (2).

SERAFINA.

Laisse-moi, Rafaela, laisse-moi!

RAFAELA.

Non señora, car tu es au plus fort de la crise.

SERAFINA.

Au nom du ciel, va-t'en et laisse-moi mourir seule.

RAFAELA.

Bien que je ne sois qu'une servante je t'aime, señora, et je ne veux pas que tu meures sans le docteur.

SERAFINA.

Va-t'en, te dis-je; me plaignant seule ma douleur, sera moins amère.

RAFAELA.

Vois ce que peut un soupir sur l'imagination. Que Dieu nous soit en aide!

---

(1) Acte, journée ou partie.

(2) La fin de cette scène a été abrégée.

SERAFINA.

Puisse-t-il me faire mourir?

RAFAELA.

De quoi mourut l'amante de Teruel? Elle mourut de cela.

SERAFINA.

Écoute ma plainte.

RAFAELA.

Tu vas donc enfin parler.

SERAFINA.

Tu te trompes, un soupir n'est qu'un son, ce n'est pas une parole.

RAFAELA.

Je n'ai jamais bien su ce que valent les soupirs, car s'ils soulagent les uns ils abattent les autres. Celui-là en meurt, celui-là en guérit. C'est un antidote ou un poison, un soulagement ou un martyre, je n'y comprends rien.

SERAFINA.

N'as-tu pas vu une même fleur ranimée par un souffle de vent, tandis qu'un autre la flétrit. L'air emprunte ses qualités à la terre sur laquelle il passe. Est-il sec, il brûle la rose; est-il humide, il la rafraîchit. Personne ne doute que le soupir tire son origine de nous-mêmes et que c'est lui qui anime notre cœur; mais ce souffle, qui vient de l'âme, est un feu rapide qui peut agir sur le cœur comme la flamme, en le consumant. Cœur et fleur ont un même sort et te représentent une chose pareille, car si la fleur est comme un cœur des champs, le cœur est une fleur de la vie.

RAFAELA.

Puisque, à présent, tu deviens si raisonnable, permets

à moi, qui suis ton ver à soie, de te dérouler, brin à brin, ce que tu éprouves. Dis-moi la vérité, señora, tu as de l'amour. Conviens-en?

SERAFINA.

Non.

RAFAELA.

Les tourments de l'amour causent une fièvre qui n'est reconnue par le malade que quand elle monte aux lèvres. Par ma propre expérience je puis te dire quel est ton mal; grâce à Dieu j'y ai été fort sujette. Dis-moi, détestes-tu quelqu'un?

SERAFINA.

Personne n'a gagné mon affection.

RAFAELA.

Je te demande seulement si tu hais aujourd'hui celui qu'hier tu n'aimais pas?

SERAFINA.

Je hais qui m'aima. Mais comment espères-tu savoir de moi quel est le feu qui me brûle, si au lieu de demander par le côté de l'affection tu demandes par celui de la haine?

RAFAELA.

Tu vas le savoir. Pourquoi le hais-tu?

SERAFINA.

N'est-il pas juste que je haïsse celui qui m'adorait et qui en aime une autre que moi.

RAFAELA.

Si donc tu hais celui qui t'oublie, parce qu'il t'a aimée, si c'est pour cela que tu le hais, ce n'est rien autre chose que de l'amour.

SERAFINA.

Quand a-t-on vu de l'amour sans jalousie? je n'en éprouve pas, donc il est certain que je ne puis aimer.

RAFAELA.

Tu es jalouse.

SERAFINA.

C'est une erreur.

RAFAELA.

Ne l'es-tu pas de ta sœur? Ton amour ne me l'a-t-il pas dit?

SERAFINA.

Si j'éprouve de la jalousie envers ma sœur, ce n'est pas pour celui qui l'aime. La jalouser parce que celui qui m'aima la choisit est une chose bien différente que d'avoir de la jalousie pour ceux qui ont fait ce choix. Je suis jalouse d'elle et non de ceux qui l'aiment. Tu vois donc bien que si je suis jalouse, c'est de colère et non d'amour.

RAFAELA.

Quelle différence peut-il y avoir entre la jalousie dont on souffre pour celui qui aime et celle qu'on ressent pour celle qui est adorée? Aucune, ce sont là les effets d'une même cause. Jalouse d'elle, parce qu'elle est aimée, jalouse de lui, parce qu'il a cessé d'aimer; ces deux jalousies ne sauraient différer.

SERAFINA.

Tu prétends que je suis tout à la fois jalouse de ma sœur et de celui qui ne m'aime plus. Il y en a quatre qui paraissent l'aimer et je ne pourrais avoir de l'amour que pour un seul. L'amour qui se partage sur deux têtes n'est pas le véritable. C'est bien autre chose s'il

s'agit de quatre. Comment les aimer tous et en être jalouse? Donc, s'il est vrai que je sois jalouse, ce sera de ma sœur puisqu'elle est aimée , et non de ceux qui sont ses amants.

RAFAELA.

A cela je répondrai que tu vas aimer.

SERAFINA.

La douleur qui me torture vient de là.

RAFAELA.

Explique-toi.

SERAFINA.

Je m'obstine à ne pas aimer, et j'ai le désir d'aimer qui me délaisse.

RAFAELA.

Mais, c'est bien là de l'amour !

SERAFINA.

Si j'aime, dis-moi donc alors quel est celui que j'aime?

RAFAELA.

Don Marcos est celui qui me semble préférable.

SERAFINA.

J'aimerais mieux mourir que d'accepter ses soins.

RAFAELA.

Don Gonzalo, celui d'Estremadure, me plaît, car il est bien homme.

SERAFINA.

Fût-il un diamant, qu'importe, si c'est un diamant brut.

RAFAELA.

Tu as raison; et don Pablo?

SERAFINA.

Qui pourrait supporter sa conversation ?

RAFAELA.

Que dis-tu de don Roque ?

SERAFINA.

Je ne veux pas d'amant d'un caractère si extraordinaire qu'il m'aime pour lui et non pour moi.

RAFAELA.

Qu'éprouve-tu ?

SERAFINA.

Je me sens brûler.

RAFAELA.

Où est le mal ?

SERAFINA.

Que sais-je ?

RAFAELA.

N'est-ce pas au fond du cœur ?

SERAFINA.

Non. Je suis comme le malade qui souffre sans savoir où est la douleur.

RAFAELA.

Et cette académie que tu ouvres aujourd'hui, dans quelle intention, señora ?

SERAFINA.

Aujourd'hui, Matea accomplit sa quinzième année et je profite de cette fête afin de mieux dissimuler ma souffrance et de faire comprendre combien j'estime peu ces amants qui m'oublient. J'ouvre donc une séance académique pendant laquelle, hélas ! le pire sujet traité sera ma propre dissimulation. Je veux que celui qui n'a pu supporter l'éclat de mes yeux adore au moins

mon intelligence, puisqu'il est vrai qu'il a perdu la vue.

RAFAELA.

Et il résultera de cela que Matea sera laide et sans intelligence, et toi belle avec esprit. Ce n'est pas la règle ordinaire et l'académie en jugera. Mais la voilà qui vient ici, señora.

SERAFINA.

Je m'en vais.

RAFAELA.

Sur ta vie parle-lui avec une grande réserve quoique tu-puisses en souffrir. Plaisante-la du choix que ses amants viennent de faire. Moque-toi d'eux et fais-lui croire que tu tiens pour honneur ce qu'ils ont fait comme offense.

SERAFINA.

Tu me conseilles sagement ; je tâcherai que le rire sèche les larmes dans les yeux et qu'il étouffe la plainte dans la voix.

(*Entre doña Matea.*)

DOÑA MATEA.

La musique vient ici ; tout est prêt.

SERAFINA.

As-tu fait avertir les académiciens?

DOÑA MATEA.

Sans doute. Tu veux célébrer mon anniversaire comme si c'était le tien.

RAFAELA.

Et mieux encore.

SERAFINA.

Je t'ai toujours aimée.

DOÑA MATEA.

Tu l'as quelque peu caché.

SERAFINA.

Aujourd'hui, ma sœur, mon affection pour toi a voulu réunir ceux qui t'aiment pour qu'ils célèbrent tes perfections.

DOÑA MATEA.

Mes perfections !... Je ne suis pas belle, le miroir me l'a dit : il ne m'abuse pas ; mais je suis heureuse.

SERAFINA.

Tu te trouves grandement heureuse ; cependant aucun de ceux qui t'aiment ne te valent.

DOÑA MATEA.

C'est vrai. Que peuvent valoir ceux qui ne t'aiment pas?

SERAFINA.

Un mélancolique t'aime ; n'est-ce pas ternir ton honneur?

DOÑA MATEA.

Plaire à un mélancolique n'est pas ce qu'il y a de pire.

SERAFINA.

Que le seigneur montagnard cherche à appuyer son amour par une citation, c'est un amant bien lourd.

DOÑA MATEA.

Il a trouvé en moi où loger son amour.

SERAFINA.

Qu'un homme content de tout t'aime, quoi d'étonnant? n'est-il pas vrai qu'il aime toutes les femmes?

DOÑA MATEA.

Et pourtant il ne t'aime pas.

SERAFINA.

S'ils t'aiment, c'est parce qu'ils ont éprouvé mes dédains. Tous m'ont aimé ; tous ont été repoussés. Tu n'ignores pas avec quelle méchanceté les traîtres se sont conduits envers moi.

DOÑA MATEA.

Pour des traîtres, ils t'ont cependant toujours parlé face à face.

SERAFINA.

Si je les avais aimés, ils m'aimeraient.

DOÑA MATEA.

J'ai toujours vu la cadette avoir les rebuts de l'aînée.

SERAFINA.

Je suis tellement ennuyée de t'entendre, que je me sens tentée de m'en aller d'ici.....

DOÑA MATEA.

Est-ce pour me rendre au couvent que tu me destinais?

SERAFINA.

Et n'entreras-tu pas, à vrai dire, étant pauvre et pauvre ton amant, dans un véritable ordre de mendiants?

DOÑA MATEA.

J'accepte cette pénitence.

SERAFINA.

Si tu te mets à me répondre, tu l'emporteras, c'est sûr.

DOÑA MATEA.

Pourquoi?

SERAFINA.

Parce que tu as une figure qui déjoue tous les raisonnements.

(*Elle sort.*)

RAFAELA.

La belle seule mérite que l'on s'intéresse à elle.

DOÑA MATEA.

La belle n'est pas celle qui l'est en effet, mais bien celle qui le paraît.

SERAFINA, *qui rentre.*

Je suis fatiguée de t'écouter; mais j'entends du bruit dans l'antichambre; va voir ce que c'est.

RAFAELA.

J'y cours, et vais ouvrir à deux battants.

(*Entre Gibaja.*)

GIBAJA.

Vivez, mille ans à côté de Sérafina, si je puis vous les donner, divine Matea.

DOÑA MATEA, *à part.*

Avec elle, malédiction! ce serait bien long.

GIBAJA.

Et avec des plaisirs sans fin que l'amour éternisera, en te mariant avec un de tes meilleurs amants.

SERAFINA, *à part.*

Il ne me dit rien.

DOÑA MATEA.

Pourquoi ne pas nous apprendre la cause de ta venue?

GIBAJA.

J'apporte à l'Académie mes quatorze de sonnet.

SERAFINA.

Comment est-il?

GIBAJA.

Grand de pensée.

DOÑA MATEA.

En réalité, un écrit médiocre.

GIBAJA (1).

Tout à fait bon. Je fais des comédies qui se terminent par le mariage, et j'en compose une.

SERAFINA.

Tu es poëte?

DOÑA MATEA.

Comédie bien conçue?

GIBAJA.

Originale.

SERAFINA.

Et quel est son titre?

GIBAJA.

Ce que sont les femmes.

DOÑA MATEA.

Elle n'est pas encore achevée?

GIBAJA.

Non, pas encore.

SERAFINA.

Je la lirai.

DOÑA MATEA.

Est-elle avancée?

GIBAJA.

J'écris la troisième journée.

SERAFINA.

Quels sont les personnages de la pièce?

---

(1) Ici l'auteur entre en scène.

GIBAJA.

Un content et un mécontent; un montagnard et un sot.

SERAFINA.

Ce seront là de fameux rôles.

GIBAJA.

Chacun aura un caractère différent.

DOÑA MATEA.

Un par un ce sont là mes quatre prétendants.

SERAFINA.

Et les femmes?

GIBAJA.

L'une qui aime ceux qu'elle voit et même ceux qu'elle ne voit pas; l'autre qui n'aime personne.

SERAFINA.

Ma sœur et moi?

GIBAJA.

Précisément.

SERAFINA.

La sifflera-t-on?

GIBAJA.

Je n'en sais rien; le parterre en décidera.

DOÑA MATEA.

Si on la siffle, te fâcheras-tu?

GIBAJA.

Pourquoi, si je le mérite? — Ceux qui m'ont le plus vivement applaudi, qui ont acclamé telle et telle de mes pièces, me regardent, quand j'ai faibli, comme un favori tombé. Si je viens ce jour-là, en homme d'ordinaire applaudi, et que mon Apollon ne parle pas bien, je me retirerai seul, n'étant suivi de personne.

SERAFINA.

Il est sûr que cette pièce t'attirera des applaudissements.

GIBAJA.

Celle qui n'aime personne a un rôle qui peut lasser.

SERAFINA.

Elle sera la mieux accueillie.

DOÑA MATEA.

Ce rare caprice amusera.

GIBAJA, *à part.*

En leur racontant cette comédie, je leur fais connaître ma manière de voir (*Haut*), et j'ai déjà indiqué que, bien que belle et intelligente, personne ne veut d'elle.

SERAFINA.

C'est là ce qu'elle désire.

DOÑA MATEA.

Elle fait bien.

SERAFINA.

Je pense que voyant persévérer celle qui est sans amour, le parterre l'accueillera mieux que l'autre.

DOÑA MATEA.

Celle qui aime avec une vive ardeur est plus intéressante, et le public lui fera une meilleure réception.

SERAFINA.

Il n'excuse pas la facile.

DOÑA MATEA.

Il condamne celle qui persiste dans sa froideur.

SERAFINA.

La facilité en amour est blâmable.

DOÑA MATEA.

L'indifférence n'est pas naturelle.

SERAFINA.

Comment a lieu le dénouement?

DOÑA MATEA.

Si cela entre dans le plan, marie celle qui n'aime personne.

GIBAJA.

Avec qui?

DOÑA MATEA.

C'est ce qu'il faudra voir.

SERAFINA.

Ne marie pas celle qui ne sut pas aimer?

DOÑA MATEA.

Qu'il en soit ainsi.

GIBAJA.

Si je ne la marie pas, on me sifflera.

SERAFINA.

Quel parti prendre alors?

GIBAJA.

Sans crainte d'être sifflé, dans ce pas difficile, je dresse un piége à l'une et je rends l'autre jalouse. Cela et d'autres combinaisons plairont au parterre.

(*Entre Inesilla.*)

INESILLA.

Tous les académiciens sont là.

SERAFINA.

Allons donc les recevoir.

GIBAJA.

N'est-ce pas là un joli plan?

SERAFINA.

Tout à fait.

GIBAJA, *à Matea.*

Que t'en semble?

DOÑA MATEA.

Fameux!

SERAFINA.

Je ne serai pas la jalouse.

DOÑA MATEA.

Ni moi la mystifiée; je suis contente.

SERAFINA, *à part.*

Je me sens mourir.

GIBAJA.

Je vais à l'académie.

SERAFINA, *à sa sœur.*

Viens.

GIBAJA.

Il y a aussi une académie dans ma pièce.

(*Ils sortent. — Entre Rafaela.*)

RAFAELA, *avec un tapis.*

On va venir dans cette salle; arrangeons les siéges et tout ce qu'il faut pour écrire. Je ne pourrai jamais, seule et sans aide. Mais Gibaja vient par ici; holà, Gibaja!

(*Entre Gibaja.*)

GIBAJA.

Qui m'appelle?

RAFAELA.

C'est moi.

GIBAJA.

Que veux-tu?

RAFAELA.

Ce que je veux ? que tu m'aides à placer ce meuble.

GIBAJA.

Il est juste que celui qui sait ce que tu vaux, accoure à ton aide. Dès à présent, je suis ton valet, mais non valet de chambre.

RAFAELA.

Étends ce tapis.

(*Il l'étend.*)

N'est-ce pas là un superbe tapis?

GIBAJA.

Mais par pure modestie, il se laisse fouler aux pieds par tout le monde.

RAFAELA.

Et le buffet.

GIBAJA.

Il est très-lourd.

(*Ils le mettent en place.*)

RAFAELA.

Couvre-le avec le tapis.

GIBAJA.

Il n'est pas trop convenable que ce tapis de table ait au coin cette grande tache.

RAFAELA.

Personne ne s'en préoccupera. Certes, ce ne sera pas le buffet, lourde bête qui marche toujours sur ses quatre pattes.

GIBAJA.

C'est juste, il n'en verra rien; allons, arrangeons-le; mets-le droit; qu'il ait bonne façon.

RAFAELA.

Ici, les plumes et l'encre.

RAFAELA.

Maintenant, ils peuvent commencer.

GIBAJA.

Ils sont là dehors à causer.

RAFAELA.

Pourtant, je voudrais bien savoir quand je dois me marier. Ne m'as-tu pas offert de m'aider.

GIBAJA.

Je m'occupe de te chercher un mari. Le veux-tu de ma main ?

RAFAELA.

Oui.

GIBAJA.

Eh bien, marie-toi avec moi.

RAFAELA.

Es-tu joueur ?

GIBAJA.

Certainement oui.

RAFAELA.

Tu dépenses ?

GIBAJA.

Jusqu'à l'écorce.

RAFAELA.

Tu sauras te taire ?

GIBAJA.

Qu'aurai-je de mieux à faire ?

RAFAELA.

Auras-tu des yeux ?

GIBAJA.

Sur ma foi je ne verrai rien.

RAFAELA.

Et seras-tu pendant le jour à la maison?

GIBAJA.

Aux heures des repas.

RAFAELA.

Tu vivras en toute confiance ?

GIBAJA.

Et dans la méfiance aussi.

RAFAELA.

Et tu me traiteras bien?

GIBAJA.

Suivant que je serai bien traité.

RAFAELA.

Me laisseras-tu commander ?

GIBAJA.

Je m'en rapporterai beaucoup à ta raison.

RAFAELA.

Si je te donne une commission , iras-tu?

GIBAJA.

Aussitôt qu'il te plaira de me la donner.

RAFAELA.

Tu sauras m'aimer et me le prouver ?

GIBAJA.

Quand tu m'approcheras.

RAFAELA.

Allons ! tu ne manqueras pas de femme.

GIBAJA.

Je voudrais savoir de ta maîtresse quel est celui de nos servants d'amour qu'elle préfère?

RAFAELA.

Elle est tellement dépitée qu'elle jouera avec qui l'on voudra.

GIBAJA.

Elle est piquée ?

RAFAELA.

Ne le vois-tu pas ?

GIBAJA.

Mais voilà l'académie tout entière qui vient.

RAFAELA.

Cela d'abord, puis la noce.

(*Tous les personnages de la pièce, plus deux valets Esteban et Jacobo. Des musiciens.*)

PREMIER MUSICIEN.

Aujourd'hui la divine Matea
Accomplit ses quinze ans;
Cependant ils ne suffisent pas
Pour qu'elle soit complète.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Je ne comprends pas bien
Ce qui est des ans;
S'il est bon de les avoir
On ne peut les garder.

RAFAELA.

Je ne vois pas un amant,
Mais bien un vieillard
Dans celui qui s'excuse sur ses ans
Quand il nous courtise.

DON MARCOS.

Comment puis-je figurer dans une académie, et, aussi sot que présomptueux, venir avec mes petits vers en main, pour témoigner de ma folie !

SERAFINA.

Que Rafaela dirige la séance, et que Matea dont nous célébrons la fête préside; quant à moi, je remplirai les fonctions de secrétaire.

RAFAELA.

Il est convenu que la musique se fera entendre après chaque lecture.

DON MARCOS.

Sans doute, mais il faudra que les paroles chantées servent de glose à chaque thème.

DON ROQUE.

C'est bien.

GIBAJA.

Chaque académicien a donné une devise à chaque sujet traité.

RAFAELA.

Allons ! ne commençons-nous pas.

DON PABLO.

Et le discours (d'ouverture), qui doit le prononcer?

RAFAELA.

Celle qui préside.

DON MARCOS.

Allons au fait; que le discours ne soit pas long, et que pendant une grande heure on ne nous dise pas mille disparates chimériques, semblables à des rêves.

GIBAJA.

Et à des rêves avec cauchemar.

DON ROQUE.

Il faut que l'on expose les motifs de la fête en langage clair et précis.

DON PABLO.

Sans doute : *propositio est oratio.*

SERAFINA.

O milice lettrée, je vous appelle dans ce jour de fête, afin de célébrer l'anniversaire de la naissance de Matea et lui souhaiter d'heureuses années !

RAFAELA.

Passons au premier sujet. A qui revient-il ?

GIBAJA.

A don Pablo, qui doit prier doña Matea de choisir un époux parmi les quatre prétendants.

RAFAELA.

Il a été décidé que ce serait en quatre redondilles de quatre vers (1), trois en langue vulgaire et un en latin.

GIBAJA.

Cela semble difficile.

DON GONZALO.

Pour des manchots (des inhabiles).

DON PABLO.

Que l'on chante donc la seguidilla que j'ai faite pour ma chère Matea.

DON ROQUE.

Écoutons.

---

(1) Pièce de vers de 4 à 8 vers qui ramènent les mêmes rimes à la fin de chaque couplet.

LA MUSIQUE.

Songe qu'à la Cour
Quelques-uns disent
Que pour en aimer quatre
Tu n'en choisis aucun.

DON PABLO.

Quatre aspirent à ta main
Et tu ne te fixes sur aucun d'eux;
Si c'est un homme de courage que tu veux,
Je te dirai : *arma virumque cano.*

Si je ne suis pas celui
A qui tu donneras la palme,
Si je ne puis te posséder, je dirai
Sed nolendo dico volo.

Que ta rigueur considère
Combien est ardent mon amour;
Ouvre-moi l'accès de ton cœur,
Si forte vis aperire?

Nous sommes quatre ici, pour Dieu,
Puisque tu ne peux donner le prix qu'à un seul,
Tire au moins les trois autres de peine,
Te rogamus, audi nos.

RAFAELA.

C'est à don Marcos que l'académie a donné le second sujet.

DOÑA MATEA.

Lequel nous dira en douze redondilles, pour ne pas être trop long, douze des choses seulement qui excitent sa mauvaise humeur?

DON GONZALO.

Est-ce une mystification?

DON MARCOS.

Chantez d'abord mon refrain.

SERAFINA.

Merveilleux sujet.

RAFAELA.

Et bien adapté.

LA MUSIQUE.

Tous les fous ne sont pas
Dans la maison des fous.

DON MARCOS.

J'éprouve de l'humeur, contre moi d'abord qui ai, pour cette académie, écrit ce qui suit :

Item je m'impatiente encore plus
De ce qu'on attribue tout le mal
A ceux qui pour ne pas avoir de sel (1) dans la conversation
N'en mettent pas dans leur œuf.

De ce que celui qui a peur du tonnerre,
Sans qu'il puisse dire pourquoi,
Désire qu'il tombe
Sur la maison de son voisin.

. . . .

De ce qu'un imbécile qui achète une montre
Va dès lors demander à tous

---

(1) *Sal*, grâce et *sal*, sel. C'est un jeu de mots.

Quelle heure est-il?
Pour montrer en la réglant qu'il en a une.

. . . .

De voir un petit hobereau déjà vieux,
Courir toute une journée à travers les monts,
Malgré le vent et la pluie,
Pour forcer un lapin.

De savoir qu'il est des insensés,
Qui, bien que de bonne origine,
Salissent leur manteau
Pour nettoyer leurs souliers.

Et qu'un mousquetaire
Tire six cuartos de sa bourse
Pour aller au parterre
Siffler son argent.

De voir un beau-fils qui pour se montrer en carrosse
Le jour de l'Ange ou celui de Saint-Blas,
Loue une voiture, uniquement
Pour se mettre à la file, six heures durant.

De voir un homme faire acheter
Un cheval, en Andalousie,
Pour le prêter, le jour même
Qu'il arrive, au cirque de taureaux.

De ce qu'il y a des gens qui pour défier
Les taureaux d'Alcala, consentent
A passer, sans nécessité,
Un mauvais jour et deux mauvaises nuits.

Que les musiciens répètent donc en chœur :

LES MUSICIENS.

Tous les fous ne sont pas
Dans la maison des fous.

DOÑA MATEA.

Ce sujet a été bien écrit. Le troisième a été donné à don Roque pour qu'il dise en huit couplets comment il se fait que rien ne le touche.

DON ROQUE.

Que les musiciens chantent donc mon refrain.

RAFAELA.

Il est vieux.

DON ROQUE.

Mais bien en son lieu.

LES MUSICIENS.

Que la tour de Valladolid
    Tombe,
Pourvu qu'elle ne tombe pas sur moi,
    Que m'importe!

DON PABLO.

Mourir est une absurdité
Et s'impatienter mourir mille fois,
De sorte que s'impatienter
Est la même chose que mourir.

Que ma belle porte ou ne porte pas
Le vertugadin ou la robe ouverte,
Dois-je lui demander compte
De ce que je ne lui ai pas donné?

Qu'un avocat ait de la réputation,
Sans savoir un mot de latin,
Que m'importe qu'il le sache ou non
S'il ne doit pas plaider pour moi ?

Qu'un cavalier novice
Entre à Madrid dans le cirque,
Dois-je demander
Si c'est pour lui seul ou pour deux ?

Qu'un Seigneur ne paye pas ses valets,
Qu'est-ce que cela peut me faire,
S'il a besoin de son avoir
Pour le jeter au vent.

Que m'importe à moi que don Diégo,
Don Andrès ou don Martin
N'aient rien à manger
S'ils veulent dépenser leur argent en habits.

Pour se produire qu'un cavalier
Sache agir et feindre
Cela ne touche en rien à mon honneur,
Qu'il dise ou non qu'il s'autorise du Cid (1).

La femme qui s'est donnée à moi
Mérite-t-elle que je la querelle
Quand elle m'accorde ses faveurs,
Parce que, distraite, elle regarde par ci par là ?

---

(1) Le Cid, pressé d'argent, donna comme nantissement à des juifs deux coffres remplis de sable qu'il leur disait contenir son argenterie.

Que les musiciens répètent donc :

LES MUSICIENS.

Que la tour de Valladolid
Tombe,
Pourvu qu'elle ne tombe pas sur moi,
Que m'importe !

GIBAJA.

Ainsi devraient penser tous les hommes !

DOÑA MATEA.

Quatrième sujet échu à don Gonzalo pour qu'il nous dise, en six seguidillas, comment il voudrait que fût sa dame pour l'aimer?

DON GONZALO.

Je vais vous obéir; mais je n'ai pas de refrain. Le chœur pourra chanter les derniers vers de chaque couplet : Jésus, Marie et Joseph, à moi des seguidillas ! C'est beaucoup entreprendre.

DON ROQUE.

Il n'y a pas à reculer.

DON GONZALO.

Commencement de l'œuvre.

La femme que j'adore
Doit avoir
Une figure que tous
Déclarent belle.

LES MUSICIENS.

Une figure, etc...

DON GONZALO.

Qu'elle soit petite ou grande,
Elle me plaira;
Grasse ou maigre,
Je saurai l'aimer.

LES MUSICIENS.

Grasse ou maigre, etc.

DON GONZALO.

Bien qu'elle soit bavarde,
Je l'aimerai pourtant;
Une femme qui tient des propos
Me plaît par dessus tout.

LES MUSICIENS.

Bien qu'elle soit bavarde, etc.

DON GONZALO.

Je ne veux pas qu'elle soit délicate,
Car c'est une honte
Qu'un homme ait une femme
Sujette à des faiblesses.

LES MUSICIENS.

Qu'un homme ait une femme, etc.

DON GONZALO.

Celui qui n'aime pas une femme grasse
Est un imbécile,
Car une femme grasse
Vaut tout ce qu'elle pèse.

LES MUSICIENS.

Car une femme, etc....

DON GONZALO.

Mais laide ou belle
Il faut se fixer,
Car les aimer toutes
Est certainement un défaut.

LES MUSICIENS.

Mais laide ou belle, etc.

DON GONZALO.

Fin de l'œuvre, fait à Madrid et signé Gonzalo.

RAFAELA.

Maintenant le cinquième et dernier sujet (1) doit être développé par Matea et Serafina, qui feront ensemble un imbroglio (2) sur deux thèmes différents qu'il leur est permis de choisir.

GIBAJA.

Non-seulement le sujet est à volonté, mais aussi le mètre.

DOÑA MATEA.

Je me lève pour obéir.

SERAFINA.

Je vais me soumettre aux ordres de l'académie.

DOÑA MATEA.

Mon sujet est le suivant. Écoutez bien. Il s'agit d'une

---

(1) Ici l'auteur met dans la bouche de Gibaja un sonnet qui n'a aucun rapport avec la pièce.

(2) *Un* lazo.

dame qui aimait tous ceux qu'elle voyait et qui, à présent, hait ceux qu'auparavant elle aimait.

SERAFINA.

Il est question dans le mien d'une autre dame qui détestait tous ceux qui l'aimaient et qui aujourd'hui aime parce qu'on l'a quittée.'

DOÑA MATEA.

Mes vers sont en dizains.

SERAFINA.

Les miens aussi.

RAFAELA.

Ce sera curieux.

GIBAJA.

Que le chœur chante donc les paroles qui ont terminé l'audience des amants.

LES MUSICIENS.

Abhorrées elles adorent,
Adorées elles abhorrent.
Voilà ce que sont les femmes.

DOÑA MATEA.

Quand j'aimais les hommes,
Dans mon obstination,
Je ne pensais pas mériter
Ce que je désirais ;
Et, comme je me défiais
De mes mérites,
Pour les toucher j'aimais bien ;
Mais comme je vois mon erreur,
Je me suis délivrée de l'amour
Pour me livrer à l'indifférence.

SERAFINA.

Quand je repoussais volontairement
Tout ce qu'on m'offrait d'amour,
Ma vanité le voulait ainsi
Et non mon inclination;
Mais, hélas ! que ma présomption
Fut bientôt détrompée.
Je dois agir tout différemment,
Forcée maintenant
De chercher qui je dois aimer,
Puisque l'indifférence m'abandonne.

DOÑA MATEA.

Je sens en moi
Que ma maladie est guérie,
Puisque de cette fièvre d'amour
Est née l'aversion.
La flamme de ce feu violent
S'est éteinte.
Je suis convalescente du besoin d'aimer
Il ne se rallumera plus,
A moins qu'il n'y ait une rechute
En me voyant haïe.

SERAFINA.

Il me semble (si la douleur
Ne m'aveugle pas)
Que j'écoute plutôt la voix de la vengeance
Que celle de l'amour.
J'aime par colère, et ce que j'éprouve est né
De l'affront d'être délaissée.

C'est comme offensée que j'aime.
Oh! amour dévié et malséant,
Qui veut que j'accepte comme mien
Ce que je devrais haïr !

DON PABLO, *à Serafina.*

Fais-nous connaître ton mal.

DON MARCOS, *à Matea.*

Dis-le-nous; pourquoi haïr?

SERAFINA.

J'aime et ne sais pas qui j'aime.

DOÑA MATEA.

Je hais et ne puis dire qui je hais.

DON PABLO.

Je ne les comprends pas.

DON GONZALO.

Ni moi.

DON PABLO.

A-t-on jamais rien vu de pareil?

DON MARCOS, *à Serafina.*

Tu aimes pour te venger.

SERAFINA.

Oui.

DON ROQUE, *à doña Matea.*

Ce n'est pas par haine que tu n'aimes pas?

DOÑA MATEA.

Non.

GIBAJA.

Serafina, si tu savais que tous les quatre t'aiment et soupirent pour toi, lequel choisirais-tu?

SERAFINA.

Pour vaincre cette passion tyrannique qui me brûle

en secret, je pourrais en choisir un, mais je sais que tous aiment ma sœur.

DOÑA MATEA.

Aussitôt que je me vis aimée d'eux, je commençai à les haïr.

GIBAJA.

Tu peux bien les aimer, car ce n'est pas toi qu'ils aiment. — (*A Serafina.*) En vérité, c'est toi seule qui as leur amour. Ils t'ont trompée pour que tu puisses les aimer.

SERAFINA.

Je ne veux pas perdre l'occasion que me fournit l'amour. Don Marcos, voilà ma main.

DON MARCOS.

Un mot pourtant, Serafina, bien qu'à présent ta main comble mes espérances. Pourquoi m'aimes-tu?

SERAFINA.

Par vengeance. Et toi?

DON MARCOS.

Par entêtement, non autrement. Pour que ta douleur s'accroisse de tes tourments jaloux j'ai feint d'avoir de l'amour pour ta sœur Matea.

SERAFINA.

Tu m'as aimée et rendu des soins?

DON MARCOS.

Bien que j'aie couru la chance de t'aimer, je ne t'ai servi que pour te dompter.

SERAFINA.

Et maintenant que tu as vaincu, que prétends-tu faire?

DON MARCOS.

Que désormais tu aimes celui qui t'aimera avec plus de sincérité et de constance; quant à moi, je ne saurais voir en toi une personne aimante, mais une personne dépitée. C'est la colère qui a mitigé ton orgueil obstiné, et je viens ici donner un châtiment à ta vanité. Il n'est pas juste que j'aime, quoique belle, une femme capricieuse qui aime aujourd'hui pour ne plus aimer demain. — Quelle sécurité pourrait avoir celui qui obtiendrait tes faveurs, quand il sait que ton amour est fils de la vanité?

DON ROQUE.

Et moi, belle Serafina, je dis la même chose, en vérité.

DON GONZALO.

Celle qui n'est pas pour vous ne saurait être pour moi.

DON PABLO.

Nec mihi.

SERAFINA, *à Esteban.*

Je te choisis, Esteban.

ESTEBAN.

Cela me plaît! Depuis quand une délaissée est-elle un bijou dont on puisse être fier?

SERAFINA, *à Jacobo.*

Toi, sois le vainqueur, Jacobo, et mérite-le par ta constance.

JACOBO.

Rappelle-le moi pour que je n'en perde pas la mémoire.

SERAFINA.

Si tels sont les hommes...

DON MARCOS.

Si telles sont les femmes...

GIBAJA.

Est-ce donc là être marieur? (*Au public.*) N'y a-t-il ici personne qui veuille se marier?

SERAFINA.

Abhorrées, elles aiment.

JACOBO.

Et chéries elles abhorrent.

DOÑA MATEA.

Pour qu'elles se corrigent toutes....

DON MARCOS.

Pour que tous se corrigent....

ESTEBAN.

Que l'un et l'autre chœur chantent,

GIBAJA.

Et qu'ils répètent mille et mille fois,

TOUS, *avec les musiciens.*

Femmes, ce que sont les hommes!
Hommes, ce que sont les femmes!

GIBAJA.

Et don Francisco de Rojas prétend obtenir au moins un applaudissement pour avoir écrit cette comédie sans mort et sans mariage.

L'auteur de cette singulière composition, Fernando de Rojas, de Montalban, la publia en 1449. C'est un des écrits les plus intéressants de toute la littérature espagnole et en même temps le plus original. Il a été composé sans nulle fatigue et en quinze jours, le même temps serait presque nécessaire pour le copier. Nous nous contenterons de donner ici la traduction de la catastrophe qui termine la pièce, et cet extrait de l'œuvre dramatique d'un auteur incomparablement de tous le plus ancien, servira à clore les études auxquelles ce livre est consacré.

LA CELESTINA.

DE FERNANDO DE ROJAS.

ACTES XIX ET XX.

ACTE XIX.

SOSIE, TRISTAN, CALISTO, MÉLIBÉE, LUCRÈCE.

SOSIE.

Doucement, doucement! marchons de manière à ne pas être entendus. En allant d'ici au jardin de Pleberio je te conterai, ami Tristan, ce qui s'est passé aujourd'hui entre Areusa et moi; tu m'en vois le plus heureux homme du monde. — Apprends que d'après les choses favorables qu'elle a entendu dire de moi, elle s'est éprise d'amour pour ma personne et m'a fait avertir que j'eusse à la voir. Je laisse de côté une foule de choses que nous nous sommes dites; je puis croire qu'elle est à moi à présent autant que naguère elle était à Parmenon. Elle m'a prié de la voir souvent, m'assurant qu'elle comptait jouir longtemps de mon amour; aussi, frère, je puis t'assurer en ce moment que, la voyant me parler ainsi, j'ai été deux

ou trois fois sur le point de me jeter (1) dans ses bras, et je l'eusse fait sans la honte de la voir si belle et si bien parée, tandis que j'étais couvert d'un vieux manteau troué par les rats. Elle exhalait une odeur de musc et moi une puanteur de fumier dont étaient pleins mes souliers. Ses mains avaient la blancheur de la neige et quand, de temps à autre, elle les sortait de ses gants, il se répandait dans tout le logis un parfum de fleur d'oranger. C'est pour cela, et aussi parce qu'elle avait quelque chose à faire, que mon audace a été remise à un autre jour. On sait d'ailleurs que certaines choses ne sont pas faisables à une première entrevue, et que si on les mûrit on s'entend mieux sur leur exécution.

TRISTAN.

Ami Sosie, il faudrait une cervelle plus mûre et mieux expérimentée que n'est la mienne pour te donner un conseil sur ce qui se passe, mais ce que mon jeune âge et la médiocrité de mon intelligence me permet de comprendre je te le dirai. Cette jeune fille, d'après ce que tu m'apprends, est notée comme habile dans la débauche. — Crois bien que ce qui arrive est suspect de fausseté. Ses paroles sont mensongères, et je ne sais à quelle fin elle les a proférées. Serait-ce comme gentilhomme qu'elle t'aimerait, elle qui peut choisir les plus huppés? Serait-ce comme riche? elle qui sait que tu n'as à toi que la poussière de ton étrille? Serait-ce comme homme de race? mais crois-

(1) *Arremeter.*

tu qu'elle ignore qu'on te nomme Sosie et ton père Sosie; que, né et élevé dans un hameau, tu as plus de dispositions pour briser avec la herse les mottes d'un champ que pour faire l'amoureux. Songes-y bien, elle veut tirer de toi quelque chose du secret de l'entreprise dans laquelle nous sommes engagés, afin de nuire tout à la fois à Calisto et à Plébério, envieuse du bonheur de Mélibée. N'oublie pas que l'envie quand elle éclate est une maladie incurable. C'est un hôte qui ennuie celui qu'il visite et le pousse à faire le malheur d'autrui. Il n'en est pas autrement ici. Oh! oui, cette misérable femme veut te tromper à l'aide des moyens qui en ont abusé tant d'autres. Pour satisfaire ses desseins elle se résoudrait à perdre une âme. O femme vile! avec quel pain blanc tu mêles le poison! Tu consentirais à vendre ton corps pour susciter une querelle. Écoute-moi, et si tu sais maintenant qui elle est, prends des armes doubles, tâche de tromper le trompeur; je m'entends. — Si le renard est fin, celui qui le prend l'est encore davantage. Contremine ses mauvais desseins, mets à néant ses infamies, puisque tu la tiens si bien, et puis après tu chanteras dans ton écurie : celui qui panse le bidet n'est pas celui qui lui met la selle.

SOSIE.

Oh! Tristan, prudent garçon. Tu m'en as dit plus que ton âge ne comportait. Tu as élevé dans mon esprit des doutes qui me semblent des vérités. Mais nous voilà arrivés près du jardin, et notre maître s'approche; laissons là cette histoire qui est longue; nous la reprendrons un autre jour.

CALISTO.

Garçons, dressez l'échelle et taisez-vous; il me semble que j'entends la voix de ma belle. Je vais monter sur le mur afin d'écouter si pendant mon absence il est question de mon amour.

MÉLIBÉE, *dans le jardin.*

Chante encore, Lucrèce, sur mon âme, je me délecte à t'entendre, jusqu'à ce que vienne mon seigneur; mais chante doucement entre ces arbrisseaux verdoyants, pour que ceux qui passent ne puissent nous entendre.

LUCRÈCE.

Quelle fut donc la jardinière
Qui prit soin de ces belles fleurs
Cueillies chaque matin
Pour les offrir à l'objet de tes amours ?

Les lys et les jasmins
Se parent de plus vives couleurs
Et quand il va se montrer
Répandent de plus douces odeurs.

MÉLIBÉE.

Oh, qu'il m'est doux de t'entendre! je me sens mourir de plaisir. Ne cesse pas, au nom de mon amour.

LUCRÈCE.

Riante est la claire fontaine
A celui qui la voit, dévoré par la soif,
Mais plus agréable encore
Est à Mélibée la figure de Calisto.

Bien que la nuit soit venue
Elle jouira de sa présence,
Aussitôt qu'il apparaîtra.
Que de baisers elle lui donnera !

Le loup quand il voit le troupeau
Bondit de plaisir;
De même le chevreau à l'aspect des mamelles,
Et Mélibée, quand paraît son bien-aimé.

Jamais amant, de sa belle
Ne fut plus ardemment désiré;
Jamais jardin ne sera mieux visité;
Jamais nuit ne sera plus douce (1).

MÉLIBÉE.

Tout ce que tu me dis, amie Lucrèce, me le rend présent; il me semble que je le vois de mes yeux. Continue, puisque tu dis si bien; chante et je joindrai ma voix à la tienne.

LUCRÈCE ET MÉLIBÉE.

Arbres ombreux,
Courbez vos rameaux
Quand vous verrez les doux yeux
De celui que vous désirez tant.

Étoiles qui resplendissez,
Qui indiquez le nord et présidez au jour,
Pourquoi ne réveillez-vous pas
Celui qui fait ma joie, s'il sommeille encore?

---

(1) Ni huerto mas visitado
Ni noche tan sin fatiga.

MÉLIBÉE.

Écoute à ton tour; je veux chanter seule.

Rossignols (1) qui chantez dès l'aube du jour,
Allez dire à mes amours
Que je suis à l'attendre ici.
    Minuit est passé,
    Il ne vient pas.
Dites-moi si quelque autre aimée
    Ne le retient pas.

CALISTO.

La suavité de ton chant m'a vaincu; je ne puis pas te voir souffrir plus longtemps de mon absence. O toi, ma bien-aimée, mon trésor le plus cher. Quelle femme pourrait exister qui l'emportât sur toi! O mélodie ravissante, — moment délicieux! Pourquoi l'avoir interrompu? Ne pouvais-tu, mon cœur, goûter plus longtemps ce bonheur.

MÉLIBÉE.

O douce émotion, délicieuse surprise. C'est lui; c'est mon seigneur; c'est mon âme. Où donc étais-tu, brillant soleil? Où donc tenais-tu cachée ta clarté? Il y avait un moment que tu m'écoutais. Pourquoi me laissais-tu jeter au vent mes paroles insensées, d'une voix rauque comme celle du cygne? Tout dans ce bosquet se réjouit de ta présence; regarde la lune comme elle se montre à nous brillante. Vois, comme fuient les nuages. Écoute comme la fontaine murmure

(1) *Papagayos, ruiseñores.* Il est curieux de voir ici Mélibée s'adresser aux perroquets.

doucement à travers les herbes, comme les rameaux des grands cyprès cèdent sous le souffle d'un vent léger; regarde s'épaissir leurs ombres pour cacher nos plaisirs. Lucrèce, que fais-tu? deviens-tu folle de joie; laisse-le moi; ne le torture pas; ménage-le avec tes gros bras; laisse-moi jouir de ce qui est à moi; ne m'enlèves pas mon plaisir.

CALISTO.

Si tu tiens à ma vie, dont tu es la gloire, ne cesse pas ton doux chant, ma bien-aimée; que ma présence ne soit pas un obstacle à ta gaieté comme l'était mon absence.

. . . .

. . . .

. . . .

SOSIE, *en dehors.*

Ah! vils coquins, venez-vous effrayer ceux qui ne vous craignent pas? Je jure, si vous ne détalez pas au plus vite, de vous traiter comme vous le méritez.

CALISTO.

Mélibée! c'est la voix de Sosie que j'entends; il n'a avec lui qu'un jeune page. Laisse-moi aller à son secours. Donne-moi vite mon manteau qui est sous toi.

MÉLIBÉE.

O triste de moi! ne va pas là sans ta cuirasse; arme-toi.

CALISTO.

Ce que ne fait pas l'épée, le manteau et le courage, la cuirasse, l'armure tout entière et la lâcheté ne le sauraient faire.

SOSIE, *en dehors.*

Voilà que vous revenez; prenez garde, si vous voulez me tondre, d'être vous-mêmes tondus.

CALISTO.

Pour Dieu, Mélibée, laisse-moi; voilà l'échelle dressée.

MÉLIBÉE.

Malheureuse que je suis! Comment vas tu désarmé avec tant de hâte et de résolution au milieu de gens que tu ne connais pas? Viens vite ici, Lucrèce, jetons-lui par-dessus le mur, pour qu'il la trouve en bas, sa cuirasse, qu'il a laissée ici.

TRISTAN.

Arrête-toi, seigneur; ne descends pas. — Ils sont partis. Ce n'était rien autre chose que Traso le boiteux et plusieurs vauriens qui allaient criant et qui se sont en allés : arrête! arrête! Tiens bien l'échelle de tes deux mains!

CALISTO.

La vierge Marie me soit en aide; je suis mort! Confession!

TRISTAN.

Vite, vite, Sosie, notre pauvre maître est tombé de l'échelle; il ne parle ni ne remue.

SOSIE.

Seigneur! seigneur! Il est mort; aussi bien mort que mon aïeul. Oh! quel grand malheur!

MÉLIBÉE.

Qu'est-ce là? qu'entends-je. O ma vie amère!

TRISTAN.

O mon seigneur! ô mon bien, mort; brisé sur ces

pavés! Mort sans confession. Prends, Sosie, prends ces pierres, mets-les sous la tête de notre malheureux maître. O jour fatal! Fin imprévue!

MÉLIBÉE.

Malheur à moi! Qu'y a-t-il? Ce que j'entends est-il aussi funeste qu'on le dit? — Lucrèce, aide-moi à monter sur ce mur pour voir la cause de ma douleur. Sinon j'ébranlerai par mes cris jusqu'à la maison paternelle; mon bonheur et ma joie s'en sont allés en fumée. Plus de félicité possible; mon souverain bien n'est plus!

LUCRÈCE.

Tristan, mon amour, pourquoi pleurer si amèrement?

TRISTAN.

Je pleure la cause de ma souffrance; je pleure la cause de ma douleur. Mon seigneur Calisto est tombé du haut de cette échelle; il est mort; mort sans confession; sa tête s'est brisée. Dis à sa jeune et triste amante qu'elle n'attende plus son amoureux. Viens, Sosie, prends-le par les pieds. Emportons d'ici son corps pour que son honneur n'ait pas à en souffrir. Marchons, baignés de pleurs; que personne ne nous voie; que la désolation nous suive, que la tristesse nous accompagne. Couvrons-nous de vêtements de deuil.

MÉLIBÉE.

O la plus triste des tristes; attendre si longtemps le plaisir, et voir si vite venir la douleur.

LUCRÈCE.

Señora, ne déchire pas ta figure; n'arrache pas tes cheveux; après le plaisir la douleur. Quel astre termina si vite son cours! Quel cœur as-tu donc? Pour Dieu, de grâce, lève-toi; ne sois pas trouvée dans ce

lieu suspect par ton père. On va entendre tes cris. Señora, señora, reviens à toi ; au nom du ciel fais un effort pour souffrir, quand tu trouvas de l'énergie pour goûter le plaisir.

MÉLIBÉE.

Entends-tu ce que disent ces garçons ? ils emportent toute ma joie. Je ne puis plus vivre. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas joui plus longtemps du plaisir de posséder mon amant ? Pourquoi ne l'ai-je pas retenu dans mes bras ? O misérables mortels, vous n'appréciez le bonheur que quand le bonheur a fui.

LUCRÈCE.

Sus ! debout ! Te trouver dans ce jardin serait un grand déshonneur. Tu as caché le plaisir, il faut cacher la douleur. Viens dans ta chambre et couche-toi. J'appellerai ton père, et nous supposerons quelque autre souffrance, puisque la vraie cause de ta douleur ne peut être connue.

ACTE XX.

PLEBERIO, PÈRE DE MÉLIBÉE ; MÉLIBÉE, LUCRÈCE.

PLEBERIO.

Que veux-tu, Lucrèce? Que veux-tu, si pressée et si troublée? Qu'est-il arrivé à ma fille? Quel mal si subit qui me laisse à peine le temps de me lever et de me vêtir peut-il l'avoir atteinte?

LUCRÈCE.

Viens au plus vite, seigneur, si tu veux la voir vi-

vante; son mal est tel que je ne puis en mesurer la force, tant je la vois méconnaissable.

PLEBERIO.

Allons vite; marche devant; entre d'abord; ouvre cette première porte et complétement cette fenêtre pour que je puisse mieux la voir. — Qu'est-ce que cela, ma fille? Quelle douleur est la tienne? — Qu'y a-t-il de nouveau? Quel accablement est le tien? Regarde, c'est moi, c'est ton père, au nom du ciel parle-moi! Fais-moi connaître la cause de ta douleur et je m'empresserai d'y porter un prompt remède. Tu ne veux pas abréger mes jours et me conduire au tombeau. Tu sais que tu es mon seul bien. Ouvre tes yeux et regarde-moi.

MÉLIBÉE.

Ah! douleur.

PLEBERIO.

Quelle douleur peut-il exister qui égale celle de voir la tienne? Ta mère en apprenant ton mal est toute éperdue et toute troublée. — Courage, allons, fortifie ton cœur! résiste si bien que tu puisses venir la voir avec moi. Dis-moi, mon âme, la cause de ton affliction.

MÉLIBÉE.

Le remède à mon mal a péri!

PLEBERIO.

Ma fille! la bien-aimée, si chère à ton vieux père! Pour Dieu, que le tourment dont tu souffres ne te pousse pas au désespoir. Il n'y a que les cœurs faibles qui cèdent à la douleur. Si tu me dis la cause de ton mal, tout aussitôt j'y remédierai. Rien ne te manquera,

ni médecins ni médecines, ni serviteurs pour aider au rétablissement de ta santé ; plantes, minéraux, et fallût-il les chercher dans les parties les plus secrètes du corps des animaux ; j'emploierai tout, même de douces paroles. Allons, ne me désole pas plus longtemps ; n'éprouve pas davantage ma tendresse et dis-moi ce que tu ressens.

MÉLIBÉE.

Une blessure mortelle qui ne me permet pas de parler. Elle ne ressemble pas aux autres souffrances ; elle m'a atteint au plus profond du cœur et pour la guérir, il faut l'arracher.

PLEBERIO.

C'est de bonne heure que tu as recueilli les découragements de la vieillesse. — Pour la jeunesse tout doit être plaisir et gaieté ; elle est ennemie de la tristesse. Lève-toi ! allons respirer l'air frais du rivage et tu reviendras à toi. Avec ta mère s'adoucira ta peine. Songes-y, fuir toute distraction est ce qu'il y a de plus contraire à ton mal.

MÉLIBÉE.

Allons où tu en as décidé. Montons, mon père, sur cette haute terrasse, d'où l'on peut jouir de la vue agréable des navires. Peut-être mes angoisses serontelles quelque peu soulagées.

PLEBERIO.

Montons avec Lucrèce.

MÉLIBÉE.

Mais si tu l'as pour agréable, cher père, ordonne qu'on apporte quelque instrument dont je puisse jouer en accompagnant mon chant, de sorte que toute ac-

cablée que je sois par la douleur je puisse l'adoucir par de doux sons et une riante harmonie.

PLEBERIO.

Cela, ma fille, sera fait tout aussitôt. Je vais ordonner qu'on le dispose.

MÉLIBÉE.

Amie Lucrèce, cette terrasse est bien haute, et je regrette de laisser mon père seul. Descends et dis-lui qu'il s'arrête au bas de cette tour; je veux lui dire quelque chose pour ma mère, et je l'avais oublié.

LUCRÈCE.

J'y vais, señora.

MÉLIBÉE, *seule.*

Tous m'ont quittée, et j'ai tout disposé pour la manière dont je veux mourir. J'éprouve quelque douceur en songeant que bientôt moi et mon bien aimé Calisto nous serons réunis. Je veux fermer la porte pour que personne ne monte et puisse me gêner dans la mort ; que rien ne s'oppose à mon départ; que ma route, celle qui, en peu de temps, va me faire revoir celui qui m'a fait visite la nuit passée ne me soit pas fermée. Tout s'est fait suivant mes vœux et j'aurai tout le temps nécessaire pour raconter à mon père et seigneur la cause de ma fin prématurée. Je fais un grand outrage à ses cheveux blancs, une grave offense à sa vieillesse. Une douleur sans allégement, et par ma faute, va peser sur lui ; je le laisse dans une triste solitude, et peut-être ma mort va-t-elle abréger les jours de mes parents. Qui pourrait douter qu'il n'y en ait eu d'autres que moi plus cruels encore envers leur père ? — Prusias, roi de Bythinie, sans avoir la même excuse dans sa douleur, tua son père;

Ptolémée, roi d'Égypte, pour posséder une jeune fille, fit périr père, mère, frères et femme Oreste donna la; mort à Clytemnestre, sa mère; le cruel Néron fit, pour son seul plaisir, poignarder sa mère Agrippine. Ce sont là de véritables parricides, et non pas moi. Car si je leur cause de la douleur par ma mort, je leur évite celle de souffrir de ma faute. Il y en eut d'autres beaucoup plus cruels, à côté desquels mon crime ne saurait paraître si grand. Philippe, roi de Macédoine, Hérode, roi de Judée, Constantin, empereur romain, Laodice, reine de Capadoce, Médée la magicienne, tuèrent leurs enfants ou des personnes qui leur étaient chères, sans motifs et sans courir aucun risque pour eux. La cruauté de Phraates, roi des Parthes, me revient en mémoire, lui qui pour n'avoir pas de successeur après lui, tua Orodès, son vieux père, son fils unique et trente de ses frères. Ceux-là sont dignes d'exécration qui commettent impunément des crimes pareils. Il est bien vrai que malgré tout je ne devrais pas les imiter en ce qu'ils ont fait de mal, mais il n'est pas en mon pouvoir de faire autrement; je suis sans force pour résister. — Toi, Seigneur, qui entends mes paroles, tu sais combien ma volonté est captive; combien est puissant mon attachement pour ce cher mort, puisqu'il domine celui que j'ai pour mes parents vivants.

PLEBERIO.

Mélibée, ma fille, que fais-tu là, seule? Qu'as-tu résolu ? Veux-tu que je monte là haut.

MÉLIBÉE.

Cher père, ne te préoccupe pas de venir où je suis.

Tu gênerais le récit que je veux te faire. D'ici à peu d'instants ton cœur sera déchiré par la mort de ta fille unique. Ma fin s'approche ; l'heure de mon repos et de ta douleur est venue, celle de me réunir à mon cher compagnon et de te laisser seul. Il n'est pas besoin, père honoré, d'instruments pour calmer ma douleur, mais de cloches pour mes funérailles. Si tu m'écoutes sans m'interrompre par des larmes, tu sauras quelle est la cause sans remède de mon départ obligé, mais joyeux ; sinon, tu seras plus affligé de ne pas savoir pourquoi je me tue que tu ne le seras de ma mort. Ne me demande rien de plus que ce qu'il est dans ma volonté de t'apprendre. Lorsque le cœur est dominé par une passion, l'oreille est fermée aux conseils, et les plus sages paroles au lieu d'adoucir le désespoir l'augmentent encore. Écoute, vieux père, mes dernières paroles, et si comme je l'espère, elles te touchent, tu me pardonneras ma faute. Tu sais quel est le triste et douloureux sentiment qui afflige la ville. Tu as entendu le son des cloches, les clameurs des citoyens, le hurlement des chiens, le bruit des armes, de tout cela je suis cause. J'ai couvert de deuil et de crêpes funèbres la plus grande partie de la population distinguée de la ville ; j'ai laissé des serviteurs sans maître ; j'ai tari la source de bienfaits nombreux dont jouissaient les pauvres, ceux qui cachent leur misère ; j'ai aux morts donné pour compagnon le cavalier le plus accompli de tous ceux qui sont nés dans la grâce du Seigneur. J'ai enlevé aux vivants un modèle de grâce, d'élégance, de courtoisie et de vertu. Je suis cause que la terre possède avant le temps le plus noble corps, la plus fraîche

jeunesse qui dans le monde ait été jusqu'ici créé. Je vais t'éclairer sur l'étendue de ma faute, et tu en seras épouvanté. De longs jours se passaient pendant que souffrait d'amour un cavalier qui se nommait Calisto, que bien tu connais, ainsi que ses parents et sa famille. Ses rares qualités étaient révélées à tout le monde. Sa souffrance était telle, et il avait si peu d'occasions de me voir, qu'il découvrit sa passion à une femme intelligente et adroite, connue sous le nom de Celestina, laquelle vint de sa part vers moi, et elle parvint à obtenir l'aveu de l'amour que je cachais au fond du cœur, secret que ma mère elle-même n'aurait pu obtenir. Elle trouva moyen de soumettre ma volonté et me disposa ainsi qu'elle le voulait et que je le voulais moi-même. S'il m'aimait beaucoup, il était payé de retour; il concerta les moyens d'arriver à la douce et malheureuse exécution de ses plus chers projets. — Vaincue par un amour que je partageais, je lui permis l'entrée de ta maison. Il franchit, avec une échelle, les murs de ton jardin et il triompha de mon désir de rester chaste. Cette douce erreur d'amour dura près d'un mois, et comme la nuit dernière il était venu, ainsi qu'il le faisait d'ordinaire, le sort, qui toujours change, voulut que l'élévation des murs, l'obscurité de la nuit, la faiblesse de l'échelle, mal placée par les domestiques, inhabiles dans ce genre de service, lui devinrent funestes; au bruit qu'il entendit et qui paraissait menaçant pour ses serviteurs, il se hâta de descendre, posa mal son pied sur les échelons, fut lancé dans le vide et tomba sur des pierres contre lesquelles se brisa la tête dont la cervelle rejaillit au loin. Les Parques tran-

chèrent le fil de ses jours; il est mort sans confession; mon doux espoir, ma gloire tout a disparu; nos doux liens sont brisés! Combien ne serait-il pas cruel, père, de vivre dans la douleur quand il est mort brisé en tombant sur les pierres. Sa mort commande la mienne; elle le veut et sans aucun délai; pour l'imiter en tout je mourrai précipitée. Que l'on ne dise pas de moi que les vivants oublient les morts. O mon amour, Calisto, mon seigneur! attends-moi et pardonne un retard nécessaire pour rendre compte à mon père des motifs de ma résolution; je lui devais plus encore. O père, si tendrement aimé, je te supplie par l'amour que tu as eu pour moi, durant ma courte et douloureuse vie de nous réunir dans une même tombe et de ne pas nous séparer dans nos funérailles. Je pourrais trouver dans les livres que tu m'ordonnas de lire pour éclairer mon esprit quelques paroles consolantes; mais en voyant les larmes couler sur les rides de ton visage, ma mémoire ne saurait me les fournir. Salue ma mère bien aimée. Qu'elle sache de toi, longuement, les causes de ma mort. Ne pas la voir ici présente, m'est doux. Prends, vieux père, le trésor de la vieillesse, en qui va résider maintenant de si profondes tristesses. Reçois ce qui devait être le soutien de tes derniers ans; reçois d'ici ta fille bien aimée. Je m'afflige sur moi, sur toi plus encore, et davantage s'il se peut sur ma mère. Que Dieu soit avec toi, qu'il soit avec elle; je lui offre mon âme, et toi reçois ce corps qui tombe en bas.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



